

Observations et dissertations de médecine pratique, publiées en forme de lettres / par Mr. Tissot ; et traduites avec l'approbation de l'auteur, par Mr. Vicat.

Contributors

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797.
Baker, George, 1722-1809.
Haller, Albrecht von, 1708-1777.
Roncalli Parolino, Francesco, active 18th century.
Vicat, Philippe Rodolphe, 1720-1783.
Zimmermann, Johann Georg, 1728-1795.

Publication/Creation

Lausanne : Chez Franç. Grasset & Cie., 1784.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/tqq3dqfb>

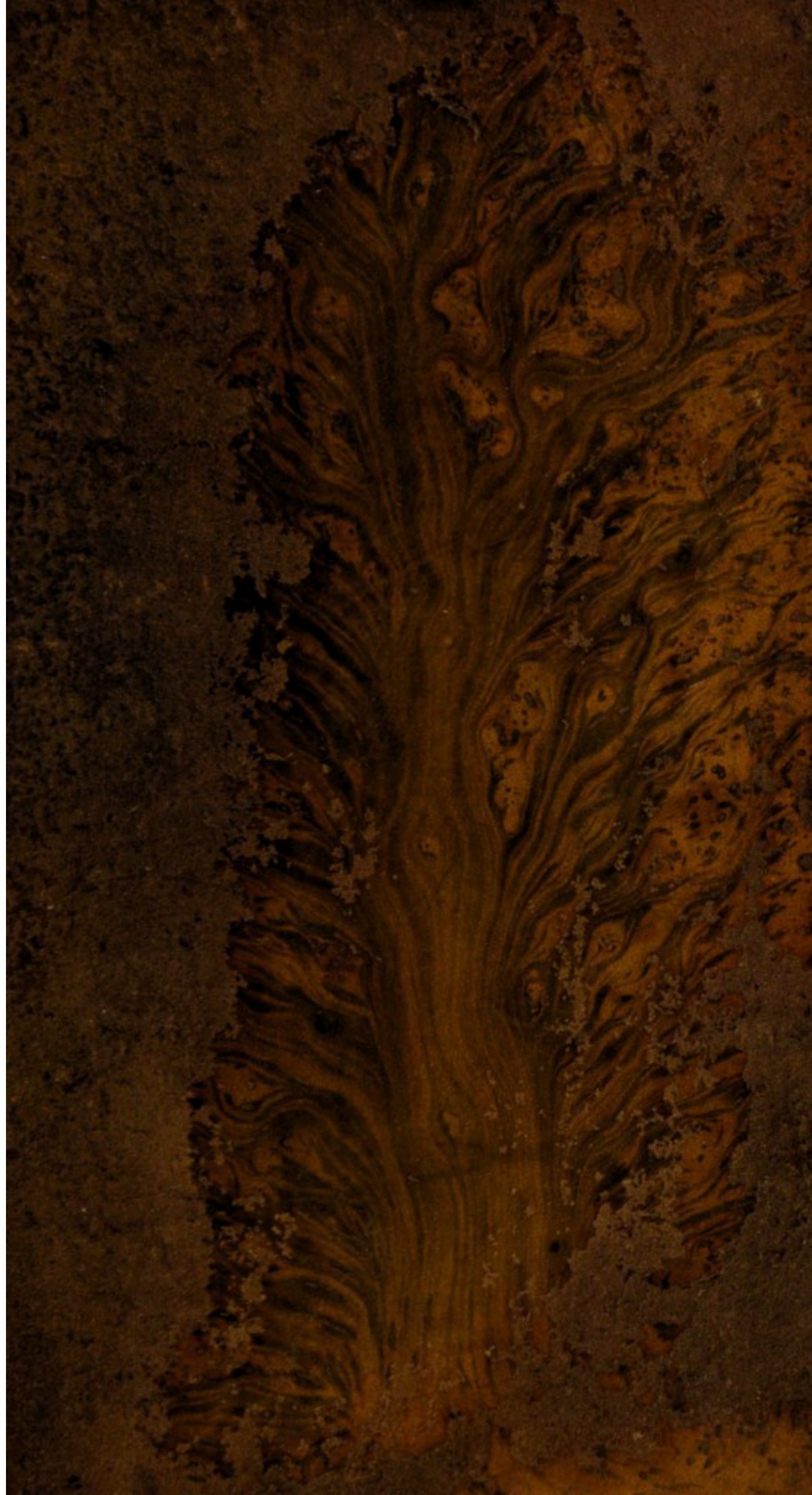
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



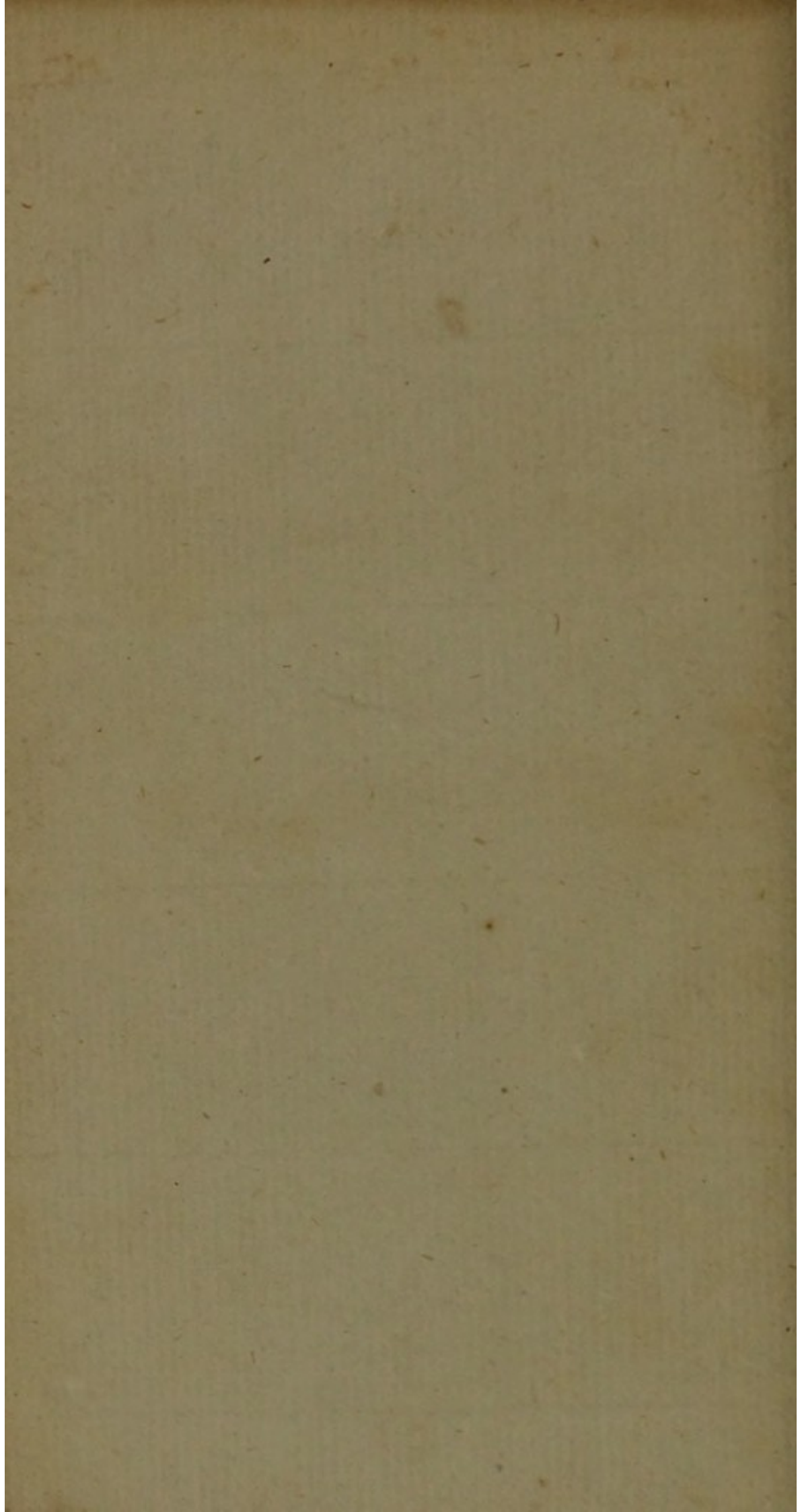
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



515901A

8

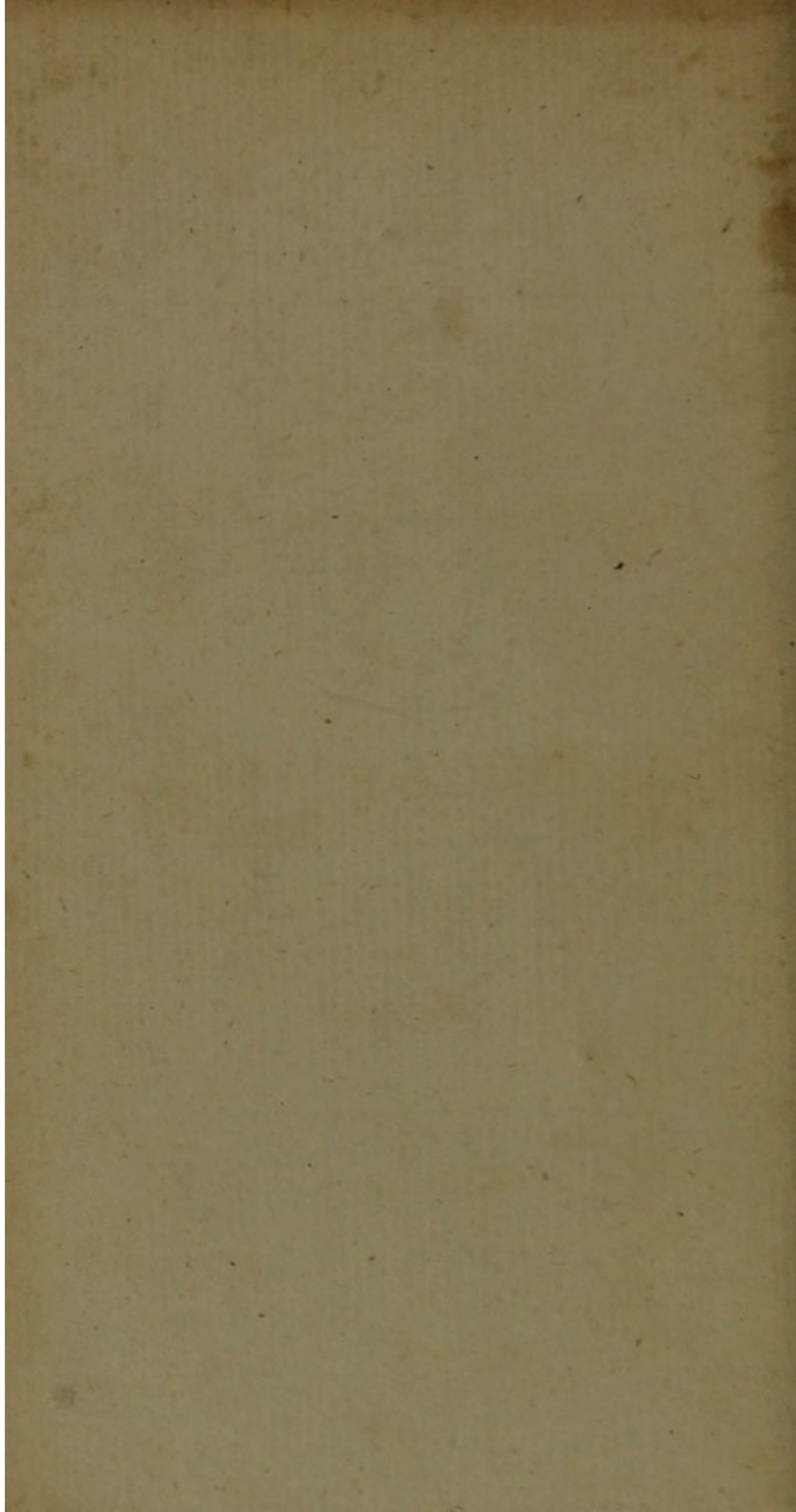
8



CONSTITUTION

OF THE

UNITED STATES



OBSERVATIONS
ET
DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE.

OBSERVATIONS

ET

DE LA PRATIQUE

DE MÉDECINE PRATIQUE.

OBSERVATIONS
ET
DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE,
PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES.
PAR MR. TISSOT,

Professeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc.
Royale de LONDRES, de l'Acad. Méd. Ph. de
BASLE, de la Soc. Économ. de BERNE, de la
Soc. Phyf. expér. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT,

Membre correspondant de la Soc. Roy. de Gottingue,
Médecin pensionné de la ville de Payerne, &c.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.
Et chez les principaux Libr. de l'Europe.

M. DCC. LXXXIV.

400



É P I T R E

DÉDICATOIRE

A

MR. T I S S O T ,

Docteur Médecin , de la Société Royale de
LONDRES , de l'Académie Médico-Phy-
sique de BASLE , de la Société Économique
de BERNE , & de celle de Physique Expé-
rimentale de ROTTERDAM , &c.

MONSIEUR ,

*E*N profitant de la permission que
vous avez bien voulu me donner de
vous dédier cette traduction , je ne
fais que m'acquitter envers vous , Mon-
sieur , d'un tribut qui vous est natu-
rellement dû , puisque la matiere vous
appartient , & je ne fais que remplir
un devoir que mon inclination me

VI ÉPITRE DÉDICATOIRE.

dictoit de concert avec les sentimens de reconnoissance sur lesquels vous vous êtes acquis des droits bien réels par les obligations essentielles que je vous ai , Monsieur , depuis long-tems. Jusqu'ici je n'ai point eu d'occasion de vous témoigner à mon gré ma sensibilité à cet égard : je saisis celle-ci avec d'autant plus d'empressement qu'elle est mieux assortie à votre maniere de penser délicate & à mes sentimens. Veuillez donc agréer ma traduction , comme une foible marque de la vive reconnoissance & du dévouement respectueux avec lesquels je suis ,

MONSIEUR ,

Payerne le 19 Août 1779.

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur

V I Ç A T D. M.

 PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

C'EST sans doute un préjugé très-avantageux pour cette traduction, & très-honorable pour moi, que monfieur TISSOT ait bien voulu encourager les libraires à l'imprimer, en difant, *que j'étois très en état de donner une bonne traduction françoise de fes Observations, &c.* publiées en latin en 1770, fous le titre de *Epistolæ medico practicæ.*

Je ne prétens cependant point m'enorgueillir d'un fuffrage auffi flatteur, au point de croire que j'aie rempli à tous égards les defirs de l'illuftre Auteur & du public. J'ai fait, il eft vrai, de mon mieux pour

y parvenir par rapport à la clarté & à la fidélité de la traduction : j'espère n'y avoir pas mal réussi ; du moins autant que ces bonnes qualités dépendent d'une exactitude scrupuleuse , ayant fait mon possible pour ne la jamais perdre de vue. Et afin de ne rien laisser à désirer à cet égard, j'ai prié monsieur TISSOT de vouloir bien jeter un coup-d'œil sur mon ouvrage , & en particulier sur certains passages du sens desquels je n'étois pas parfaitement sûr : il s'y est prêté fort obligeamment , & a daigné fixer mes incertitudes pour une partie de l'ouvrage ; il ne lui a pas été possible de le faire pour le reste.

Je souhaiterois que le style répondît à l'excellence de l'ouvrage , mais je n'ai ni assez de talens ni assez de

loisir pour pouvoir m'en flatter : il faut donc que les lecteurs raisonnables s'en consolent avec moi , en pensant que cette traduction , quelque dépourvue qu'elle soit des graces de l'élocution , n'en renferme pas moins des choses de la plus grande utilité , & ne les met pas moins à la portée d'une infinité de personnes , qui n'auroient jamais pu en profiter , si l'original n'eût pas été traduit.

J'ai cru devoir ajouter par-ci par-là , en forme de notes , certaines explications & additions qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de la plupart des lecteurs , & pour y inférer les passages d'auteurs , des titres de livres & certaines dénominations , lesquels j'ai pensé qu'on feroit peut-être bien - aise de trouver dans les

x PRÉF. DU TRADUCTEUR.

deux langues. J'ai désigné ces notes par une croix †, afin de les distinguer de celles de l'auteur.

Enfin, j'ai ajouté un choix de quelques pièces nouvelles très - intéressantes publiées en dernier lieu en Allemagne sur la maladie attribuée ci-devant au seigle ergoté.

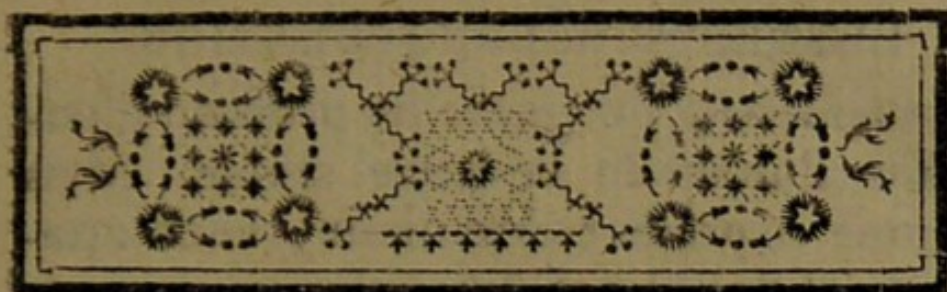


LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

Tome I.

A

LETTRE
DE
L'ASSOCIATION
DE
LA PETITE ENQUÊTE



L E T T R E
S U R
L'INOCULATION
D E
L A P E T I T E V É R O L E.
A M O N S I E U R L E C O M T E
F R A N Ç . R O N C A L L O P A R O L I N I (*).

M O N S I E U R ,

J'Ai eu l'honneur de vous remercier en particulier de la bonté que vous avez eue de me faire part de la lettre que vous aviez écrite à M. PONTICELLI contre l'inoculation. Cependant en vous faisant ces re-

(*) Cette lettre s'est trouvée placée par mégarde vers la fin de l'ouvrage latin, tandis que suivant l'ordre des tems, elle devoit précéder celle qui est adressée à Mr. ZIMMERMANN, & être lue la première.

4 LETTRE SUR L'INOCULATION

merciemens, j'ai gardé un profond silence sur l'objet de la lettre même. Mais comme à présent Monsieur, vous attaquez publiquement l'inoculation, je crois devoir en prendre aussi publiquement la défense. J'appris avec joie, il y a quelques semaines, que Mr. ZIMMERMANN l'avoit entreprise. J'étois charmé que l'inoculation eût trouvé un tel défenseur, & je me félicitois d'être par-là même dispensé de renouer une dispute ennuyeuse. Mais Mr. ZIMMERMANN a changé d'avis; les prières de cet ami sont des ordres pour moi : je descends donc derechef dans l'arène, & je me prépare à y peser, de sang froid, les objections que vous avez faites, *l'esprit animé par le feu que vous inspire cette cause*. Cependant, comme il y a dans votre lettre plusieurs choses qui avoient déjà été dites longtems auparavant par Mr. DE HAEN, je ne m'arrêterai qu'aux nouvelles difficultés qu'elles proposent. Ce ne sera pas une tâche pénible.

1°. Je me félicite, Monsieur, de ce que vous êtes dans les mêmes idées que moi, par rapport à l'universalité de la

J'ai donc cru devoir faire usage de cet avis de l'Auteur, en mettant cette lettre à la place qu'il lui a assignée. (*Note du Traducteur.*)

petite vérole. Mais outre cela, vous la croyez aussi ancienne que le monde ; nous ne sommes pas d'accord sur ce point, mais cela ne fait rien à la cause de l'inoculation.

2°. Vous croyez qu'avant qu'on ait eu cette maladie, le sang est acerbé, mal mûr, qu'il n'a point encore jetté son écume, qu'il contient quelque chose de vicieux, de visqueux, de crud, d'acide, d'âpre, en un mot, quelque chose de contraire à la santé. C'est ce que vous nieront peut-être des praticiens sans nombre, qui admirent tous les jours la santé vigoureuse dont jouissent tant d'enfans & quelques adultes, quoiqu'ils n'aient point eu la petite vérole. Mr. BIANCHI lui-même (a) ne fera pas de votre avis, lui qui parvient à un âge avancé, & qui est bien portant, autant que je puis le savoir, sans avoir encore passé par cette maladie. Mais je vous accorde votre supposition, & cela d'autant plus volontiers, que cherchant de toutes parts des suffrages, je puis fonder sur cette supposition même un raisonnement qui vient à l'appui de ma cause, & auquel je ne vois pas qu'on puisse rien répli-

(a) C'est un de ceux qui ont écrit contre l'inoculation. Il en sera parlé plus bas.

6 LETTRE SUR L'INOCULATION

quer : le voici , revêtu de la forme syllogistique.

Le sang , avant la petite vérole , est très-mauvais , & contraire à la santé ,
Mais la petite vérole lui donne la salubrité ,

Donc il faut procurer cette maladie le plutôt possible.

3°. Je vous rends grâces des deux histoires que vous avez bien voulu publier , elles sont une preuve de la candeur avec laquelle vous en agissez vis-à-vis de vos adversaires ; car l'une & l'autre sont en faveur de l'inoculation. La première démontre , 1°. qu'il y a des petites véroles *très-pestilentielles* , puisque six enfans en sont morts dans une seule maison. 2°. Que l'inoculation est très-salutaire , puisque par son moyen un septième enfant , le seul qui restât dans cette maison , a été arraché à l'affreux destin dont il étoit menacé. Je serois porté à croire que c'est un pareil succès qui a engagé des hommes sages à inoculer pour la première fois la petite vérole. Vous avez très-bien & sagement observé que personne ne s'inquiétera de ces symptômes , qui épouvantent les femmes , & qui les portent à s'exhaler en reproches insultans , puisque ces mêmes symptômes sont les avant-

coureurs des petites véroles les plus bénignes.

Votre deuxieme histoire prouve qu'il y a des petites véroles naturelles qui sont mortelles ; ce que presque personne ne nie : ainsi cette assertion pourra paroître de peu d'importance aux railleurs ; mais tout ce qui peut étayer une vérité importe beaucoup aux gens sensés : & assurément, si je fais un jour remettre sous la presse ma lettre à Mr. DE HAEN, je n'omettrai point vos observations ; & , fondé sur l'autorité de l'un & de l'autre, je me ferai une gloire de pouvoir citer la vôtre.

4°. Plut-à-Dieu que ce que vous dites de la nécessité d'une maturité du virus variolique fût vrai ! car cela feroit en faveur de ma cause : mais hélas ! un bon nombre de raisons ne permettent pas de le croire ; celle-ci sur-tout, qui est des plus connues, s'y oppose : la petite vérole n'est pas une maladie errante, qui attaque un à un & successivement chaque individu parvenu à-peu-près au même âge ; ce qui devoit arriver, si elle n'étoit mise en jeu que par un développement, comme l'avoit avancé Mr. HAEN, ou par un état de maturité, comme vous le prétendez aujourd'hui ; mais cette maladie regne à la maniere

8 LETTRE SUR L'INOCULATION

d'une épidémie , & alors elle attaque tous les âges , dès le premier instant de la vie jusqu'à l'extrême vieillesse ; souvent elle s'empare dans la même maison de la personne la plus âgée & de la plus jeune , tandis que celles d'un âge intermédiaire en sont exemptes. L'âge n'a donc ici aucune influence , mais tout dépend des circonstances qui favorisent ou empêchent l'inhalation du venin. Ce venin n'est donc pas un venin inné & qui mûrit ; mais il s'introduit dans le corps : alors semblable à un levain , il excite une corruption d'une nature qui lui est particulière : l'acrimonie qui en résulte produit une fièvre , qui se terminant par une crise faite à la peau , quitte le sang , & le laisse dépouillé de l'appétitude à subir dans la suite une pareille dégénération : cela posé , votre adage qui dit , *que toute matiere qui s'introduit dans un corps y reçoit les modifications de ce corps* ; cet adage , dis-je , fronde aussi bien la petite vérole naturelle que la petite vérole inoculée ; il est également en opposition avec les sinistres conséquences que vous en déduisez ; mais les circonstances détruisent cette conformité.

5°. Vous parlez ensuite des petites véroles qui peuvent survenir une seconde

fois ; mais comme j'ai répondu à cette objection dans celle de mes lettres que je viens de citer , vous me permettrez bien de n'y pas revenir. J'ai lu au reste avec plaisir le tableau raccourci , mais peint d'après nature , que vous faites des ravages de la petite vérole naturelle : c'est assurément une pièce à opposer aux ennemis de l'inoculation.

6°. Après avoir présenté les choses sous le point de vue le plus contraire à l'inoculation, vous faites cette question : *Ces assertions étant établies , qui sera assez fou ? &c.* Si je ne détestois cette injure , qui ne doit pas sortir de la bouche d'un chrétien , je demanderois à mon tour ; *ces assertions étant détruites , qui sera , &c.*

7°. Vous objectez qu'il y a des peaux dures & denses , & que cette circonstance est fâcheuse pour ceux qui prennent la petite vérole. Il est vrai qu'on voit des personnes dont la peau a ce défaut , & demande une méthode propre à l'amollir : telle est la méthode de l'inoculation.

8°. J'approuve tout-à-fait l'épître dédicatoire que vous avez mise à la tête de votre *Médecine Européenne* (†), en

(†) Ouvrage qui a paru en latin sous le titre de *Europa Medica*.

l'adressant à Mgr. le Dauphin, & que vous voulez bien redonner, si à propos & si utilement, en entier dans votre lettre : les ornemens dont vous avez embellis cet ouvrage auront sans doute l'approbation de tous les relieurs qui se piquent d'élégance.

9°. Vous continuez en disant : *la transfusion est tombée, l'inoculation sa sœur tombera aussi.* Je ne me ferois pas douté qu'elles fussent sœurs, & il ne faudroit pas moins que votre autorité pour me le persuader. Car qu'est-ce que la transfusion ? C'est une opération par laquelle on soutire les humeurs qui circulent naturellement dans le corps humain, mais qui sont corrompues ; pour leur substituer les humeurs pures d'un autre corps, mais qui souvent sont d'une nature contraire aux vaisseaux qui les reçoivent, enforte qu'elles troublent les fonctions & toute l'économie animale. L'inoculation excite dans les humeurs un mouvement qu'elles doivent nécessairement éprouver un jour ; & elle l'excite dans un tems où l'expérience, ce maître des sciences réelles, nous a appris que ce mouvement seroit paisible, doux & salutaire : elle prévient ainsi celui qui pourroit arriver dans un autre tems & dans des circonstances fâcheuses, dont l'effet

est souvent funeste : voilà une fraternité bien étrange !

10°. *Nous ne nous étonnerons point*, dites-vous, *de voir de nos jours des savans abandonner la médecine électrique ; l'inoculation aura le même sort.* Il n'y a réellement rien là qui doive vous étonner. Car si jamais l'usage de l'électricité en médecine a été en vigueur, c'est aujourd'hui ; & s'il s'agit de faire voir la quantité & l'importance des cures qu'elle est capable d'opérer, je vous citerai l'autorité de Mr. DE HAEN, qui seule en vaut plusieurs autres : on trouve dans les ouvrages accomplis dont il est l'auteur, & qui ne peuvent guere vous être inconnus, des exemples sans nombre de guérisons dues à l'électricité, & qu'on avoit entreprises inutilement avec tous les autres remèdes. Ces succès me font espérer que cet excellent auteur en publiera un jour de plus heureux encore en faveur de l'inoculation. Mais quoi ? ambitionneriez-vous de passer pour haïr les nouveautés, & seriez-vous ennemi de tout ce qui ne sent pas l'antiquité ?

Et ne vous sentez-vous que de la haine & du mépris pour tout ce qui n'est pas étranger au pays que vous habitez, ou qui n'appartient pas aux siècles passés ?

12 LETTRE SUR L'INOCULATION

ne faites - vous cas que du tems jadis (†)?

11°. Vous demandez , qui ajoutera foi aux relations de plusieurs personnages distingués par les talens de leur esprit , par leur probité & leur réputation ? Car tels sont tous ceux dont vous faites mention : il n'y a que moi que vous puissiez en excepter , quant au génie & à la célébrité. Il est aisé de répondre à cette question : tout homme honnête & de bonne foi admettra la vérité de ces relations , tant qu'il n'existera point de témoignages irréfragables , qui prouvent qu'elles sont erronées.

12°. Vous rapportez , en la mettant au rang des fables ou des contes de vieilles femmes , l'histoire des fils du duc d'ORLÉANS , que vous dites avoir lue dans le petit ouvrage que j'ai publié sous le titre d'*Inoculation justifiée*. Je vous avoue , Monsieur , que j'ai été étonné de voir que vous m'accordez si gratuitement le don de deviner. Car ce n'est qu'en devinant que j'aurois pu faire

(†) Je crois devoir transcrire ici les vers dont j'ai rendu le sens.

*Et nisi quæ terris semota , tuisque
Temporibus defuncta vides , fastidis & odis ,
Laudator temporis acti.*

au mois de Juin de 1754 , le récit de l'inoculation administrée par Mr. TRONCHIN , au mois d'Avril de 1756. Tous ceux qui auront lu ce petit traité , & qui n'y auront pas vu le plus petit indice de cette inoculation , admireront la sagacité qui vous a fait découvrir si clairement cette histoire à travers les paroles prophétiques & vraiment apocalyptiques dont elle étoit enveloppée.

13°. Vous demandez aux théologiens, *s'il est permis de tuer les hommes dans l'espérance qu'ils en réchaperont ?* Je leur laisse, Monsieur, le soin de vous répondre. Les gens sensés ne feront qu'en rire. *Vous vous fâchez, & vous menacez de lancer la foudre*, disoit Ménippe à Jupiter , *cela prouve que vous êtes dans l'erreur.*

14°. Vous n'avez aucun égard à cette multitude de noms respectables qui remplit déjà le catalogue des défenseurs de l'inoculation , & vous ne reconnoissez point d'autre autorité que celle des académies de Padoue , de Florence & de Bologne , dans le sein desquelles il se trouve pourtant déjà des personnages qui sont portés pour l'inoculation. C'est ainsi qu'on pouvoit parler autrefois de l'académie qu'avoit formée l'empereur AUGUSTE : car si jamais il y a eu de com-

14 LETTRE SUR L'INOCULATION

pagnie favante , ç'a été celle-là ; tandis que presque tout le reste de la terre étoit plongé dans d'épaisses ténèbres. Mais comme de notre tems on voit fleurir par-tout en Europe , & même dans les contrées les plus reculées du monde connu , des académies très-illustres , & des hommes d'une grande réputation , il y a dans un pareil mépris je ne fais quoi d'indécent , & qui rappelle la plaisanterie de ce comique François , qui dit :

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

15°. Vous attribuez le succès de l'inoculation chez les Turcs à leur avidité insatiable pour l'or : vous n'auriez sans doute pas épargné non plus d'autres nations , si l'inoculation avoit chez elles les mêmes succès. Vous n'avez pas pris garde , Monsieur , que les injures donnent lieu de soupçonner qu'on est dépourvu de raisons ; qu'il est indigne d'un honnête homme d'accuser des nations entières d'un aussi infame vice : enfin , qu'un médecin a moins d'honoraires à percevoir , en traitant une maladie légère , qu'en en traitant une plus grave ; & qu'il n'est point de médecin que l'inoculation ne prive d'une partie du profit qu'il auroit fait avec la petite vérole. Et assurément , on pourroit en déduire un

argument qui rétorqueroit le vôtre avec force.

16°. Vous alléguiez, d'après Mr. CANTWELL, la mort des cinq fils de Mr. SMITH, & du fils unique de milord INKIN; mais adressez-vous à Mr. CANTWELL, qui est à présent mieux instruit de la vérité, & il vous avouera qu'il s'est trompé.

17°. Vous demandez, *ce que prouvent à Bresce les calculs qu'on a faits en Angleterre, puisque dans notre ville la petite vérole est le plus souvent très-bénigne?* Je ne répondrai qu'un mot à cela: *Tant mieux pour ceux qui sont nés sous d'heureux auspices* (†). S'il y a des pays assez heureux pour qu'il n'y regne que des petites véroles très-légères, on n'aura pas besoin de s'y prémunir contre de mauvaises petites véroles, par le moyen de l'inoculation; eh! bien que ces peuples se passent de ce secours, mais qu'ils permettent pourtant qu'on en fasse usage chez ces nations, qui étant dévastées par des petites véroles pestilentiellles, ont recours à l'inoculation comme à leur seule ressource.

(†) Le proverbe latin, *gaudeant bene nati*, est plus court; on le rend mieux dans le langage familier, en disant, *à qui bonheur, bonheur*.

16 LETTRE SUR L'INOCULATION

Cette Déesse fecourable

De ses dons précieux fait sentir les effets,

Et toujours elle est favorable

A ceux qui cherchent ses bienfaits. (†)

18°. Pour établir & affermir la pratique de l'inoculation, il faudroit le concours, 1°. de la raison, 2°. de la religion, 3°. d'une expérience sûre, 4°. & d'une suite constante de succès. Tout cela manque; donc l'inoculation ne mérite que des risées. Il auroit fallu prouver la mineure, pour pouvoir en tirer cette conclusion, mais c'est là la difficulté, c'est là le nœud de la question. On a plus vite fait de supposer une chose comme prouvée que de la prouver. En conservant la majeure, & en changeant la mineure, on peut espérer de rendre la démonstration plus facile: je raisonne donc ainsi:

*Toutes les conditions requises ont lieu,
Donc la nécessité de l'inoculation est démontrée.*

La raison fait en sa faveur; car elle nous

(†) Voici les vers latins que j'ai tâché de rendre par ces vers françois:

Dea sum auxiliaris, opemque

Exorata fero; nec te coluisse quereris

Ingratum munus. (Note du Traducteur.)

conseille de suivre le chemin le plus fréquenté ; il en est de même de la religion : car celle-ci est d'accord avec la raison ; on a des expériences sûres ; les succès ne se démentent point , ce que prouve une nuée de témoins qui sont abondamment pourvus de toutes les qualités , que le droit même le plus rigoureux peut exiger en fait de témoignage.

19°. Vous citez encore dans votre postscriptum , comme adversaires de l'inoculation , six savans de Padoue, du nombre desquels sont Mrs. MORGAGNI & PUJATI, que personne ne vénere plus que moi : vous ajoutez alors ; *où est le téméraire qui s'opposera à ce torrent d'autorités, qui leur résistera & osera l'avouer ?* Je trouve qu'il faut être en délire pour s'écarter du sentier prescrit par de si grands personnages. Mrs. SENAC, WERLHOF, ALBINUS, HALLER, GAUBIUS, TRALLES & SCHWENKE sont donc en délire : il faut en dire autant d'un bon nombre d'autres qui pensent comme eux. Je leur oppose, il est vrai, des gens obscurs, inconnus, sans expérience, des ignorans, des gens enfin que Mrs. MORGAGNI & PUJATI trouveroient peu honorable d'avoir pour associés. Oh ! pour nous autres ultramontains, nous cherchons des associations plus estimables.

18 LETTRE SUR L'INOCULATION

20°. Vous faites usage de je ne fais quelle brochure, publiée à Rome, à ce qu'il paroît, par un anonyme; & d'après lui, vous rappelez les vaines déclamations d'HECQUET, dont on a tant de fois fait voir le ridicule; vous rapportez ensuite quelques observations imparfaites, & enfin un édit imaginaire du roi de Prusse, auquel il n'a jamais songé; puisqu'au contraire Mr. MECKEL & d'autres célèbres Médecins de Berlin ont déjà fait plusieurs fois d'heureux essais de l'inoculation. De semblables objections tombent d'elles-mêmes. Et vous n'êtes pas mieux fondé dans ce que vous ajoutez dans une note, en disant que *vous vous glorifiez modestement d'avoir seul délivré toute la terre d'une peste artificielle, qui menaçoit de la ravager dans peu.* Car, sans parler des autres détracteurs de l'inoculation, dont il paroît par votre lettre que vous connoissez les écrits, Mr. DE HAEN, que vous passez sous silence, a déjà écrit il y a deux ans contre l'inoculation; & si elle tombe, ce sera à lui, ne vous déplaise, qu'appartiendra la gloire que vous vous attribuez; mais il n'a pas encore plu au ciel qu'elle tombât, & ce n'est pas encore le moment de s'écrier, *je triomphe.*

Voilà ce que j'avois à répondre à vo-

tre lettre. Vous me permettrez d'examiner en peu de mots celle que vous a adressée Mr. BIANCHI de Rimini. Il s'approprie toutes les objections que vous avez proposées, mais il insiste plus particulièrement, 1°. sur la bénignité de la petite vérole naturelle. Je lui répondrai comme je vous ai répondu : s'il est vrai que le climat vous soit favorable , il

Et que l'Etre suprême en tempere l'ardeur ,
Que d'un air empesté la maligne influence
Jamais sur vos troupeaux n'exerce sa puissance ,

Mais que pour vous bénir , la divine faveur
Ait fait de ce pays le séjour du bonheur , (†)

seroit ridicule de chercher un remède à des maux qui vous sont inconnus ; mais j'ai démontré plus que suffisamment à Mr. DE HAEN, qu'on n'est pas partout aussi heureux. J'ai encore deux autorités à vous citer. La première, qui est assurément de grand poids, est celle de Mr. SENAC , qui m'écrivoit le 28 du

(†) J'ai tâché de rendre ainsi les vers cités ci-dessus :

*Utrumque rege temperante cœlitum ,
Et nulla nocent pecori contagia, nullius astri
Gregem æstiosa torret impotentia ,
Sed Jupiter illa piæ secrevit littora genti.*

mois de Mai passé : *La petite vérole ne peut pas être regardée comme une maladie bénigne ; c'est une peste qui ravage le monde : elle enlève dans certaines années la moitié de ceux qu'elle attaque.* Ma seconde autorité est tirée d'un petit traité qui a pour titre : *Dialogues d'un Romain & d'un Bolognois sur la cure de la petite vérole, &c.* (*). Il fait l'histoire d'une épidémie qui régna à Pérouse en 1712, (Rimini n'est pas fort éloigné de Pérouse.) Il y avoit douze médecins qui y exerçoient la pratique de leur art. Les uns eurent vingt malades, les autres trente, d'autres cinquante ; il n'y en eut point qui en eut au-delà de soixante, excepté Mr. VIRI, qui en eut lui seul cent & neuf. Repartissons ces nombres pour avoir un juste milieu. Supposons qu'il y ait eu treize médecins, & que chacun ait traité cinquante malades : en ajoutant les cent & neuf de Mr. VIRI, la somme fera de 759. Il en mourut 111, c'est-à-dire plus de la septième partie. Que les citoyens de Rimini se passent donc de l'inoculation s'ils veulent, mais que ceux de Pérouse y aient recours. Si on avoit fait usage de l'ino-

(*) Voici ce titre en Italien : *Dialoghi d'un Romano e d'un Bolognese sopra la cura de' Vajuoli, &c.*

culation, la princesse de Parme, qui est morte à Paris, le 6 de ce mois, d'une petite vérole des plus cruelles, malgré tout l'art des plus habiles médecins, seroit encore en vie : cette maladie n'auroit pas emporté, sur la fin de cette année, les trois princesses de NASSAU-SIEGEN, dont la seconde avoit épousé le comte de BENTHEIM : le comte de HOLSTEIN, qui en est mort en dernier lieu à Geneve, seroit encore vivant : les médecins Genevois n'ignorent cependant point quelle est la meilleure méthode de traiter la petite vérole. Voilà donc cinq personnages illustres, qui, dans un court espace de tems, ont été les victimes de ce fléau. Combien d'autres ne pourrois-je pas vous citer, si je voulois passer en revue celles d'un ordre inférieur, & que le tems me permît de le faire ?

Mr. BIANCHI prétend en second lieu, ou bien que la maladie sera maligne & très-facheuse, ou qu'elle sera imparfaite & sujette à des rechûtes. Ce savant médecin n'a-t-il donc jamais vu de maladies bénignes & dont cependant la crise fût parfaite ?

Il blâme ensuite la saignée : mais entre vingt inoculés, on en saigne à peine un ; car les circonstances qui exigent la saignée, & que Mr. BIANCHI expose

très bien , ont rarement lieu. Lors donc qu'elles n'existent pas , les médecins s'abstiennent de faire tirer du sang ; c'est ce que j'avois déjà fait observer , il y a plus de cinq ans. C'est donc mal à propos qu'il proscriit l'inoculation , en alléguant le danger d'une saignée déplacée , & que les inoculateurs eux-mêmes défendent.

Il condamne d'après HIPPOCRATE les purgations ; mais il ne fait pas attention qu'il ne s'agit pas ici de ces purgatifs drastiques , dont ce pere de la médecine interdisoit l'usage , mais des laxatifs les plus doux ; & qu'on ne purge pas des hommes sains & robustes , mais les personnes , qui ayant le ventre dans un état de mollesse , ont les fibres & les glandes toutes préparées à obéir aux stimulans les plus doux. Il ne se souvient pas qu'on ne purge pas tous ceux qu'on veut inoculer , & qu'il en est plusieurs qu'on auroit grand tort de purger. Mais je parlerai plus amplement ailleurs de tout ceci.

Enfin il insiste sur la rareté de la maladie , & il cherche à prouver par un seul exemple , tiré de celle qui a régné chez ses compatriotes , *que le tiers du genre humain est exempt de la petite vérole.* J'ai réfuté ailleurs cette objection. D'ailleurs

les conclusions générales qu'on déduit d'un cas particulier sentent le sophisme & ne valent rien. Si on peut les faire valoir, je ferai à mon tour en droit de conclure de votre première histoire, & d'un bon nombre d'autres, que tous ceux qui prennent la petite vérole naturelle en meurent.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous répondre; je suis résolu de garder dans la suite le silence sur l'inoculation, du moins tant qu'il sera question de dispute à ce sujet. Car, pour le coup, le procès est instruit; le jugement est pendant; si la raison n'a pas aujourd'hui un crédit universel, c'est qu'elle ne l'a jamais eu. Mais il n'est rien que le tems ne puisse opérer un jour, & lorsque nous ne serons plus, lui qui détruit les opinions & les paroles vaines, tandis qu'il confirme la vérité des observations. Car, pour me servir des termes de Mr. BADI, *la démonstration de la chose dont il s'agit tombe en entier sous les yeux, y ayant tant de milliers d'exemples de personnes qu'on a inoculées avec le plus heureux succès. Il suffit d'avoir vu, pour nous donner gain de cause. Autrement, si nous continuons à disputer davantage sur une chose dont nos sens nous montrent si clairement la réalité, & qui est exposée*

24 LETTRE SUR L'INOCULATION

au plus grand jour , on est en droit de nous faire des reproches. Car, comme le décide avec beaucoup de justesse le Concile de Chalcédoine, Act. 3 ; quiconque, après avoir découvert la vérité d'une chose la discute encore, cherche le mensonge. Dans le tems où ce savant distingué m'écrivoit ceci, le nombre des ennemis du quinquina, de cette écorce si salutaire, s'étoit augmenté; il s'en trouvoit même quelques-uns qui ne le décrioient pas avec moins d'aigreur qu'on ne décrie l'inoculation, il a pourtant pris le dessus; le tems revendique les droits de la vérité; la méthode salutaire de l'inoculation triomphera à son tour des préjugés. Pardonnez-moi de m'être un peu égayé sur cette matiere; mais pour parler encore avec Mr. BADI; il paroît que c'est plutôt en plaisantant qu'on doit répondre à des objections de cette nature qu'en disputant sérieusement.

Je vous souhaite, Monsieur, bien de la santé, de même qu'à Mr. BIANCHI, qui, aussi bien que vous, est tout à fait propre à enrichir la médecine. Accordez-moi votre bienveillance, & croyez que je suis, &c.

Lausanne le 15 Décembre 1759.

LETTRE

L E T T R E

A

M_R. ZIMMERMANN,

Contenant des Observations

SUR LA MALADIE NOIRE,

SUR LE VER PLAT,

SUR UNE CÉPHALÉE,

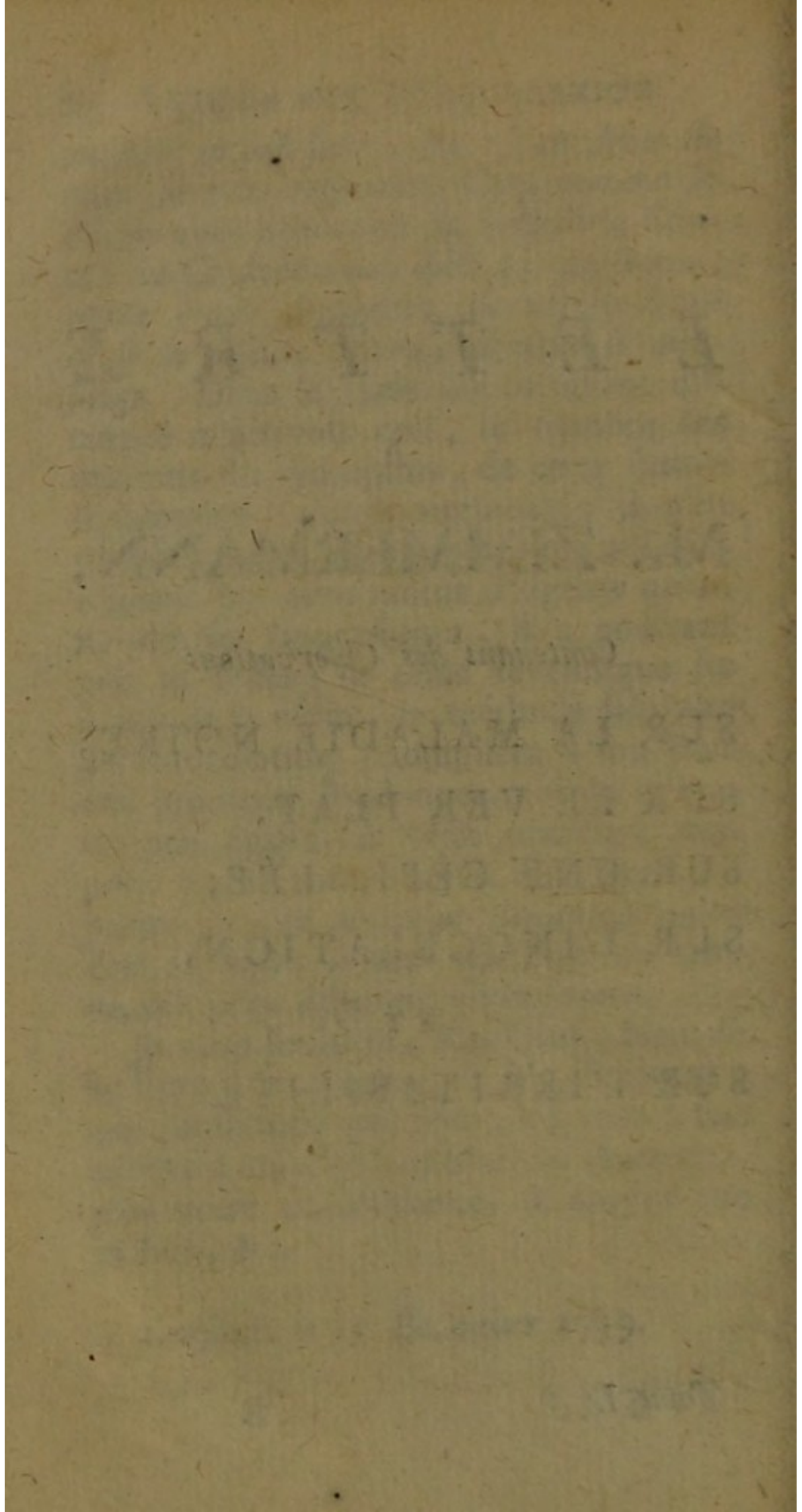
SUR L'INOCULATION,

ET

SUR L'IRRITABILITÉ.

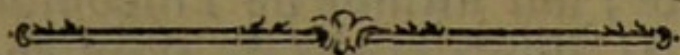
Tome I.

B



L E T T R E

A

M^R. ZIMMERMANN,*Premier Médecin de S. M. Britannique.*

IL y a huit ans, mon cher ami, que je vous communiquai deux observations sur la maladie noire; vous les reçûtes avec votre bonté ordinaire, cela me fait espérer que quelques autres que je vous envoie ne vous déplairont pas: elles confirment ce que j'avois d'abord avancé, & je les soumets encore à votre jugement, aussi-bien que tout ce petit ouvrage, auquel j'ai fait quelques additions & quelques corrections.

PREMIERE OBSERVATION.

Un sexagénaire, asthmatique depuis quarante ans, trop attaché à l'étude de la théologie & à une vie sédentaire, d'une constitution devenue foible après avoir

été assez robuste , avoit été attaqué au printems , ces années dernières , par de cruelles fièvres remittentes , dont je l'avois guéri jusqu'à trois fois ; seulement je voyois que depuis la seconde rechûte , ses forces avoient de la peine à se rétablir ; cependant l'été ayant ramené un tems plus favorable , & le malade ayant alors suspendu ses occupations , il jouit pendant quelques mois d'une assez bonne santé ; son asthme ne l'incommodant point , si ce n'est que de tems en tems il éprouvoit des douleurs de colique ; mais comme elles ne l'inquiétoient pas beaucoup , il négligea de prendre des remèdes. Sur la fin de l'année , les douleurs se firent sentir plus vivement au creux de l'estomac , dans la région ombilicale & au dos. Elles étoient des plus incommodes après les repas , lors même qu'il usoit de la plus grande circonspection dans le choix de ses alimens ; en même tems il éprouvoit une foiblesse si grande que souvent il se croyoit sur le point de tomber en syncope. Il calmoit un peu ses douleurs en se courbant & se tenant à genoux devant son fauteuil sur lequel il s'accouroit. Il accusoit les vents d'être la cause de son mal ; & dans cette erreur qui lui coûta cher , il essayoit de dissiper ses douleurs & de ranimer tout à la fois

ses forces en usant, plus souvent qu'il ne lui convenoit, de café & d'eau de cerises. Dans les intervalles il uſoit de boiſſons tiedes, imprudence qui n'étoit pas moindre que l'autre. Quand les douleurs l'avoient quitté, il demeuroit foible, abattu, & accablé d'une laſſitude ſpontanée; il rendoit par les felles des matieres crues & preſqu'entiérement liquides; ſes urines n'étoient point cuites; les autres fonctions étoient comme en ſanté.

Le 9 Mars 1760 on m'appella à la hâte, & je trouvai le malade dans l'attitude que je viens de décrire, foible, pâle, & venant de vomir d'abord après ſon diner près d'une demi livre d'un ſang rouge & noir; ce vomiffement avoit été précédé de douleurs & d'une angoiſſe cruelles & d'évanouiſſement, ſymptômes que je trouvai diminués à mon arrivée. Il ne me fut pas difficile de me faire une idée de l'état du patient; je compris que des vaiſſeaux engorgés depuis longtems s'étoient enfin rompus & avoient produit une hémorrhagie interne. Il étoit aisé d'en tirer l'indication curative: ſi ſeulement j'euffe été auſſi sûr de la guérifon! Mais HIPPOCRATE avoit prononcé que ce cas étoit mortel. Cependant je conçus quelque eſpérance ſur ce qu'il reſtoit encore des forces au malade, que

le pouls avoit de la mollesse , qu'il étoit égal , point fiévreux , & en me rappelant quelques exemples où de pareils accidens s'étoient terminés heureusement.

Un coup-d'œil attentif sur les circonstances de cette maladie me fit voir qu'il falloit délayer le sang répandu , en prévenir la corruption , empêcher qu'il ne se fit une nouvelle effusion , & prendre garde que les forces ne vinssent à manquer : les succès que j'avois observés dans la même maladie m'encourageoient à entreprendre cette tâche. Dans la vue de satisfaire à toutes ces indications , j'ordonnai donc , 1°. que le malade se tint tranquille au lit , & couvert légèrement ; 2°. qu'il ne prît pour toute nourriture que de la crème d'orge , (c'est ce qu'HIPPOCRATE appelloit *ptisana colata*) ou de celle d'avoine qui étoit plus du goût du malade ; 3°. de boire beaucoup de lait d'amandes , à petites doses , mais souvent réitérées ; 4°. de prendre deux fois par jour un lavement émollient.

En attendant je fis donner au malade un lavement d'eau tiède , qui amena à peine quelques excréments , mais une quantité de sang noir & tenace comme de la poix , en partie liquide , & en partie sous la forme de grumeaux , quelques-uns de la grosseur d'un œuf de poule ;

ces grumeaux étoient tellement attachés au bassin qu'on pouvoit à peine les en détacher. Voilà la vraie image de l'atrabile des anciens ; c'étoit donc le *morbis niger* d'HIPPOCRATE : un second lavement donné le soir évacua des matieres semblables.

Le lendemain, second jour de la maladie, le troisieme, le quatrieme & le cinquieme, le malade fut exempt de douleurs, d'anxiété & de nausées, & il dormit quelques heures chaque nuit. Ses déjections étoient noires, ses urines peu chargées, & il reprenoit des forces. Il ne s'écarta du tout point de ce que je lui avois prescrit.

Le retour des forces indiquant que les sources de l'hémorrhagie étoient fermées, j'ordonnai une décoction de tamarins dans l'intention d'évacuer les impuretés qui s'étoient amassées ; il en résulta plusieurs selles, dont la septieme & dernière étoit moins noire, avec quelque chose de jaune, qui paroissoit annoncer que les choses changeoient en bien.

Le septieme jour le lavement amena des excréments naturels. Je permis à mon malade de manger des racines de cerfix, avec un peu de pain.

Le neuvieme le malade éprouva une heure durant, après un repas peut-être

un peu trop ample, une très-grande angoisse, suivie de défaillance, & ensuite d'un vomissement qui évacua un peu de sang liquide. Je conseillai de renoncer au pain & au cercifix. Les felles n'offrent plus rien que de naturel, les angoisses & les douleurs ne reparoissent plus. Le malade s'accoutume insensiblement à une diete un peu moins sévère, en se nourrissant d'alimens tirés principalement du regne végétal. Il se porte aussi bien qu'on peut s'y attendre chez un homme qui est sur le déclin de l'âge, affoibli par plusieurs maladies, & par des maladies graves, par de longues douleurs, par des peines d'esprit, par une perte de sang considérable & par un régime austere. Dès là il ne peut que mener une vie languissante, & si je m'apperçois que les alimens lui pesent encore à l'estomac, je lui conseillerai de vivre de lait.

Cette maladie étoit donc, comme je l'ai déjà remarqué, une hémorrhagie interne, & la matiere noire qu'elle a évacuée, du sang corrompu : vous trouverez assurément, monsieur, qu'on ne peut point s'en former d'autre idée; mais on pourroit peut-être faire les questions suivantes :

1°. Cette matiere n'étoit-elle pas de la bile noire? Je me fais de la peine de

n'être pas ici d'accord avec le grand HIPPOCRATE, ce pere de la médecine ; mais la vérité s'oppose à une réponse affirmative. Je ferai plus bas quelques remarques au sujet de la bile noire.

2°. Quel étoit l'état des choses avant l'hémorrhagie ? Il y avoit un engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins. Il en a résulté *a*) de la douleur à cause de la compression des nerfs : *b*) la compression étant devenue plus forte, & les membranes se trouvant distendues après le repas, la douleur s'est fait alors sentir plus vivement. *c*) La remission des douleurs après l'hémorrhagie. Tout ceci s'accorde fort bien avec les observations que Mr. KÆMPF a publiées, & dans lesquelles on voit que ce médecin ayant cherché à découvrir dans un cadavre les causes d'un pareil accident, il les a trouvées dans les arteres gastriques, qui étoient farcies d'un sang noir (*). On comprend quelle étoit la cause *d*) des déjections liquides & de la crudité des

(*) JOH. KÆMPF. *de infarctu vasorum ventriculi*, Basil. 1751, (c'est-à-dire, de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac). Cette utile dissertation est comprise dans la collection des Theses de médecine pratique publiée par l'illustre Mr. de HALLER, Tome III. p. 100.

urines ; car les fonctions de l'estomac étant dérangées , la crudité suit naturellement & nécessairement. *e*) Toute personne qui fait combien de causes peuvent changer l'action du sang sur les vaisseaux , & quelle est la sensibilité des nerfs , comprendra sans peine la raison de l'exacerbation des symptômes de cette maladie , de leurs remissions & de leurs alternatives.

3°. Quelles en étoient les causes éloignées ? *a*) Le relâchement des vaisseaux produit par la fièvre ; car tel est son effet , comme le prouve le retour des fièvres , qui , après avoir été guéries , ont été rappellées par l'usage des remèdes émolliens. *b*). Le défaut de mouvement qui auroit favorisé la circulation dans les vaisseaux de l'estomac & des intestins. *c*) L'attitude du malade quand il étoit occupé à ses études. *d*) Le café , l'eau de cerises & les boissons tièdes. *e*) Le tartre émétique dont le malade avoit fait pendant plusieurs années un trop fréquent usage.

4°. N'a-t-on pas des remèdes qui passent pour être plus efficaces que ceux dont je me suis servi ? Assurément , & d'habiles médecins en font usage. Mais , mon cher ZIMMERMANN , vous avez trop de pénétration , de connoissances &

d'expérience pour ne pas voir d'abord ce qui m'a fait regarder ces remèdes comme inutiles, ou même comme impraticables. La saignée n'est pas d'un si grand secours qu'on le prétend communément dans les hémorrhagies, c'est ce que persuadent la raison, des autorités respectables, qu'il faut peser plutôt que compter, & les observations que j'ai faites. Dans le cas présent, la saignée étoit contraindiquée par la foiblesse du malade, par l'anémie (l'épuisement des vaisseaux sanguins), suite du mauvais état où étoit sa santé depuis longtems, par le défaut de coction, par la mollesse du pouls, & par un asthme qui avoit vieilli avec le malade; indisposition qui est très-sujette à entraîner après soi l'hydropisie de poitrine.

La raison de concert avec le sentiment unanime des médecins proscrivoit l'émétique comme une pratique pernicieuse, quoique recommandée par les livres d'HIPPOCRATE, mais fondée sur une fausse théorie. L'émétique a plus d'une fois arrêté le vomissement de sang dans les cas où les vaisseaux étoient dans leur entier; mais quel effet a-t-il produit lorsqu'ils étoient rompus? La mort, & une mort très-douloureuse.

Les purgatifs paroissent propres à rem-

plir le but indiqué, mais à condition qu'ils soient des plus doux ; car autrement ils font l'effet d'un poison, *a*) parce que dans un estomac sensible & sujet aux nausées, il est à craindre qu'ils n'excitent le vomissement si dangereux en pareil cas : *b*) parce qu'ils accélèrent le mouvement des intestins, & que ces mouvemens sont nuisibles : *c*) parce qu'une évacuation trop prompte ne fait que du mal ; car dans les plaies externes l'hémorrhagie se renouvelle, si on arrache sans ménagement le caillot qui ferme la blessure ; il en arrive de même dans les internes. Les clystères procurent tous les avantages auxquels on peut s'attendre de la part des purgatifs ; ils délayent, & en excitant doucement & sans irritation le mouvement péristaltique, ils apaisent les mouvemens qui lui sont contraires & qui produisent les nausées ; c'est par cette raison qu'ils sont si utiles dans le vomissement.

On trouvera peut-être que j'aurois dû donner à mon malade quelque boisson plus capable de résoudre, ou plus acide. Mais lorsque je passe en revue ce qu'on appelle les résolutifs, je trouve par-tout une acrimonie redoutable. D'ailleurs le calibre des intestins est assez large pour donner un libre passage à des grumeaux

de sang même assez épais. Il est donc inutile, il est même dangereux d'en entreprendre l'entière dissolution, car alors il peut en résulter plus facilement une résorption nuisible.

Mrs. NAVIER & BONTÉ, qui ont publié de bonnes observations sur le *morbis niger*, font un grand cas des esprits acides, & sur-tout de l'eau de RABEL. Je la juge pourtant fort inférieure à l'esprit de vitriol tout pur; il n'est pas douteux que ces remèdes préviennent merveilleusement la putridité, & qu'ils abbattent la fièvre & la chaleur; mais mon malade étoit sans fièvre, il n'avoit qu'une chaleur modérée, & qui n'alloit point au-delà de la naturelle; il n'étoit donc pas à craindre que la putridité survînt si-tôt, & il suffisoit pour la prévenir d'employer le lait d'amandes, afin de mieux remplir en même tems les autres indications.

L'usage des viandes même le plus circonspéct, étoit contrindiqué par le danger d'augmenter l'hémorrhagie & la tendance à la putridité, & par celui d'allumer la fièvre. Il n'est point de nourriture comparable dans ces cas-là à cette tisane consacrée dans tous les tems, & avec bien de la raison, comme une boisson

qui délaye , adoucit & calme , en même tems qu'elle nourrit.

La foiblesse sembloit demander l'usage des remedes qu'on appelle improprement cordiaux ; mais en faisant attention à la cause du mal , il étoit aisé de s'appercevoir qu'ils auroient été nuisibles : car en accélérant le mouvement du sang , ils auroient bientôt détruit les forces par l'effusion de cette liqueur vitale dans les intestins. Les médicamens volatils , les spiritueux & autres de ce genre n'auroient point emporté la maladie , mais bien le malade.

5°. Peut-on s'assurer contre la crainte d'une rechûte ? Nullement. Car l'entreprise est difficile , il est même au-dessus des forces de l'art de raffermir une partie relâchée dans un corps où tout est lâche , & chez qui la nature est languissante.

Voici comment cette maladie s'est terminée. A l'approche de l'été mon malade a insensiblement repris des forces , & il a passé quelques mois sans faire usage d'aucun remede ; mais à mesure que l'hiver s'est avancé , la foiblesse , le défaut d'appétit & les insomnies ont repris le dessus , & le malade n'a pas été exempt de douleur de colique & d'angoisses très-fâcheuses : enfin à l'entrée du printems , après avoir supporté pendant

un an cette cruelle maladie avec une force d'esprit & une patience que j'admire, je le trouvai un jour occupé à s'entretenir avec sa femme & ses enfans, à qui il tenoit les discours d'un homme plein de religion, de sentimens & de tendresse pour sa famille ; mais tandis qu'il s'empressoit à me témoigner sa reconnaissance, & qu'il me remercioit des vœux que je faisois pour lui, je le vis s'endormir paisiblement & avec la confiance que lui inspiroit la piété dont il étoit animé.

En voilà assez, mon cher ZIMMERMANN, au sujet de ce malade ; l'histoire dont je vais vous faire part est encore plus triste.

II. OBSERVATION.

Un artisan habile & ingénieux, appartenant à des parens honnêtes & sains, âgé de plus de trente ans, & qui avoit joui pendant plusieurs années d'une santé parfaite, mari d'une femme jeune, belle & bien portante, me rencontrant par hasard il y a deux ans, me pria de lui donner des secours propres à appaiser des douleurs d'estomac, qui étoient si violentes que lors du paroxisme, elles lui ôtoient presque entièrement les for-

ces. Le premier remede que j'essayai n'eut, si je ne me trompe, aucun succès. Soupçonnant ensuite que la cause étoit plus sérieuse que je ne l'avois d'abord imaginé, je mis le malade à la diete blanche, & autant qu'il m'en souvient, je lui prescrivis un nouveau remede, mais que je ne me rappelle point; car une partie de cette observation a échappé à ma mémoire, & je ne la trouve point dans mon journal. Je le rencontrai quelques semaines après, & il me remercia du rétablissement de sa santé. Ne lui ayant point parlé depuis lors, j'appris ensuite que la maladie avoit repris le dessus.

On m'appella le 23 du mois de Mars à onze heures, je le trouvai très-foible, pouvant à peine parler, & flairant continuellement du vinaigre pour se ranimer. Son visage étoit cadavéreux, son pouls étoit si fréquent & si petit que je ne pus presque pas le trouver, même en le tâtant au dessus du carpe, & qu'après l'avoir trouvé, j'eus bien de la peine à en compter les battemens. Il ne se plaignoit d'aucune douleur, ce qui, joint à des envies inutiles d'aller à selle, étoit un signe non équivoque de l'affoiblissement de la nature. Voici comme on m'a fait l'histoire de sa maladie.

Au commencement de l'été passé, & par les conseils d'un médecin qui attribuoit le mal à des obstructions de la rate, du pancréas & du foie, il essaya d'autres remèdes; ceux-ci ayant été inutiles, il alla aux eaux thermales de Leuk, toujours sous la direction du même médecin, quoique Mr. de HALLER lui en déconseillât l'usage; & là il prit les eaux en boisson & sous la forme de bains. Vous savez, monsieur, que les sources de Leuk sont martiales, & que Mr. KÆMPF a fait voir que le fer & les eaux minérales sont préjudiciables dans la maladie dont il s'agit. De retour des bains il fut bien pendant quinze jours, mais pas plus longtems. Ce répit ne fut qu'un calme trompeur, car depuis lors la maladie empira tous les jours. Il souffrit pendant tout l'hiver des douleurs excessives au creux de l'estomac & aux reins; il rendit souvent en vomissant une eau limpide, & ne pouvant presque supporter aucun aliment, il vécut pendant plusieurs semaines de bouillons & de certains pains d'épices connus sous le nom de *lécrelets*. La nuit du 21 au 22 de violentes douleurs l'ayant obligé d'aller sur selle, il tomba presque en défaillance pendant qu'il étoit assis sur la chaise. S'étant remis au lit, il y éprouva une ex-

trême foiblesse. Le médecin, appelé au point du jour, chercha à ranimer les forces, en prescrivant une potion stimulante, dont le malade devoit boire fréquemment & peu-à-peu : elle étoit composée de teinture de castor, de sirop d'écorce d'orange & d'eau de mélisse. La foiblesse augmente, il sort par les selles beaucoup de matieres noires. On lui prescrit sur le soir une potion faite avec des tamarins, de l'extrait de rhubarbe & du sel d'oseille, dont il falloit boire souvent par cueillerées. Peu après en avoir commencé l'usage, il s'évacue par la bouche des matieres semblables à celles qui étoient sorties par le bas. Il survient syncope sur syncope ; on met de côté la potion purgative, tout va en empirant & le malade expire à midi, un peu après mon arrivée.

Ses freres, gens exemts des préjugés populaires, pensent à faire ouvrir son cadavre, afin de découvrir la cause d'une si cruelle maladie, & que la découverte qu'on en feroit pût être utile à leurs sœurs, qui étoient sujettes à des douleurs d'estomac ; & à d'autres maladies. On me prie d'assister à la dissection avec le médecin ordinaire, & voici ce qu'elle fit voir.

Tout l'extérieur du corps étoit fort

maigre , sur-tout le long de l'épine du dos , ce qui paroît déceler une consommation dorsale : on pouvoit aussi soupçonner que cette affection avoit lieu , sur ce que le malade avoit été mieux , lorsqu'il s'étoit absenté un peu longtems de chez lui ; & c'est peut-être par la même raison que la maladie avoit diminué durant son séjour aux bains de Leuk. Il n'y avoit ni adhérence , ni aucun autre vice dans la poitrine , si ce n'est que le cœur , les poumons & les vaisseaux étoient pâles & vides. Après avoir découpé les tégumens & les muscles du bas-ventre , lesquels étoient très-minces , il ne se trouva point d'épiploon , mais l'estomac se présenta dans la place qui lui étoit propre , & faisant une saillie conforme à sa position naturelle. Les intestins , rouges en des endroits & noirs en d'autres , étoient distendus par des vents , & ressembloient à ceux du cadavre d'un homme mort d'une inflammation d'entrailles , qui auroit commencé à dégénérer en gangrène ; excepté qu'ici il n'y avoit point de puanteur , & qu'il ne se trouvoit point de vaisseaux. Les vaisseaux de l'estomac étoient pareillement détruits , enforte que , quoique j'examinasse attentivement ce viscere , je n'y en apperçus pas un seul. La rate étoit pe-

tite , le foie étoit de la grosseur naturelle , & il n'y avoit pas le plus petit vice dans ces parties , si ce n'est qu'elles étoient d'une couleur pâle. La vésicule du fiel étoit petite , & ne contenoit rien que de l'air ; le conduit cholédoque étoit libre ; le pancréas n'avoit rien de défectueux ; les reins étoient sains. C'étoit donc mal-à-propos qu'on avoit taxé ces viscères d'être le siège de la maladie , & on va voir que c'étoient plutôt l'estomac & les intestins qui étoient en faute ; car en les ouvrant , il s'en écoula de toutes parts un sang noir , depuis l'orifice supérieur de l'estomac jusqu'au fondement : ce sang étoit plus fluide & moins noir dans l'estomac , où il avoit été délayé par les boissons ; mais plus l'œil s'éloignoit de ce viscère & plus le sang paroissoit noir & ténace : il étoit très-noir , & semblable à de la poix dans les gros boyaux : là où ils étoient rouges le sang étoit en plus petite quantité & plus fluide ; mais on pouvoit compter d'en trouver beaucoup & de très-noir là où les intestins paroissoient avoir cette couleur , qui disparoissoit en nettoyant leurs membranes du sang qui y étoit attaché , alors ils devenoient tout-à-fait blancs. On demande maintenant :

1°. Quelle a été la cause de cette

mort? C'a été l'hémorrhagie, d'où provenoient la foiblesse, la syncope & l'épuisement des vaisseaux, qui depuis plusieurs mois ne contenoient que peu de sang.

2°. Quelle étoit la maladie qui avoit précédé l'hémorrhagie? L'engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins: cette maladie, que personne n'a décrit plus exactement que Mr. KÆMPF, on pourroit l'appeller une inflammation chronique.

3°. Auroit-on pu en prévoir les suites? Voici ce que dit le respectable pere de la médecine: *Lorsque les douleurs des lombes parviennent à l'orifice de l'estomac, & qu'il s'y joint des vomissemens de matieres aqueuses, elles se terminent par des vomissemens de matieres noires.*

4°. Quel traitement auroit-il fallu employer avant l'hémorrhagie? Le malade auroit dû ne se nourrir que de végétaux, ne prendre que peu d'alimens à la fois, user des suc des plantes favonneuses les plus douces, & sur-tout d'extrait ou rob du fureau détrempé avec du petit-lait, en en prenant souvent de petites doses: enfin ç'auroit été le cas d'employer les lavemens que Mr. KÆMPF recommande avec raison, quoique d'ailleurs il indique d'autres remedes qui me plaisent.

beaucoup moins, à cause de plusieurs drogues âcres & irritantes qu'il y fait entrer, & dont on ne peut presque pas comprendre l'utilité.

5°. Quels secours auroit-il convenu d'employer après l'hémorrhagie ? Ils ont été indiqués dans la première observation.

6°. Quelle auroit dû être la cure pré-servative après avoir surmonté le danger de l'hémorrhagie ? D'éviter ce qui auroit pu produire la pléthore, & mettre les humeurs en mouvement, ce qui auroit pu leur donner de l'acrimonie, & irriter les intestins ; puis faire en même tems usage de fortifiens incapables de causer de l'irritation. Car lorsqu'on néglige de rétablir le ton des vaisseaux, relâchés par un effet de la distension qu'ils ont éprouvée, il se forme bientôt un nouvel engorgement. Il est vrai, comme le disoit très-bien Mr. REDI dans ses charmantes lettres, dont la lecture est si agréable, ne fut-ce qu'à raison de l'élégance du style ; que la nature se suffit souvent à elle-même, & qu'on peut espérer qu'à l'aide d'une diète qui n'admettroit que des alimens doux & légers, *les fibres des vaisseaux sanguins se fortifieroient à la longue par le seul secours de la nature.* Mais lorsque le mal est grave,

& qu'il s'est établi à la longue, il est à propos que l'art vienne au secours de la nature. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, le quinquina a mérité une préférence distinguée sur tous les autres toniques.

7°. Est-ce donc que les hémorrhoides auroient été avantageuses? C'est ainsi que l'auroient décidé les Stahliens, qui auroient donné à cette maladie le nom de colique hémorrhoidale. Et en effet, comme tout le système vasculaire est lié par des anastomoses, il n'est pas douteux que le flux hémorrhoidal n'eût diminué les douleurs: car il est vraisemblable que tous les vaisseaux des intestins n'étoient pas ouverts; mais qu'une de leurs ramifications s'étant rompue en quelque endroit, le sang des autres s'étoit écoulé par cette plaie: & il y a apparence que la rupture des vaisseaux hémorrhoidaux auroit été suivie d'une pareille évacuation & d'une pareille diminution de douleurs: c'est ce que donnent lieu de croire des observations de cas semblables.

8. Auroit-il fallu tenter de provoquer les hémorrhoides? Nullement. Car *premièrement*, comme le savoient déjà fort bien autrefois GALIEN & AETIUS, qui ont averti que cette indisposition étoit

la cause de plusieurs maux , qu'elle rendoit la vie misérable , & que même elle étoit funeste à plusieurs ; comme l'ont fort bien écrit entre plusieurs autres , les célèbres BERGER , SANTORINI , RICHTER , GUNZ , HEISTER & TRALLES ; comme Mr. DE HAEN l'a démontré tout nouvellement avec la sagacité & le savoir éminent qui le distinguent , & comme plusieurs observations me l'ont appris ; le flux hémorrhoidal est rarement un bénéfice , encore a-t-on plutôt lieu de s'en affliger que de s'en réjouir. Tel est le sort des femmes , elles sont sujettes au flux menstruel ; à combien de maux ne les expose-t-il pas ? Les hommes incommodés de semblables évacuations courent les mêmes dangers ; aussi je dirai volontiers , comme le fait Mr. HILCHEN dans sa dissertation *sur la sciatique* (*) , que les partisans des hémorrhoides les vantent donc tant qu'ils voudront , & qu'ils en élèvent l'utilité jusqu'aux nues ; quant à nous , assurément nous croyons être en droit de les regarder comme toujours & méritoirement suspectes. Car le flux hémorrhoidal est un appanage des santés chancelantes , & ces merveilles que les médecins

(*) Le titre latin porte de morbo coxæ.

médecins hémorrhoïdaux se promettent, ne produisent souvent que des effets très-fâcheux. Mr. DRAUD a fait un bon choix, en écrivant une dissertation sur cette these, qu'il vaut mieux supprimer que provoquer les hémorrhoïdes.

Secondement, il est très-dangereux d'exciter les hémorrhoïdes dans la maladie noire; car les remèdes, au moyen desquels on cherche à ouvrir la ramification qui va au fondement, pourroient bien auparavant faire écouler le sang de celle qui abreuve le pylore & l'intestin iléon; & ces effets seroient tous contraires aux véritables indications curatives de cette maladie; il y auroit donc doublement à craindre qu'on ne l'augmentât & qu'on ne causât la mort du malade.

En troisieme lieu, Mr. DE HAEN établit avec beaucoup de sagacité les distinctions qui concernent les effets du flux hémorrhoïdal, suivant les différens vaisseaux qui s'ouvrent; & ces distinctions confirment très-bien notre avis: je conviens cependant volontiers qu'il ne me paroît pas importer beaucoup de quelle ramification le sang s'écoule.

Quatrièmement, il est à craindre que la maladie, ayant été dissipée par cette voie, ne revienne toutes les fois qu'il se reproduit une égale quantité de sang;

semblable aux coliques des mois, dont le retour périodique précède l'écoulement des regles; coliques qui ne s'appaisent que par l'écoulement, & qui reviennent toujours à moins qu'on ne les prévienne par des remèdes.

Le flux hémorrhoidal ne promet donc qu'une cure palliative, qui est en même tems incertaine & dangereuse, & à laquelle on se fieroit mal à propos. Il ne faut donc du tout point employer de stimulans pour exciter cette évacuation, à moins qu'on ne veuille donner le nom de stimulans aux lavemens, qui sont si efficaces dans les maladies de cette espèce. Ce n'est pas, il s'en faut bien, que je croie que les coliques dont nous avons parlé, reconnoissent toujours pour causes des épreintes hémorrhoidales; mais en supposant que cela fût, je mettrois tout en œuvre pour empêcher cette hémorrhagie; *parce que dans la suite, suivant l'avis de Mr. HEISTER, sans parler de ce qu'il y a de dégoûtant & de fâcheux dans cet écoulement, si les vaisseaux hémorrhoidaux viennent par hasard à s'obstruer, (il auroit pu ajouter s'ils perdent trop de sang) il peut en résulter facilement une infinité de maux.*

Il découle plusieurs corollaires pratiques de nos observations: j'en indique-

A Mr. ZIMMERMANN. SI

rai seulement quelques uns ; 1°. que les douleurs chroniques & violentes de l'estomac , des lombes & des intestins sont une maladie plus grave qu'on ne le croit communément ; 2°. que les remèdes qu'on vante si fort en pareil cas , tels que les amers , les drogues aromatiques , spiritueuses , échauffantes & acerbés , sont souvent dangereux & même funestes ; 3°. qu'il n'est pas rare que la classe des rafraichissans fournisse les meilleurs stomachiques. Combien de gens ne voit-on pas mourir tous les jours victimes de ce détestable préjugé , qui fait qu'on oppose des carminatifs échauffans à toutes sortes de douleurs d'entrailles , quand même les vents n'en sont point la cause ?

L'observation suivante n'est point de moi , mais une femme qui a beaucoup de savoir a eu la bonté de me la communiquer , sans me nommer le médecin qui en est l'auteur , & dont la sagacité , le savoir & la prudence méritent , à ce qu'il paroît , toutes sortes d'éloges.

III. OBSERVATION.

Un homme de qualité , à peu près sexagenaire , d'une complexion lâche , accompagnée de corpulence , faisant bonne chère & mangeant beaucoup de vian-

de, menant outre cela une vie sédentaire, avoit beaucoup souffert des hypochondres trente ans auparavant; mais depuis lors il avoit joui d'une assez bonne santé. Il avoit coutume toutes les années de se faire saigner deux fois au pied, & de boire en été des eaux minérales; il cherchoit à prévenir par ces moyens des congestions hémorrhoidales externes, auxquelles il avoit été sujet autrefois.

Depuis environ une année, il étoit de plus mauvaise humeur que de coutume, à ce que ses parens prétendent avoir remarqué, quoiqu'il ne se plaignît de rien qui annonçât une santé chancelante. Il se tenoit assidument chez lui pendant l'automne & l'hiver dernier, étant fort occupé à faire des calculs, & à passer en revue ses papiers. Quelques personnes assurent qu'outre cela il étoit secrètement en proie à de profonds chagrins que lui causoient des soucis domestiques.

Je crois qu'en voilà assez sur les causes de son indisposition; je passe à l'histoire de cette maladie cachée, dont on méconnoissoit depuis longtems la véritable nature. Le malade fut attaqué au commencement du mois de Mars d'une petite toux sèche, accompagnée d'une légère fièvre; à celle-ci se joignoient le res-

ferrement du ventre , des agitations & de légères angoisses pendant la nuit , de l'abattement le matin , la sécheresse de la bouche , & des urines d'un jaune orangé. Cependant ni l'appétit , ni la digestion n'étoient en faute , le pouls battoit presque comme dans l'état naturel , seulement le soir il devenoit tant soit peu fréquent ; en sorte que le malade n'ayant point gardé le lit pendant tout cet espace de tems , il paroissoit à peine que sa santé fût altérée : aussi n'usoit-il pour tout remède que d'une légère tisane de racines de dent de lion & de chien-dent , en observant de ne se nourrir que de végétaux. Au bout de deux semaines , il rendit trois ou quatre fois des urines épaisses , troubles & briquetées , & peu de tems après il sentit dans le bas-ventre des grouillemens & des douleurs sourdes , qui cessèrent au moyen d'une purgation composée de manne , aiguillée d'un peu de sel légèrement laxatif.

Quatre jours après , le malade fut tout à coup assailli d'une diarrhée accompagnée de violentes tranchées dans la partie du ventre qui est au dessous du nombril. Il pouffoit souvent des selles féculentes , liquides , écumeuses , d'un jaune de paille , & qui excitoient une chaleur brulante à l'extrémité du rectum. En

même tems la fièvre devient plus forte & continue avec un pouls fréquent & petit. La soif augmente, les forces & l'appétit manquent, l'esprit tombe dans l'abattement. Le malade est obligé de se mettre au lit : il prend pendant quelques jours une légère émulsion, préparée avec de l'huile d'amandes & un jaune d'œuf, dans laquelle on avoit dissout de la manne, ce qui ayant doucement évacué les impuretés, fait enfin cesser la diarrhée; mais la fièvre persévère opiniâtrément aussi-bien que la foiblesse. Le ventre se resserre derechef, se remplit de quantité de vents & de borborygmes, quoique d'ailleurs (ce que j'aurois voulu qu'on eût examiné de plus près) on eût trouvé pendant tout le cours de la maladie que le ventre n'étoit jamais ni enflé ni dur, dans quelque endroit qu'on le palpât. Le malade devient de jour en jour plus maigre ; ses joues, dont l'embonpoint lui donnoit bonne mine, deviennent pendantes & difformes : le sommeil continue d'être irrégulier & troublé par des rêves fâcheux ; il dort quelquefois pendant le jour, mais c'est souvent avec les paupières entrouvertes, d'un sommeil qui paroît tenir de la léthargie, & qui ne répare point les forces.

Mais il y avoit un symptôme de très-

mauvais augure , qui décéloit une malignité cachée , & qui me frappoit plus que tous les autres ; il avoit eu lieu pendant tout ce nouveau période de la maladie , (à le prendre depuis la fin de la diarrhée) savoir pendant trois semaines : je veux parler de l'irrégularité que j'avois constamment observée dans le pouls , qui étoit fréquent , petit & inégal , soit pour la fréquence , soit pour l'élévation , avec de très-fréquentes intermittences. Je soupçonnois un vice considérable dans le bas-ventre ; mais j'avoue que je n'avois pas même songé qu'il y eût une si grande putridité dans les viscères. Les secours sur lesquels j'insistois le plus étoient des apéritifs doux , tels que l'extrait de chicorée , le syrop des cinq racines apéritives , le tartre soluble , en donnant par intervalles de l'esprit de nître dulcifié , & pour boisson les eaux minérales de St. Maurice dans les Grisons ; & toutes les fois que j'appercevois des indices de la fluctuation de quelque matière dans les premières voies , je faisois prendre au malade des laxatifs doux , composés de casse , de tamarins & de manne. L'état des choses nous paroissoit déjà un peu plus favorable , l'appétit se rétablissant par degrés , les forces se ranimant un peu , le sommeil redevenant

un peu plus tranquille, le malade quittant derechef son lit, & commençant à se promener lentement par sa chambre, lorsque le 12 d'Avril la maladie changea tout à coup de face, & se montra à découvert sous l'aspect le plus fâcheux. D'abord après un repas frugal le malade rendit deux fois, en allant à selle, du sang rouge, puis du sang noir, liquide, & ayant une odeur de putridité: bientôt après, étant tombé en défaillance, avec un visage vraiment cadavéreux, ses gens le mirent au lit. On m'appelle en hâte; je le trouve entièrement froid, flasque, couvert d'une sueur gluante, avec un pouls tremblant: s'étant un peu remis, il nous avertit qu'il alloit faire encore une selle. Nous craignons tous que si cette selle ne lui étoit pas funeste, elle ne le fit du moins tomber dans une défaillance nouvelle & des plus fâcheuses: j'eus donc soin qu'on appliquât le plutôt possible sur le bas-ventre des fomentations préparées avec des ingrédients qu'on avoit sous la main, savoir avec du vin rouge un peu âpre, du vinaigre, de l'eau d'arquebuse & de l'eau de fontaine fortement ferrée; fomentations qui devoient se renouveler toutes les heures: outre cela j'ordonnai un lait d'amandes avec de l'eau de St. Maurice, & un

julep composé d'eau fraîche, de jus de citron, de liqueur anodine, & d'un peu d'eau de canelle simple, pour en prendre alternativement & souvent, mais à petites doses : je prescrivis de lui donner à titre d'aliment, toutes les trois heures & avec ménagement, une panade réduite en émulsion, avec des amandes & tant soit peu de jus de citron : au moyen de ce secours, la felle qui étoit sur le point d'avoir lieu, fut retardée pendant le reste de la journée, & le malade se réchauffa assez pour que la surface de son corps parvint à être tiède.

Le 13 d'Avril, il fit deux selles copieuses, très-noires, luisantes, exactement semblables à de la poix fondue, & d'une fétidité putride très-forte. L'habitude du corps étoit extrêmement flasque, pâle, moite, & aussi froide que celle d'un cadavre. De tout le jour le pouls ne battit point au poignet ; je ne l'apperçus qu'à la fin de la soirée qu'il étoit tremblotant.

Le 14, le malade éprouvoit un sentiment de chaleur agréable. Il avoit le pouls mol, très-petit, fréquent, mais plus égal que je ne l'avois encore trouvé jusques-là. Le ventre étant resserré, je le lâchai, au moyen d'un lavement d'eau tiède & de miel, qui amena un peu d'ex-

crémens qui avoient de la consistance, mais qui étoient noirâtres, comme si on les eût enduits de suie. Le malade demandant une nourriture un peu plus solide, je lui permis de manger d'une bouillie de pain légère, avec un peu de jus de citron, & de boire par dessus un petit trait de vin du Rhin détrempe d'eau.

Le 15, il fit sans le secours d'aucun remede une selle compacte, & teinte d'une couleur semblable à celle des lies de vin rouge. Le poulx étoit le même.

Le 17, un lavement qu'on avoit donné amena des matieres molles & grises. Le poulx avoit été tendu le matin, le soir il étoit devenu plus souple, mais il étoit toujours petit & fréquent. Ce même soir il survint à cinq heures une sueur légère, tiède, & qui ne dura pas. On ne discontinua pas jusqu'ici d'employer assidument les mêmes secours, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en rapprochant ou éloignant les doses de ceux-ci selon les circonstances. Voulant ensuite essayer de leur associer de légers antiputrides apéritifs, je prescrivis un électuaire composé de pulpe de tamarins, de celle de casse & de manne, & une décoction de racine fraîche de dent de lion, assaisonnée de tant soit peu de zeste de citron, & adoucie avec un peu de sirop

de vinaigre simple , en ordonnant de prendre de chacun de ces remèdes de six en six heures , à une dose qui pût suffire pour tenir le ventre libre , mais non pas pour purger.

Le 19 Avril , le malade fait , comme les jours précédens , des selles molles & grises , précédées de légères tranchées autour du nombril : les petites sueurs du soir reviennent presque aux mêmes heures : le sommeil de la nuit est toujours inquiet & ne répare point les forces : le pouls est toujours plus irrégulier & plus tendu le matin que le soir : le malade est levé tous les jours pendant une heure.

Le 23 , le malade fut dans l'assoupissement pendant la matinée : le soir , en allant sur selle , il fit des matieres tirant sur le noir : la petite sueur revint comme les soirs précédens. Je voulus qu'il n'usât qu'une fois par jour de l'électuaire & de la tisane de dent de lion , en continuant l'usage de l'émulsion , du jus de leup , &c. de crainte d'exciter une évacuation impétueuse des matieres putrides.

Le 26 , on m'appella de grand matin. Le malade avoit essayé de se lever , mais il étoit retombé en défaillance. Je lui trouvai le pouls tremblotant , les mains froides , & les flancs mollement enflés ; je soupçonnai sans peine que de nouvel-

les matieres liquides & noires étoient prêtes à s'évacuer ; mais j'étois absolument incapable de trouver quelque moyen d'y parer efficacement. L'excessive pourriture des viscères annonçoit depuis longtemps le triste pronostic de cette maladie, & il se trouvoit confirmé par les progrès qu'elle avoit faits. Jusqu'ici mon dessein avoit été, conformément aux préceptes d'HIPPOCRATE, de soutenir les forces, d'évacuer les matieres putrides, de résister aux progrès ultérieurs de la corruption, & de remédier au mauvais état des viscères ; mais je ne trouvois pas dans mon esprit des ressources suffisantes pour remplir une tâche aussi difficile. Je résolus cependant de faire mon possible pour ne négliger aucune tentative ; je fis donc tout de suite appliquer sur les poignets & sur les aines de l'esprit de lavande & de fort vinaigre ; de plus, je fis mettre sur le bas-ventre & les hypocondres une fomentation préparée, en cuisant dans un mélange de vin & du même vinaigre des fleurs de roses rouges, du serpolet, de la canelle & du santal : je fis prendre au malade des juleps analeptiques imprégnés d'esprit de vitriol ; enfin, après l'avoir muni de ces secours, & ses forces s'étant tant soit peu ranimées, je lui fis donner

un lavement : il s'ensuivit au bout d'une heure une selle d'excrémens mous & très - noirs. Depuis lors toute la surface du corps étant redevenue tiède , le malade fut dans l'affoupissement pendant le reste de la journée : sur la fin de la soirée je fis réitérer le lavement, afin de ne pas laisser séjourner les matieres putrides qui s'étoient déjà séparées ; mais quoique la canule , après qu'on l'eut retirée , parût tachée d'une matiere liquide noire , & que cela indiquât qu'il s'étoit fait devant le fondement un amas de cette matiere , le ventre ne se lâcha cependant point qu'au bout de quelques heures , après qu'on l'eut aiguillonné à plusieurs reprises par des suppositoires , alors il s'en évacua des excréments d'un brun foncé.

Le 27 , le malade fit pendant la matinée deux selles abondantes , extrêmement noires , luisantes , d'une puanteur insupportable ; il s'ensuivit une très-grande foiblesse , une sueur froide , le bégayement , une face cadavéreuse , & une asphyxie de plusieurs heures. Environ midi il commença à être en délire , avec un pouls fréquent , très petit & irrégulier , le corps étant depuis ce moment tantôt tiède & tantôt froid. On entendoit grouiller beaucoup de vents dans les intestins , & ces vents exha-

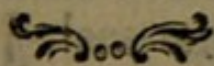
loient en fortant la puanteur d'un cadavre corrompu. Il survenoit un hoquet, tantôt seul, tantôt suivi de plusieurs autres, qui continuoient pendant un quart d'heure, & qui ne cédoient guere autrement qu'à l'aide d'un bouillon tiede.

Le 28 au matin, le malade fit trois grosses selles aussi noires que les précédentes; le soir il en fit une quatrième d'une couleur moins foncée. Il fut froid pendant toute la journée, il se réchauffa un peu sur le soir, il fut en délire & sanglotta comme la veille.

Le 29 Avril, au matin, il fit une selle copieuse, noire, & mêlée de beaucoup de sanie, les autres symptomes continuèrent. Le soir approchant il tomba dans l'agonie, avec une respiration laborieuse & sublime, & en agitant sa tête de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'enfin il expirât.

On ne voulut point me permettre de l'ouvrir pour examiner l'état des visceres, quoique je le demandasse avec instance. Le siege de la maladie étoit-il dans les vaisseaux inférieurs du mésentere? Mais le vomissement de sang est plutôt la suite d'un affoiblissement des vaisseaux supérieurs de cet organe & des vaisseaux coeliaques. Plusieurs raisons font que j'ai bien de la peine à ajouter

foi à des cas analogues , mais découfus , que Mr. NAVIER a rapportés il n'y a pas longtems. Quoiqu'il en foit , j'ai vu quelquefois le vomiffement de fang , accompagné de felles qui charioient du fang noir & grumelé , provenir d'une obftruction confidérable des vilceres & d'autres caufes : ce n'eft pas que je croie que cette maladie ait été la même que celle-ci ; car je penfe qu'elle en différoit grandement , à raifon du fiede & à raifon du degré de corruption. Il peut affurément arriver que le fang s'étant écoulé de fes vaiffeaux dans la cavité des intef-tins , y contracte de la putridité , & qu'il y devienne noir par un effet de la chaleur de la ftagnation. Cependant il y aura de la différence entre cette putridité & celle qui a lieu dans l'intérieur des vaiffeaux & dans la fubftance même de ces vaiffeaux. Me trompé-je en affirmant que les pronoftics d'HIPPOCRATE , fection IV , aph. 21--25 , font peut-être fondés fur cette différence ? Mais en voilà affez fur cette matiere.



IV OBSERVATION.

Voici l'histoire d'une maladie dont l'issue a été plus heureuse. Une femme, âgée de cinquante ans, avoit joui d'une santé assez ferme jusqu'à ce que, il y a deux ans, ses regles ne coulant pas convenablement, elle éprouva des douleurs d'estomac : elle chercha, comme c'est la coutume & fort mal à propos, à les dissiper, en usant d'alimens un peu trop échauffans, & de potions aromatiques : elle tomba dans l'amaigrissement, elle s'affoiblit, son sommeil devint inquiet : enfin au commencement de 1762, après un accès de douleurs plus aiguës, elle tomba en défaillance à minuit ; & après s'être ranimée en flairant du vinaigre, elle rendit en vomissant une grande quantité de sang, & s'évanouit encore par deux fois. J'arrive à une heure du matin, je trouve la malade pâle, en proie à l'angoisse, & attendant une mort prochaine : le pouls étoit petit, sans beaucoup d'irrégularité, mais beaucoup plus fréquent que le naturel. J'ordonnai qu'elle bût continuellement & peu à peu de l'eau froide, à laquelle on avoit mêlé du jus d'oranges douces, tandis qu'on préparoit un léger lait d'amandes, qui lui

fervit de boisson ordinaire pendant quinze jours. Je fis envelopper ses jambes, qui étoient froides, avec de la flanelle trempée dans de l'eau tiède, afin d'éviter que le spasme, causé par le froid de ces parties, n'excitât l'hémorrhagie; puis je lui fis donner un lavement émollient, & en ayant soin qu'on étendît des linges sous elle, afin qu'elle pût rendre ses excréments sans se remuer en aucune façon: il s'ensuivit une selle abondante de matieres fécales & de sang d'un rouge obscur, mais qui n'étoit pas encore caillé; elle passa quelques heures avec assez de tranquillité.

Mais environ les neuf heures du matin, après des angoisses & une sueur froide, elle vomit derechef une quantité de sang liquide, avec de gros caillots d'un sang figé, qui étoient durs & noirs; & elle essuya une syncope de quelques momens: étant alors venu la voir, j'ordonnai un second lavement, qui emmena une grande quantité de sang figé, très-noir & vraiment semblable à de la poix. Je ne voulus rien changer aux autres remèdes; je me contentai de lui recommander une parfaite tranquillité, & de boire toutes les demi-heures un petit verre d'amandé. A six heures du soir il survint des angoisses & des dou-

leurs de colique qui lui faisoient craindre le retour du vomissement. Je conseillai de lui donner un troisieme lavement, qui fit encore sortir un sang pareil à de la poix, après quoi la tranquillité se rétablit. A dix heures du soir elle reposoit tranquillement, sans douleur ni angoisse, mais elle étoit foible; le pouls n'étoit pas aussi fréquent, mais la maigreur étoit extrême; le visage, les lèvres, les gencives, la langue & tout le corps étoient de la derniere pâleur.

A trois heures du matin, après une angoisse, la malade vomit encore un peu de sang, & souhaita d'elle-même qu'on lui donnât un lavement, qui emmena encore des caillots, que la garde jetta aussi-tôt en bas les latrines. Etant revenu à sept heures du matin, je trouvai que tout étoit changé en bien: je permis à la malade de prendre quelques onces de crème d'orge: toute la journée il y eut une très-grande mobilité dans le genre nerveux: sur le soir, le pouls, qui étoit lent le matin, étoit redevenu fréquent, tout le corps s'étoit réchauffé, & il y avoit même de la fièvre, quoiqu'elle fût peu considérable. Après le lavement, elle rendit par le bas de la matiere fécale, & deux boulettes noires.

La malade fut tranquille pendant la

nuit, mais sans dormir, non plus que la précédente. Le troisieme jour il y avoit encore de la mobilité dans le genre nerveux; on donna le soir un lavement qui fut suivi d'excrémens, mais où il n'y avoit point de sang: la malade prit trois fois de la crème d'orge, & continua à user de lait d'amandes, ou bien, afin d'éviter le dégoût que cette boisson auroit pu lui donner, elle y substituoit de tems en tems de l'eau froide avec du jus d'oranges douces. Elle dormit cette nuit pendant une heure & demie, à quatre heures, après une colere, elle eut de l'angoisse & des douleurs, & rendit par le haut & par le bas quelques onces de sang. Déjà les forces & le sommeil se rétablissoient de jour en jour, le ton des nerfs se raffermissoit. Le neuvieme jour, elle se purgea avec de la manne & des tamarins: il ne parut point de sang. Le dixieme, je lui permis de manger tant soit peu de poulet. Le douzieme, elle se promena avec facilité dans sa chambre. Le vingtieme elle étoit bien, & ses urines, qui jusqu'ici avoient été ténues, paroissoient déjà être dans un état de coction: elle s'étoit insensiblement raccoutumée aux alimens.

Je lui défendis absolument l'usage des viandes noires, salées & fumées, celui

des épices , du thé , du café & du vin ; je voulus qu'elle prit souvent des lavemens : elle jouit ainsi pendant huit mois d'une très-bonne santé. Alors , pour avoir négligé ce régime , & par un effet du retard de ses regles , qui n'étoient revenues que trois fois pendant toute l'année , elle ressentit de nouvelles douleurs de colique , qu'elle arrêta au moyen de la saignée , que je lui conseillai de réitérer trois fois chaque année. Cependant au printems de 1763 elle effuya une nouvelle attaque , mais plus légère & qui se borna à un seul vomissement de sang , & à deux selles de sang pareil à de la poix : il y avoit déjà alors un certain tems qu'elle avoit bu quelquefois du vin. Je prescrivis les mêmes remedes avec le même succès. Ses regles commençant à lui manquer , elle jouit pendant deux ans d'une assez petite santé : je l'ai soutenue au moyen de la saignée , des lavemens , & d'une diete émolliente & légère , de maniere qu'actuellement elle se porte très-bien depuis trois ans.

V O B S E R V A T I O N .

Une femme , âgée de trente-huit ans , accablée de chagrins multipliés , & mai-

gre , se plaignoit depuis longtems de dégoût , d'affoiblissement & de douleurs d'estomac , sur-tout après le repas. Enfin en 1764 , après des douleurs encore plus considérables , elle se réveille une nuit , tourmentée d'une angoisse extrême ; elle a des nausées , elle vomit une grande quantité de sang , & se pâme complètement. J'arrive aussi-tôt , je la trouve de la dernière foiblesse , enforte que je pouvois à peine compter tous les battemens du poulx , la foiblesse de l'artere m'en déroband le plus grand nombre. Je lui ordonnai la tranquillité & de l'eau froide avec du jus d'oranges , puis un lavement , dont je suspendis pour quelque tems l'application , de crainte qu'en faisant aller la malade sur selle , il ne lui causât un évanouissement mortel. Elle eut plusieurs défaillances légères jusques à midi ; cependant le poulx reprit assez de force , pour que je pusse lui faire prendre le lavement , lequel fit sortir une quantité étonnante de sang coagulé & semblable à de la poix : il s'ensuivit un nouvel évanouissement assez grave , mais l'angoisse fut ensuite moins considérable.

Environ les cinq heures du soir tout le corps s'échauffa subitement , sur-tout à la tête , la malade eut des nausées ,

vomit dans un bassin au moins trente onces de sang, & s'évanouit: étant peu à peu revenue à elle-même, on eut dit à la voir que c'étoit une image de la mort, & je n'ai jamais vu de visage plus pâle que le sien. Je la mis au même régime que la malade de l'observation précédente, si ce n'est que dans la crainte qu'une pareille stagnation du sang ne donnât lieu à des concrétions indissolubles, je lui prescrivis quelques gouttes de liqueur anodine minérale de HOFFMANN. On donna un lavement à neuf heures du soir; il amena comme de la poix noire: la nuit elle fut tranquille, mais sans dormir: elle fut bien pendant la journée, & rendit deux fois des matières noires après avoir pris deux lavemens. La nuit suivante elle eut des angoisses: le troisième jour, le grand matin, elle vomit six ou sept onces de sang, & en rendit encore dans la chaise percée, car elle s'opiniâtroit à ne vouloir absolument point se servir de linges sous elle: les forces se rétablissent un peu.

Le quatrième & le cinquième jour il ne paroît point de sang: le sixième elle se plaint d'une douleur incommode dans le bas-ventre, accompagnée d'angoisse: elle rend après un lavement quelques caillots pareils à de la poix, & qui me

parurent fort compacts. Depuis ce tems-là tout a changé en mieux ; la malade , au moyen d'une nourriture très-légère , a recouvré chaque jour des forces , & dès lors elle n'a plus eu de vomissemens : elle n'est pas tout-à-fait exemte de douleurs d'estomac & de tranchées dans le bas-ventre , mais elles sont beaucoup moins fortes ; d'ailleurs de mauvaises digestions sont bien suffisantes pour les occasionner.

Il me paroît qu'il seroit inutile d'ajouter ici d'autres observations , dans la vue de confirmer la méthode curative qui convient à cette maladie : j'en rapporterai une ou deux , qui prouvent qu'on ne manque pas de moyens pour la prévenir.

VI OBSERVATION.

Une fille de l'âge de trente-deux ans , maigre & bien réglée , se plaignoit souvent d'une douleur très-vive de l'estomac & du dos : elle passoit toute la journée à coudre , le corps courbé en devant. Dans l'espace de quatre ans elle avoit eu cinq fois des vomissemens de sang assez abondans ; lesquels , à ce qu'elle me dit , s'étoient presque arrêtés d'eux-mêmes : ils s'étoient toujours annoncés

par les mêmes symptomes. Voici quelle étoit leur marche : durant environ quinze jours l'appétit alloit en augmentant , puis il diminuoit peu-à-peu durant un mois , & cette diminution étoit accompagnée d'une sensation très-incommode qui survenoit au creux de l'estomac lorsqu'elle avaloit : enfin elle avoit du dégoût pour tous les alimens , qui lui excitoient une douleur très-vive dans l'estomac , jusqu'à ce que le vomissement de sang arrivât ; lequel étant arrêté , les forces se rétablissoient insensiblement , & la malade étoit passablement bien.

Elle sentoit déjà que l'appétit augmentoit , lorsqu'elle me consulta , & elle attendoit à coup sûr & dans peu un accès. Je lui conseillai 1°. de se faire incessamment saigner au bras , & d'y revenir une seconde fois le quatrieme jour. 2°. Je voulus qu'elle prit deux fois par jour un lavement , fait avec une décoction de mauve. 3°. Je lui prescrivis pour alimens des crèmes de riz , d'orge , d'avoine & du fruit cuit , & de l'eau pour toute boisson. 4°. Elle devoit boire peu-à-peu dans la journée trois livres de petit-lait bien clair , & cela durant un mois entier. 5°. Je lui permettois de reprendre au bout de trois semaines , par degrés , sa nourriture accoutumée : six semaines s'étant

s'étant écoulées, je lui prescrivis de petites doses de quinquina, à prendre pendant long-tems. L'effet de ces conseils fut d'abord, de diminuer l'appétit & de le faire rentrer dans ses bornes naturelles, puis de lui redonner une santé meilleure qu'elle ne l'avoit jamais eue. Il y a sept ans qu'elle n'a point eu d'accès, quoique les douleurs d'estomac n'aient pas encore entièrement cessé.

VII OBSERVATION.

Le 28 d'Août de l'an 1761, je reçus une lettre dans laquelle on me consultoit, & dont voici la teneur. Un homme de quarante ans, foible, fort assidu à l'ouvrage, sobre, se plaignoit depuis long-tems de coliques dans le bas-ventre, & il y avoit deux ans qu'après avoir travaillé un peu plus que de coutume, il avoit vomi beaucoup de sang : cette évacuation ayant été supprimée, il avoit éprouvé de nouvelles douleurs de colique. Il y avoit quelques semaines qu'il avoit eu une diarrhée, que des femmelettes avoient arrêtée : bientôt après il est survenu une cruelle colique, qui occupe tout le bas-ventre, sur-tout les reins & le flanc gauche, enforte que

lorsque l'accès devient plus violent, ce flanc est enflé. Il n'y a point de fièvre ; le malade ne se plaint ni de mal de tête, ni de dégoût ; au contraire , il mange avec un certain plaisir : les lavemens n'entrent qu'avec peine , & par-là même qu'imparfaitement , & ne font aucun bon effet. Il s'est trouvé un peu mieux de faire usage de la manne. Les applications externes , telles qu'une décoction de camomilles , la thériaque & autres choses semblables , n'ont point eu de succès : il a dormi quelques heures après avoir pris du laudanum liquide.

J'ai attribué cette maladie à un engorgement des vaisseaux des intestins , j'ai ordonné qu'on lui tirât aussi-tôt du sang du bras , & qu'on réitérât cette saignée au bout de huit jours ; qu'il usât d'alimens très-légers , de lavemens très-émolliens , & de petit-lait. Le malade a suivi ces conseils : les douleurs étant entièrement dissipées , je lui ai conseillé l'usage du quinquina , qui a admirablement bien raffermi les vaisseaux qui avoient été ouverts & qui étoient relâchés : deux ans après il se portoit très-bien ; & il y a long-tems que je n'ai plus entendu parler de lui.

VIII OBSERVATION.

Une femme de qualité du haut Languedoc m'écrivit une lettre dont voici le contenu. La malade, âgée pour lors de trente-six ans, avoit été dès sa plus tendre enfance, & même dès le berceau, sujette jusqu'à l'âge de quinze ans à des saignemens de nez, qui depuis lors étoient devenus plus rares. S'étant mariée, elle n'avoit jamais été enceinte, mais elle avoit fréquemment éprouvé un affoiblissement & une pesanteur d'estomac, de mauvaises digestions & des vomissemens, sans amertume ou mauvais goût à la bouche. Elle s'étoit bien trouvée du petit-lait, des bains tièdes, & de l'usage de bouillons rafraichissans. Elle vomissoit toujours les potions purgatives, & après en avoir fait usage, elle éprouvoit une chaleur interne très-incommode.

Parvenue à l'âge de vingt-sept ans, elle étoit dans un état de langueur, & quelques jours après elle éprouva de violentes douleurs d'estomac, avec des nausées & de l'angoisse; elle eut plusieurs évanouissemens, puis elle vomit une grande quantité de sang noir & semblable

à de la poix : (elle ne parle point des felles :) ses regles qui avoient coulé jusqu'alors s'arrêterent , & ne revinrent qu'au bout de quelques mois. Elle avoit d'abord fait usage d'astringens & de baume du Canada : ensuite agissant plus sagement , elle avoit pris du petit-lait & du lait d'ânesse. Depuis l'âge de vingt-sept ans jusqu'à celui de trente-quatre , elle a souvent eu des dérangemens d'estomac , lequel étant irrité mal-à-propos par des remedes purgatifs , elle les a toujours vomis. A l'âge de trente-quatre ans , à l'entrée de l'automne & après avoir été tranquille pendant quelques mois , elle fut tout-à-coup attaquée de douleurs aiguës , elle eut quelques évanouissemens , & vomit à plusieurs reprises , pendant deux jours , beaucoup de sang : on la saigna le troisieme jour de la saphene ; l'hémorrhagie s'arrêta , la malade eut de la fièvre & sue : on lui tira du sang du bras , & elle but de l'eau de poulet & du petit-lait. Elle eut des douleurs de colique pendant quatre ou cinq jours , & ayant usé pendant tout ce tems-là de lavemens , elle fit par les felles du sang coagulé & noir.

Il lui resta une pâleur & une foiblesse extrêmes : elle but du lait d'ânesse pendant un mois , & le mois suivant du lait

d'âneffe & de celui de vache : on lui prescrivit un bon régime ; & elle jouiffoit déjà depuis dix mois d'une bonne fanté, lorsqu'ayant tout d'un coup été attaquée de la douleur d'estomac qui préfageoit le vomiffement, elle vomit de nouveau premièrement du fang noir, puis du fang rouge figé. On la faigna trois fois au bras ou au pied : elle eut de la fièvre & fua comme auparavant : elle ufa de petit-lait, de limonade & de lavemens, qui amenerent du fang pareil à de la poix. Quelques femaines après, elle étoit dans un état de convalefcence paffable ; mais comme elle fe plaignoit toujours de conftipation, & qu'elle craignoit qu'il n'en réfultât de nouveaux accès, elle fouhaita que je lui donnaiffe mes confeils : je fus d'avis qu'elle ufât d'alimens émolliens & non falés, qu'elle fe fit faigner au bras tous les trois mois, & qu'elle fe fit donner fréquemment des lavemens émolliens ; qu'elle bût chaque année du petit-lait pendant quelques mois, & qu'elle avalât tous les jours avant dîner deux dragmes de pulpe de caffè. Ces fecours lâcherent très-bien le ventre, les forces fe rétablirent admirablement bien ; & fa fanté s'eft raffermie de maniere qu'encore à préfent elle fe porte très-bien,

& que j'espère qu'elle est délivrée de cette dangereuse maladie.

* * *

Voilà, mon cher ZIMMERMANN, diverses observations qui jettent du jour sur la nature de cette maladie, & qui en développent le traitement. J'en rapporterai cependant tout-à-l'heure encore un bon nombre d'autres, tant des miennes que de celles des autres médecins, en faisant des recherches sur toute la doctrine qui a rapport à la dénomination, à la pathologie & au traitement de la maladie noire.

On peut en premier lieu demander, si elle a été connue de tous les auteurs sous le même nom? La réponse est aisée à faire. Les douleurs de colique, qui accompagnent la maladie noire, sont absolument les mêmes que celles qui ont lieu dans cette espèce de colique, que plusieurs auteurs & des auteurs de poids ont appelé colique hémorrhoidale : mais la plupart se sont servis d'une dénomination très-convenable, en la nommant le vomissement de sang. Ainsi PLATER, SENNERT, RIVIERE, traitent du vomissement de sang, sans seulement nommer la maladie noire. Voici ce que dit PLATER : " quelquefois on le vomit

„ (le sang) en très - grande quantité ,
 „ tantôt pur , tantôt délayé , tantôt coa-
 „ gulé & grumelé ; d'autres fois il est
 „ ténace & noirâtre comme de la poix ;
 „ quelquefois il est aussi noir que de
 „ l'encre : & tel que je l'ai vu rendre
 „ par le haut & par le bas à un célèbre
 „ Jurisconsulte ”. Il rapporte quelques
 observations , celle - ci entr'autres qu'il
 est à propos de transcrire.

“ Il y a environ dix ans qu'un Bour-
 „ guignon fut tout - à - coup attaqué à
 „ Toulouse d'une certaine cardialgie si
 „ violente qu'il tomba en défaillance ,
 „ laquelle fut sur le champ suivie d'un
 „ vomissement abondant de sang coa-
 „ gulé , & d'une selle de même nature ,
 „ mais dont le sang étoit noir comme
 „ de la poix : il s'ensuivit une grande foi-
 „ bleffe ; cependant le malade se remit
 „ bientôt. Trois ans après la même
 „ chose lui arriva , comme il étoit en
 „ voyage dans les jours les plus chauds
 „ de l'été ; car ayant été attaqué soudai-
 „ nement d'un accès de fièvre , il tomba
 „ en syncope , & rendit du sang par le
 „ haut & par le bas , comme la première
 „ fois. Deux ans s'étant encore écoulés ,
 „ il essuya derechef une pareille évacua-
 „ tion de sang. Enfin cette année , en
 „ 1611 , au mois de Juillet , il a eu un

„ pareil accès , & m'est venu consulter
 „ à ce sujet , &c.

„ Je lui ai fait voir que ces accidens
 „ lui arrivoient à cause d'un amas de
 „ sang corrompu , contenu dans les vei-
 „ nes du mésentere , & qu'il falloit y
 „ remédier de bonne heure , parce que
 „ la maladie étoit dangereuse , comme je
 „ l'ai prouvé par d'autres exemples ”.
Observ. Lib. III. p. 797 ()*.

Nous ne savons pas si ce malade ne s'est pas souvent plaint de douleurs d'estomac & d'entrailles. Il est vrai que PLATER , & tous les autres auteurs de médecine pratique que je connois , ont traité trop superficiellement de cette maladie , n'ayant égard qu'à son issue , savoir à la rupture des vaisseaux & à l'hémorrhagie , & s'embarassant peu des symptômes avant-coureurs , qui à la vérité n'ont pas constamment lieu , mais qui pourtant se présentent quelquefois. On ne peut même pas disconvenir qu'HIPPOCRATE lui-même , ou plutôt l'auteur des livres intitulés *des maladies* , & qu'on a mal-à-propos décorés du nom de ce grand homme ; que cet auteur , dis-je , n'a fait autre chose que de rendre

(*) Il y a dans le latin p. 779 , mais c'est une faute d'impression , comme je m'en suis assuré en vérifiant la citation.

compte simplement de l'issue de la maladie, & qu'il n'a bien écrit que de la partie diététique, où il recommande au malade *de s'abstenir de l'ivresse, des plaisirs de l'amour, d'éviter le soleil, de ne pas faire beaucoup d'exercice, de ne point user des bains chauds, ni des mets de haut goût, ni de ceux qui sont salés* : il a très-bien indiqué dans ce peu de mots tout le régime que doivent observer ceux qui sont atteints de cette maladie.

D'autres médecins par - contre, les STAHLIENS sur-tout, ont bien vu que le vomissement de sang est précédé de douleurs & de symptômes spasmodiques ; mais ils se sont trompés lorsqu'ils ont cru qu'on ne vomissoit enfin du sang noir qu'après que la maladie avoit augmenté au point de causer une inflammation de la rate, & il ne paroît pas qu'ils aient fait assez attention que la maladie qu'ils appellent colique hémorrhoidale, laquelle, comme ils le savent bien, procede d'un engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins, & qui souvent se manifeste brusquement par un vomissement de sang ; que cette maladie, dis-je, & le vomissement de sang, sont une seule & même maladie, comme je le ferai voir bientôt plus amplement, en parlant de la première espèce de maladie

noire d'HIPPOCRATE : car si on passe en revue les symptômes de la colique hémorrhoidale , & qu'on les compare avec les douleurs qu'ont éprouvé tous les malades qui ont été attaqués de la maladie noire , on reconnoitra que c'est la même maladie. C'est ainsi que les STAHLIENS décrivent la colique hémorrhoidale. “ Si quelqu'un qui n'a point encore été sujet aux hémorrhoides fluentes vient à être incommodé de tranchées dans le ventre , de tension dans le bas-ventre & dans les hypocondres , de douleurs spasmodiques dans le dos , dans les lombes , & à l'os sacrum , de constipation , de tenesme ; si ses urines sont crues , s'il a des maux de tête , des vents , un défaut d'appétit & des nausées ; s'il éprouve des frissons & des chaleurs passageres avec de la soif , un pouls plein & tendu ; s'il sent au bas de l'intestin rectum , comme un nœud ou un noyau qui y feroit arrêté ; si tous ces symptômes , ou du moins la plus grande partie , ont lieu chez la même personne à la fois , ou les uns après les autres ; un médecin qui possède la séméiotique y reconnoitra une tendance au flux hémorrhoidal ”.

Le jugement de ce médecin feroit à la vérité très-juste , car ces symptômes

dénotent la tension des vaisseaux du bas-ventre, & on est en droit de conclure de la douleur au sacrum, & de cette sensation d'un noyau retenu au bas du rectum, qu'il se fait un engorgement, sur-tout dans les veines hémorroïdales, & que le flux hémorroïdal est prêt d'arriver. Mais toutes les fois que ces symptômes particuliers manquent, & qu'il y en a quelques autres dont je ferai bientôt mention, *un médecin qui possède la séméiotique* y reconnoîtra un engorgement des vaisseaux du canal intestinal, & craindra la maladie noire. Il ne faut au reste pas passer sous silence que STHAL, & après lui ALBERTI, le plus célèbre de ses disciples, n'ont pas tout-à-fait manqué d'appercevoir cette liaison qu'il y a entre la colique hémorroïdale & le vomissement de sang; car ils parlent d'*affections hæmatoémétiques*, qu'ils mettent au nombre des *affections qui sont les effets de cette colique, lorsqu'elle a une issue malheureuse*.

ALBERTI dépeint au même endroit certains caractères, qui s'accordent assez bien avec ceux de la *maladie noire occulte* (s'il m'est permis de me servir de ce terme) ou de l'engorgement des vaisseaux du canal intestinal, avant que le sang décele en s'échappant la *maladie noire déclarée*. Ces caractères sont, 1°. qu'elle

n'a lieu que chez des personnes dont le tempérament est enclin aux hémorrhoides ; 2°. qu'elle arrive à l'âge où on est sujet aux mouvemens & aux écoulemens hémorrhoidaux ; 3°. qu'elle se termine bien plus promptement qu'une autre colique ; 4°. que plusieurs remèdes utiles dans les autres coliques la rendent plus fâcheuse , & que ses symptômes sont en plus grand nombre , plus compliqués , plus extraordinaires & plus frappans que ceux des autres coliques.

STAHL est-il assez fondé à conclure en ces termes ? “ Je ne doute pas que
„ cette affection , qu'HIPPOCRATE a dé-
„ crite sous le nom d'*ileus hæmatites* , ne
„ soit celle que j'ai accoutumé de dési-
„ gner du nom de colique hémorrhoi-
„ dale ” ? Il paroît en effet par plusieurs passages des livres d'HIPPOCRATE , que *l'ileus hæmatites* est une maladie longue , accompagnée de cruelles douleurs du bas-ventre , occasionnée par un engorgement des vaisseaux sanguins ; mais il n'a rien qui ait rapport aux hémorrhoides : il seroit donc plus à-propos de le rapporter à une obstruction des vaisseaux du conduit intestinal , ou à la maladie noire occulte. Et en effet il y a dans cette maladie , dans *l'ileus hæmatites* & dans la colique hémorrhoidale , des tran-

chées, des angoisses, des pressions & des tensions autour des hypocondres, de sorte qu'on peut bien soupçonner qu'il y a de l'affinité entre ces trois maladies : j'examinerai dans la suite si elles diffèrent en quelque chose. Il paroît assurément que ces auteurs, qui se sont piqués de suivre les traces d'HIPPOCRATE, n'ont pas fait attention à l'identité qui existe entre la maladie noire & l'*ileus hæmatites*, & que les STAHLIENS ont passé sous silence l'identité entre cette même maladie & les deux autres, quoiqu'ils aient très-bien décrit la troisième, savoir la colique hémorrhoidale.

HOFFMANN est à la vérité le premier qui nous ait laissé une bonne histoire de la maladie noire, soit dans ses commencemens, soit dans ses progrès, ou bien de la maladie noire tant occulte que déclarée. Après lui Mr. KÆMPF a recueilli de bonnes observations, & a décrit cette maladie avec exactitude sous le titre, *de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac* (*), sans lui donner, il est vrai, le nom de maladie noire. Les descriptions de l'un & de l'autre s'accordent très-bien avec celles des anomalies hé-

(*) Le titre latin est, *infarctus vasorum ventriculi*.

morrhoidales , lorsqu'elles tendent au vomissement de sang ; nous devons cette description à Mr. ALBERTI , qui l'a publiée dans son excellente dissertation intitulée , *de hæmorrhoidum anomaliis* ; il y fait si bien voir le danger de cette maladie que nous croyons devoir en donner l'extrait. Après avoir très-bien dépeint la colique hémorrhoidale , qui survient , toutes les fois que les veines de l'intestin rectum sont engorgées , il continue ainsi : “ Si , sans parler de la
„ veine hémorrhoidale interne , il s'ac-
„ cumule une quantité considérable de
„ sang dans les veines mésentériques , on
„ est attaqué de cruelles tranchées au-
„ tour du nombril , lesquelles montant
„ plus haut jusques sous le creux de
„ l'estomac , sont accompagnées de beau-
„ coup de ferremens , de difficulté de
„ respiration & de soupirs ; auxquels se
„ joignent des cardialgies des plus fâ-
„ cheuses & des pressions , qui augmen-
„ tent quelquefois jusqu'à causer l'éva-
„ nouissement , qui provoquent des
„ sueurs froides , qui attaquent la tête
„ par un effet de sa correspondance avec
„ le bas-ventre , qui donnent lieu à des
„ rots accompagnés de beaucoup d'an-
„ goisse : en même tems ces symptô-
„ mes occasionnent souvent une consti-

„ pation des plus opiniâtres, & même
 „ des vents très-incommodes & doulou-
 „ reux, *dont plusieurs auteurs cherchent*
 „ *la cause dans l'atonie de l'estomac seule-*
 „ *ment, ou des intestins.*

„ Ensuite lorsque ces anomalies ont
 „ une tendance plus prochaine à exciter
 „ le vomissement de sang, les symptô-
 „ mes dont nous avons parlé (il en avoit
 „ déjà indiqué un bon nombre) devien-
 „ nent plus fâcheux, ils attaquent sur-
 „ tout avec plus d'impétuosité & de vio-
 „ lence la région située depuis le creux de
 „ l'estomac jusques vers l'hypocondre
 „ gauche: tels sont des ferremens autour
 „ & au dedans de l'estomac, lesquels de-
 „ viennent bien plus considérables, après
 „ que le malade a avalé de la nourritu-
 „ re, quoiqu'en petite quantité, soit
 „ qu'elle soit molle ou solide; c'est pour-
 „ quoi les personnes qui se trouvent dans
 „ ce cas craignent extrêmement de
 „ prendre de la nourriture: elles éprou-
 „ vent dans ces circonstances des tran-
 „ chées sensibles, & des alternatives de
 „ gonflement dans l'estomac, de l'op-
 „ pression, des secousses accompagnées
 „ de sanglots, des attaques d'asthme, des
 „ rots qui ne s'échappent qu'avec an-
 „ goisse & avec violence, des agitations
 „ convulsives qui parviennent jusqu'au

„ diaphragme & à l'estomac, des élan-
„ cemens sans douleur dans l'hypocon-
„ dre gauche, des chaleurs passageres
„ dans le reste du corps; & dans les in-
„ tervalles des frissons superficiels, des
„ sueurs froides; il survient des douleurs
„ gravatives de la tête, des commotions
„ mêlées de vertiges, des sentimens
„ d'oppression dans les hypocondres, des
„ refroidissemens des extrémités des pieds
„ & des mains, des pertes d'appétit con-
„ sidérables, l'affoiblissement des forces
„ dans le reste du corps, &c. ” Je fais
que la plupart de ces symptômes ont eu
lieu chez ceux qui ont été attaqués de
la maladie noire, qui ont quelquefois
des douleurs atroces dans la poitrine,
aux côtes, aux omoplates, aux reins,
& je les ai souvent observés chez d'au-
tres malades que j'ai avertis de la nature
de cette maladie, & que j'ai soulagés par
un traitement convenable.

-110 Mais de tels malades sont perdus sans
retour, si on méconnoît leur maladie,
c'est ce que savoit bien Mr. ALBERTI,
qui dit: “ si lors de ces combats causés
„ par les anomalies hémorrhoidales, &
„ dans la supposition hasardée qu'ils
„ viennent de la foiblesse de l'estomac
„ & du relâchement des viscères, on em-
„ ploie des stomachiques & des remèdes

„ qui mettent le sang en mouvement ,
 „ non - seulement toute cette suite de
 „ maux va en augmentant , mais encore
 „ on favorise & on accélère d'autant
 „ plus facilement & plus certainement
 „ l'éruption du sang dans l'estomac , &c. ”

Si je compare encore les descriptions d'ALBERTI avec les observations des médecins François , tels que MM. VARNIER , BONTÉ , GEOFFROY , VANDERMONDE , BRIEUDE , AUBRELIQUE , LE CORDIER , FLEUR , CAMPARDON , d'ALLAS , RENARD , DU SAULSAY , tom. 6 , 8 , 12 , 13 , 22 , ou avec les miennes ; je trouve qu'elles ont autant de rapport entr'elles qu'il peut y en avoir entre des descriptions générales faites d'après plusieurs malades , & les histoires particulières de chaque malade : en sorte que si vous recueillez les divers symptômes que les observateurs ont indiqués , cela vous donnera une description semblable à celle d'ALBERTI.

Est-ce donc que cette maladie noire a lieu , toutes les fois qu'on rend par le vomissement ou par les selles un sang noir & semblable à de la poix ? Gardez-vous de le croire , car il est plusieurs causes qui excitent le vomissement de sang figé , & si vous faites attention à l'issue de laquelle cette maladie a pris son

nom, vous verrez qu'il y a plusieurs especes de maladie noire. Il est vrai que HOFFMANN a distingué le vomissement de sang d'avec la maladie noire, quand il dit: " les indices & les caracteres auxquels on reconnoît la maladie noire sont, la douleur & le gonflement de l'hypocondre gauche, l'angoisse & le serrement des hypocondres, la constipation à la suite de laquelle arrive un vomissement de matieres noires mêlées d'une humeur acide ou bilieuse, & aussi une évacuation de la même couleur par le bas, avec perte d'appétit, abattement des forces, cardialgie, syncope: le plus souvent cette indisposition est précédée de cruelles douleurs de colique". *De morbo nigro*, §. 21.

Si ces symptômes ou d'autres, qui annoncent que la maladie se prépare depuis long-tems, n'ont pas lieu, il ne donne à cet accident que le nom de vomissement de sang, & il a publié deux dissertations, l'une sur le vomissement de sang, & l'autre sur la maladie noire. Mais dans cet ouvrage achevé, qu'il appelle *la Médecine raisonnée*, il regarde ces deux maladies comme n'en étant qu'une, & il a intitulé le chapitre où il en traite; *du vomissement de sang, soit qu'il soit accompagné ou non de selles noi-*

res, ou bien de la maladie noire d'HIPPOCRATE ; & en effet, ces deux maladies ne different que par leur durée ; comme l'apoplexie qui survient tout-à-coup, à l'occasion de quelque violente agitation du sang qui donne lieu à la rupture des vaisseaux du cerveau, differe de celle qui s'étant préparée insensiblement par un engorgement des vaisseaux du cerveau formé à la longue, a premièrement fait paroître les symptômes qui proviennent de cet engorgement. Je rapporterai donc, sans tenir compte de cette différence, les principales causes qui font que le sang est forcé de se répandre dans les intestins, & je les éclaircirai par des observations.

Et en premier lieu, Mr. VANDERMONDE parle d'une maladie noire qu'on pourroit presque regarder comme artificielle ; car il s'agit d'une fille de six ans, extrêmement pléthorique, qui après avoir avalé beaucoup de sang à la suite d'un saignement de nez considérable, s'en étoit vidée en éprouvant des douleurs du bas-ventre, par le vomissement & par des selles très-fétides & noires : elle fut rétablie par l'usage du tartre émétique, qu'on lui ordonna sagement (car ce n'étoit pas ici une hémorrhagie de l'estomac, mais un amas de sang fétide dans ce viscere) ;

puis par l'usage des acides , & enfin par celui du quinquina. *Journal de Médec.* Tom. VI. On peut rapporter ici avec raison le vomissement de sang & les selles noires du célèbre géometre Mr. DE SENES , dont on doit la description à feu Mr. DE SAUVAGES , qui fut ci-devant mon maître & mon ami ; il a donné à cet accident le nom de *vomissement de sang à la suite d'un anévrisme* : il se trouva en effet que le malade avoit un anévrisme de l'aorte , qui étoit attaché à l'œsophage , & qui s'étant ouvert dans l'endroit par où il tenoit à cette partie , le sang s'en étoit répandu dans l'estomac , de manière à imiter la véritable maladie noire ; & ce qu'il y a d'étonnant , c'est que le malade fut convalescent pendant quelques jours & se leva ; mais enfin s'étant mis à rire à la lecture d'un livre , il mourut sur le champ. Vous pouvez voir une observation tout-à-fait semblable décrite par Mr. TABARRANI , qui a vu une mort subite occasionnée par un anévrisme de l'artere coeliaque , laquelle étoit adhérente à l'estomac , & qui s'étant rompue à l'endroit de cette adhésion donna lieu au sang de s'épancher dans l'estomac. La mélancolie produit souvent cette maladie. Mr. GEOFFROY fait mention dans le même Journ. T. VIII.

p. 244, d'un homme sexagenaire, menant une vie sédentaire, sujet depuis long-tems à des douleurs aiguës de l'estomac, à une sensation incommode dans toute la région épigastrique, à des digestions lentes & laborieuses, à des vents & à la constipation, & qui ayant provoqué ces indispositions en prenant à diverses fois de l'ipécacuanha & des purgatifs, avoit enfin rendu par le haut & par le bas du sang très-noir; mais il mourut après un traitement, qui consista à lui faire boire les eaux alcalines de Vichy, à lui donner du musc, du camphre & de l'opium: il est vraisemblable qu'on auroit pu le guérir en employant une autre méthode.

Pendant que j'écris ceci, j'ai la douleur de recevoir une lettre, où on me fait l'histoire de la triste maladie d'un homme que je chéris & que je vénère, mais qui est vraiment mélancholique, si jamais il en fut. Il y a trois ans qu'il étoit venu ici à une grande distance de sa patrie, & il y avoit fait un séjour de plusieurs mois, dans la vue de chercher un remède aux affections hypocondriaques & sur-tout à l'extrême ennui auxquels il étoit en proie. Mais cette maladie qui étoit ancienne, & qu'on avoit traitée au commencement avec peu

de ménagement, a résisté à un traitement que j'avois cru très-bon. Cependant quoique trompé dans son attente, il n'a pas laissé de me continuer sa confiance, & quoique depuis long-tems il soit retourné dans un pays lointain, il m'a toujours écrit pour m'informer des nouveaux symptômes qui étoient un effet de son indisposition. Au milieu de l'hiver dernier, je lui avois conseillé de mettre de côté tous les remedes, & de se contenter d'user de tems en tems de lavemens émolliens, afin de se lâcher le ventre qu'il avoit constipé.

Le 21 Août 1768, il m'écrivit une lettre que je reçus au commencement de Septembre, & par laquelle il me prioit instamment de faire entièrement abstraction de sa premiere maladie, pour m'occuper uniquement d'une nouvelle, qui étoit absolument différente, & dont il faisoit la description suivante. Au commencement de Mai, il lui étoit survenu une sensation peu incommode dans la région de l'estomac, mais qui ne discontinuoit que rarement, & qui étoit accompagnée de nausées, de dégoût, & de mauvaise odeur à la bouche : il s'étoit purgé avec de la manne, des tamarins & du fené, mais cette purgation avoit eu un mauvais succès, car depuis

ce tems-là , tous les fymptômes avoient empiré : cependant il fe purgea encore au commencement de Juillet , avec la poudre *de tribus* ; il en réfulta un nouveau furcroit de maux , & qui pis eft , une douleur aiguë au creux de l'eftomac , à la poitrine , aux hypocondres & dans toute la longueur de la moëlle épiniere , de la tenfion dans le bas-ventre , & de fréquens vertiges.

Lorsque je reçus cette lettre , j'étois auprès de mon pere que je chériffois , qui étoit alors malade , & qui mourut peu de tems après. Pendant le délai que fouffrit ma réponfe , je reçus une nouvelle lettre que m'écrivoit un chirurgien , que le malade avoit fait venir , & qui m'apprenoit que le malade après avoir éprouvé des douleurs aiguës dans la région épigastrique & dans tout le bas - ventre , une foibleffe extrême , des maux de cœur & des défaillances , avoit enfin vomi une quantité confidérable de matiere noire & de fang coagulé , qu'il avoit fait par les felles une matiere noire , épaiſſe comme de la glu & extrêmement fétide , & qu'il étoit tombé dans un évanouiſſement de plufieurs heures : il me demandoit mes confeils , mais il craignoit qu'ils n'arrivaſſent après la mort du malade. Il me récrivit le 9 Octobre , que

le malade respiroit encore , mais qu'il étoit de la dernière foiblesse , que tout son corps étoit attaqué d'une enflure œdémateuse , qu'il étoit tourmenté d'un dégoût insurmontable , & qu'il avoit le croupion & les fesses écorchées , déjà depuis quelques jours. Je donnai les conseils que demandoit un pareil état , en supposant que ce digne homme fût encore en vie ; mais le premier courier m'apporta la nouvelle de sa mort.

Mr. MERLIN fait , dans le même ouvrage p. 517 , l'histoire d'une maladie causée par des peines de l'esprit. Une femme âgée de trente ans , saisie de crainte pour les jours de son pere , avoit été tout-à-coup attaquée d'une douleur d'estomac , qui dura pendant huit jours sans fièvre : le huitième jour elle évacua en allant sur selle une grande quantité d'une matière noire & semblable à de l'encre d'une puanteur cadavéreuse : trois heures après , il survint des nausées , & dans l'espace de quelques heures , elle vomit trois fois des caillots de sang , puis elle fit encore quelques selles semblables à la première. Le troisième jour il survint une fièvre continue , avec la langue sèche & très-noire , une chaleur brûlante à l'intérieur , une soif inextinguible , & des selles qui charioient quelque

que chose de noir, chaque fois qu'elle avoit pris un lavement. Elle se rétablit passablement en faisant usage des acides, & sur-tout des fruits d'été : elle ne se remit cependant entièrement qu'au bout de deux ans, au moyen des remèdes destinés à résoudre les obstructions du foie. La colere donne lieu à la même maladie, & les auteurs font mention de vomissemens & de felles de sang qu'ils ont observés après de violentes coleres, & qui ont été mortels en peu de tems.

Mr. BOUCHER dit au même endroit qu'il a vu un payfan sexagenaire, qui, sans aucune cause apparente, si ce n'est une vie dure & laborieuse, étoit tombé dans une très-grande foiblesse & avoit évacué par le bas une grande quantité de sang noir; que quelque tems après on l'avoit transporté à l'hôpital où il étoit mort, après y avoir languï pendant un certain tems. Cette maladie ne devoit-elle point son origine à ces efforts auxquels les payfans sont sujets? Il y a des observations analogues qui me portent à le croire.

Mr. CAMPARDON rapporte dans le même Journal, Tom. XII, p. 306, le cas d'un homme de cinquante ans, qui après avoir fait un violent effort en re-

muant une pierre , avoit été pris d'une douleur aiguë , qui occupoit la région antérieure de la poitrine , l'estomac & les hypocondres , mais sur-tout le milieu & la partie supérieure de la région ombilicale : le chagrin augmenta le mal & le malade fut dans un état d'angoisse pendant deux ans : alors après quelques tranchées , il évacua par le bas beaucoup de matieres fétides & semblables à de la poix ; il tomba bientôt dans une foiblesse excessive , & vomit des matieres pareilles ; il a recouvré sa santé par l'usage des acides , des acescens , & de quelques purgations.

Cette maladie peut être l'effet d'une contusion considérable des viscères , comme PLATER en avoit déjà averti , & suivant le témoignage de HOFFMANN , *de morbo nigro* , §. 19. où il allegue cette observation : “ il me souvient , dit - il ,
„ d'un homme de soixante-cinq ans , qui
„ fut attaqué il y a quelques années d'un
„ vomissement de sang & d'une pareille
„ évacuation par le fondement , laquelle
„ ressembloit à de la poix noire liquide ” .
Cet accident avoit été occasionné par une très - forte secousse du corps , & par un effort extraordinaire que cet homme avoit fait pour charger des sacs sur un âne : il mourut au bout de trois

jours , après avoir tenté inutilement de toutes fortes de remedes. SCHENKIUS nous a confervé une observation du grand GESNER , qui parle d'une femme laquelle ayant été jettée à terre & foulée aux pieds par son mari , avoit vomi depuis ce tems-là , tous les huit jours & avec des douleurs excessives , du sang très-noir ; elle se trouvoit bien après cette évacuation , si ce n'est qu'elle avoit peu d'appétit.

On peut ranger dans cette classe , du moins comme appartenant aux lésions externes , les vomissemens de sang causés par une blessure faite à l'estomac , tels que *le vomissement de sang vulnéraire* de Mr. DE SAUVAGES : j'ai vu une pareille cause exciter tous les jours des selles très-noires & tout-à-fait semblables à de la poix , chez un homme qui ne survécut que de quinze jours à sa blessure , après avoir eu plusieurs évacouissemens par jour. GALIEN a observé le premier un vomissement de sang arrivé pour avoir avalé une sangsue , & RIVIERE cite une pareille observation faite par un de ses amis.

L'effet des remedes drastiques appartient aux lésions externes , en ce qu'ils entament les vaisseaux sanguins & excitent des pertes de sang : on trouve cet exem-

ple memorable dans PLATER. " Un cé-
" lebre jurisconsulte de notre tems , dé-
" ja âgé , commençoit à avoir le ven-
" tre tendu , ce qui lui faisant crain-
" dre une hydropisie tympanite , dont
" je lui avois prédit qu'il étoit menacé ,
" & ne se contentant point des soins
" que je lui donnois , quoiqu'il apper-
" çut que son ventre se défensoit au
" moyen des lavemens que je lui avois
" prescrits , il prit en 1592 , par le con-
" seil d'un certain chymiste fameux em-
" pirique , une très-petite quantité d'une
" certaine liqueur , après quoi il com-
" mença presque à l'instant qu'il l'eut
" avalée à rendre une grande abondance
" de matiere très-noire , enforte qu'il
" salit tout le pavé de sa chambre de
" cette matiere , qui ressembloit à un sang
" noir & luisant comme de la poix , ce
" qu'il fit en vomissant non pas une
" seule fois , mais à plusieurs reprises : le
" lendemain matin , il survint une diar-
" rhée semblable pour la matiere & pour
" la couleur. Toutes ces évacuations le
" réduisirent à une extrême foiblesse , en-
" forte qu'il ne s'en remit & n'échappa
" qu'à grand peine , après avoir pris plu-
" sieurs remedes. Cependant quoiqu'il
" se repentît d'avoir commis cette fau-
" te , il ne laissa pas de l'oublier , & peu

„ de mois après, cédant à sa fatale cré-
 „ dulité, il prit derechef du même em-
 „ pirique la même liqueur ou une pa-
 „ reille; imprudence qui fut suivie des
 „ mêmes vomissemens qui le réduisirent
 „ sur le champ à la dernière foiblesse;
 „ dans cet état & couché sur le dos, il
 „ se mit à lever les mains jointes, en
 „ demandant pardon à Dieu & à moi
 „ d'une voix basse de ce qu'il n'avoit pas
 „ suivi mes conseils, & bientôt après il
 „ expira”. *Observ.* p. 780.

J'ai rendu compte en peu de mots
 d'une semblable observation, dans l'*Avis
 au peuple*, §. 626 (*). Un marchand de
 Vevai âgé de cinquante & quelques an-
 nées, robuste & musculeux, accoutumé
 à de fréquens voyages, jouissoit d'une
 très-bonne santé, si ce n'est qu'il se plai-
 gnoit de pesanteur d'estomac après le
 repas: il fut assez mal avisé que d'user
 pendant cinq jours de la fameuse pou-
 dre du fameux AILHAUD: le premier,
 le second & le troisième jour, il fut pur-
 gé avec des tranchées & le mal ne di-
 minuoit point; le quatrième il empira;
 le cinquième, quelques heures après
 avoir avalé cette poudre, il tomba en

(*) A la fin de la note a.

défaillance, il vomit beaucoup de sang, & fit plusieurs selles d'une matiere très-noire : je fus appelé deux jours après, & je lui vis vomir du sang noir & faire une selle absolument noire : je me retirai après avoir prescrit un traitement pareil à celui des observations I, IV & V. Je reçus des lettres par où on m'apprenoit que le vomissement de sang avoit discontinué le troisieme & le quatrieme jour, & que les forces se remettoient un peu, que cependant il arrivoit encore des selles noires : le cinquieme après une légère agitation d'esprit, il mourut.

On demandera peut-être, s'il n'y avoit pas avant l'usage du remede un engorgement des vaisseaux de l'estomac ? Je n'oserois ni l'affirmer ni le nier ; le malade n'avoit point éprouvé les cruels symptômes qui tourmentent la plûpart de ceux qui sont atteints de cette maladie ; mais on a souvent observé des vomissemens de sang, provenant d'une dilatation chronique des vaisseaux, sans qu'ils fussent précédés d'aucun symptôme grave ; & Mr. BOUCHER fait mention dans le *Journal de médecine*, tom. VIII, p. 524, d'une femme sexagenaire, qui avoit été attaquée de cette maladie sans aucune cause apparente, & qui ne

s'étoit plainte auparavant d'aucune indisposition, excepté d'une douleur fourde dans la région épigastrique, laquelle s'étendoit jusqu'au dos dans la région opposée : elle guérit sans le secours des acides par l'usage des boissons adoucissantes.

La maladie noire est aussi un effet des erreurs qu'on commet dans le régime. Mr. MARTEAU *de Granvilliers* parle dans le *Journal de médecine*, tom. XIII, p. 226, d'une paysanne, qui après s'être fatiguée & échauffée à un travail pénible, se mit à boire du vin de pommes âpre & acide : demi heure après elle fut attaquée d'une douleur aiguë à l'estomac, laquelle se termina par un copieux vomissement de sang : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que depuis ce tems-là elle n'a pu user d'aucune autre nourriture que du lait pur, qu'elle vomissoit caillé & sans efforts au bout de deux heures : il y avoit déjà vingt-six ans qu'elle vivoit de cette manière, & pendant tout ce tems-là, elle n'avoit avalé autre chose que du lait & n'étoit point allée à selle, si ce n'est que pendant le tems que durèrent deux maladies aiguës qu'elle essuya, elle revomissoit le lait aussi-tôt après l'avoir bu, tandis qu'elle supportoit bien le bouillon de

viande & le cidre, & que pendant tout le tems qu'elle ufa de ces boiffons, elle eut le ventre libre.

Si les irritations excitées par des poiffons & par des erreurs diététiques produifent la maladie noire, les irritations qu'excitent les maladies qui ont leur fiege dans l'eftomac, ne font pas moins propres à produire ce mauvais effet, & vous trouverez au même endroit, pag. 486 & 492, deux observations qui méritent tout-à-fait d'être lues, la premiere de Mr. AUBRELIQUE médecin, la feconde de Mr. FLEUR chirurgien, qui décrivent une maladie mortelle dans laquelle le pylore étoit fquirrheux : le malade de la premiere observation avoit eu dans l'efpace de quelques années plusieurs accès de vomiffement de fang, lesquels étoient devenus plus fréquens les derniers mois : & ces meffieurs ont fort bien obfervé que cette maladie eft fujette aux rechûtes, lorsqu'il y a des obftructions. Mr. LE CORDIER parle à la p. 490 du même ouvrage d'un malade feptuagenaire, fujet aux obftructions, & qui avoit des retours de cette maladie trois ou quatre fois chaque année : ils étoient précédés de dégoût, de langueur, de laffitude, d'angoiffes & accompagnés d'évanouiffemens : la maladie

ceffoit d'elle-même, bientôt après avoir fait quelques felles très-noires & semblables à de la poix; mais la fanté du malade étoit toujours mauvaife, & il n'a jamais voulu ufer des remedes propres à détruire la caufe du mal. Mr. WHYTH rapporte deux obfervations femblables, dans fon excellent traité des maux de nerfs, p. 204, 207. J'ai auffi vu des vomiffemens noirs chez une perfonne qui avoit le pylore squirrheux; j'en rendrai compte ailleurs plus amplement; mais ce n'étoient pas des vomiffemens de fang, & ils appartiennent à une autre efpece de maladie noire.

Si les inteflins font attaqués d'un ulcere, leurs vaiffeaux rendent quelquefois du fang, & on obferve alors que les felles font conftamment ou périodiquement noires & comme de la poix: cependant le cas que HOFFMANN rapporte eft rare. “ Il me fouvient, dit-il, „ d'avoir vu autrefois un bourgeois de „ Minden, qui fut attaqué d'une douleur très-violente & d'une tumeur „ autour de la région de l'eftomac; il „ n'avoit point d'appétit & cette douleur augmentoit après le repas. Il „ revomiffoit le plus fouvent ce qu'il „ avoit mangé: il étoit outre cela „ gre par tout le corps, il avoit des dou-

„ leurs aux articulations , beaucoup de
„ foiblesse avec des évanouissemens fré-
„ quens , & ses excréments devenoient
„ noirs. Après avoir été ainsi malade
„ pendant presque une année entière ,
„ il céda enfin tranquillement à sa des-
„ tinée. A l'ouverture du cadavre , il se
„ trouva que l'estomac étoit petit , très-
„ épais , comme charnu & blanchâtre ;
„ il y avoit au dedans de petits points
„ rouges ; & une légère incision en fai-
„ soit sortir une matiere noire. La pre-
„ miere cause de cette maladie avoit
„ été la boisson d'une grande quantité
„ d'eau - de - vie le matin”. *De morbo*
nigro , §. 17. J'ai vu en 1755 un hom-
me de cinquante ans , qui après avoir
eu la dyssenterie en 1750 , avoit eu une
diarrhée continuelle si considérable que
depuis déjà cinq ans , il faisoit pour le
moins six selles chaque nuit , & souvent
vingt & au-delà pendant la journée avec
des tranchées , & ces selles étoient fré-
quemment mêlées d'une sanie ichoreu-
se : de tems en tems , après avoir eu pen-
dant quelques jours des tranchées plus
fortes , il se trouvoit très-foible & éva-
cuoit par le bas des matieres noires ,
toutes semblables à de la poix & san-
guinolentes , mais sans aucun mélange
d'hémorrhoides : cette évacuation , à ce

que l'on me dit , s'arrêtoit d'elle-même , & si je ne me trompe , elle étoit revenue six fois depuis trois ans ; car je n'ai vu tout cela que par le rapport qu'on m'en a fait , & je n'ai vu le malade qu'une fois quelques jours avant sa mort. J'aurais souhaité qu'on eût ouvert le cadavre , mais il étoit à la campagne , & je n'appris la mort du malade que plusieurs jours après qu'on l'eût enseveli.

FOREST fait mention d'une maladie qui ne diffère pas beaucoup de celles dont je viens de parler , savoir de celle
 „ d'une fille , qui, suivant cet auteur, étoit
 „ âgée de vingt-deux ans , qui avoit été
 „ long - tems sujette à des vomissemens
 „ continuels , & qui rendoit une matiere
 „ fort noire comme de la poix avec des
 „ vers : il s'ensuivit des évacuations
 „ semblables par les selles. Il paroît vrai-
 „ semblable que les vers avoient rongé
 „ la substance des intestins & en même
 „ tems leurs vaisseaux sanguins , & qu'ils
 „ avoient ainsi occasionné cette cruelle
 „ maladie ”.

Mais on peut dire que la plupart de ces maladies ne sont que de fausses maladies noires. Il s'agit maintenant de rechercher les causes qui excitent réellement l'engorgement des vaisseaux , c'est-à-dire , la maladie noire occulte.

HOFFMANN & KÆMPF ont souvent vu cette maladie se former après des fièvres intermittentes, & il sera facile de le comprendre à quiconque aura observé une fois, combien les vaisseaux sont pleins dans le tems de la chaleur de la fièvre : or il est difficile que les vaisseaux délicats des intestins reprennent leur ton après avoir été si souvent dilatés : il est presque incroyable, combien ils peuvent se distendre, & GUARINONI a vu les veines du mesentere grossies au point de ressembler à des boyaux plutôt qu'à des veines : cette dilatation est tellement capable de troubler les fonctions que KÆMPF a vu la mort s'ensuivre sans aucune hémorrhagie, comme il s'en est convaincu par l'ouverture du cadavre dont il fait mention au cinquieme cas.

La seconde des observations de HOFFMANN est remarquable. “ Un jeune homme étoit depuis long - tems malade
„ d'une fièvre quarte, dont ayant été
„ guéri par je ne fais quels empiriques,
„ toute l'habitude de son corps en devint mauvaise, son teint devint livide
„ & plombé avec un peu d'enflure autour des paupieres & une foiblesse continue. Outre cela, il se plaignoit
„ souvent sur - tout après avoir usé de

„ choses venteuses , ou après quelque
„ agitation d'esprit , de douleur au côté
„ gauche , de dureté & de tension dans
„ le ventre. Enfin après avoir fait à
„ pied un chemin de quelques milles ,
„ après s'être donné beaucoup de mou-
„ vement & avoir eu des querelles avec
„ ses camarades , il fut inopinément at-
„ taqué d'un vomissement de beaucoup
„ de matieres noires & cela à diverses
„ reprises : il s'évacua en même tems
„ par les selles des excréments semblables
„ à de la poix noire & très-fétides.
„ Dans ces entrefaites le malade eut
„ plusieurs évanouissemens qui arri-
„ voient, lorsqu'il vouloit se relever , &
„ il expira au bout des vingt-quatre
„ heures. A l'ouverture du cadavre qui
„ se fit le lendemain , il en sortit une
„ puanteur si désagréable que les affis-
„ tans ne pouvoient la supporter. Dans
„ l'estomac on vit que les vaisseaux brefs
„ étoient noirs & rompus , & on trouva
„ dans la cavité de ce viscere , aussi-bien
„ que dans celle de l'intestin iléon , une
„ matiere liquide , noire & fétide ; de
„ plus , les vaisseaux de cet intestin
„ étoient noirâtres. Le foie parut un
„ peu plus dur qu'il n'auroit dû l'être
„ naturellement ; mais la rate étoit si
„ dure qu'il sembloit que ce fût un car-

„ tilage , & qu'on pouvoit à peine avec
„ un couteau bien tranchant entamer sa
„ surface qui étoit blanchâtre ; quant à
„ la substance intérieure , le peu qu'il
„ en restoit de molle étoit rempli de
„ sang noir ”. HOFFMANN observe , dans
les remarques qu'il fait sur une autre
observation , que la puanteur avoit été
si grande qu'il avoit cru que le malade
étoit mort de la corruption causée par
quelque poison , plutôt que de l'hémor-
rhagie qui avoit été médiocre.

Si la fièvre intermittente n'a pas pro-
duit la maladie , elle en a du moins ac-
célééré les progrès chez un homme dont
Mr. BETBEDER narre l'histoire dans le
*Recueil d'observat. de médec. des hôpit.
milit.* p. 277 : cet homme avoit eu en
premier lieu la fièvre intermittente , puis
la fièvre continue , & il se plaignoit de-
puis quelque tems d'une douleur four-
de vers le cartilage xyphoïde , laquelle
augmentoît par la pression & devenoit
de jour en jour plus aiguë , lorsque tout
d'un coup il fut attaqué d'un vomisse-
ment de sang noir & d'une évacuation
semblable par les selles : cette maladie
cessa dans l'espace de deux jours & la
douleur se dissipa tout - à - fait ; de sorte
qu'on ne peut s'empêcher de reconnoi-
tre que la maladie devoit son origine à

un vaisseau de l'estomac extrêmement rempli de sang, & dont la fièvre avoit sans doute hâté la rupture.

Mais il faut mettre au nombre des causes les plus fréquentes de la maladie noire la cessation de l'écoulement des regles, soit qu'elle arrive par un état de maladie, soit à raison de l'âge qui est sur son déclin. On trouve dans HOFFMANN & dans KÆMPF des exemples qui y ont rapport : j'ai rapporté plus haut un cas semblable ; & cet effet arrive de deux manieres : ou bien les regles étant supprimées, il s'ensuit dans peu un vomissement de sang, comme je l'ai vu chez une pauvre femme qui, étant déjà consumée de marasme, m'apprit que sa maladie étoit venue d'une suppression de regles pendant qu'elle avoit été en chemin par un tems affreux ; le troisieme jour, après de violentes douleurs de colique, il survint des vomissemens & des selles noires que des femmelettes du peuple attribuoient à un sortilege ; cela l'avoit réduite à une extrême foiblesse, elle n'avoit point pu recouvrer ses forces, & les digestions étant délabrées, elle étoit tombée dans la fièvre lente & dans un marasme mortel.

Ou bien au lieu des regles qui sont supprimées, il survient un vomissement

de sang périodique qui revient chaque mois, qui sans causer presque aucune incommodité à la malade la soulage considérablement, & qu'on ne peut arrêter sans danger. C'est le cas d'une observation de *Joachim CAMERARIUS*, rapportée par *SCHENCK* au sujet d'une femme de grande noblesse, pléthorique & fort grosse, "qui étoit attaquée toutes les années plusieurs fois d'un copieux vomissement de sang, sans qu'il en résultât de la foiblesse, ce qui lui arrivoit presque toujours dans le tems destiné à l'évacuation de ses regles qui couloient alors fort peu: l'auteur lui conseilla de se faire quelquefois tirer du sang de la saphene, &c. Mais s'étant laissé persuader par d'autres personnes & ayant négligé les remèdes indiqués, elle arrêta à la vérité le vomissement en faisant usage de forts astringens; mais peu de tems après, elle fut attaquée de la goutte & de violentes douleurs de tête, en sorte qu'actuellement & sur ses vieux jours, elle est obligée de garder continuellement le lit & qu'elle se plaint souvent, mais inutilement, de n'avoir pas été docile aux bons avis qui lui avoient été donnés".

Ou enfin, sans qu'il arrive d'hémor-

rhagie, les vaisseaux du canal intestinal s'engorgent, il en résulte la maladie noire occulte accompagnée du concours des symptômes graves qu'elle occasionne; & le sang ne s'échappe que long-tems après, soit de lui-même, soit à la suite de quelque violence, comme il arriva à cette femme qui consulta trop tard HOFFMANN qui en parle dans sa sixième observation, laquelle ayant une suppression des règles avec une douleur à l'hypocondre gauche, prit trois fois par jour cinquante gouttes d'élixir de propriété, remède dont l'usage lui procura des selles & des vomissemens noirs qui lui donnerent la mort. Il parle au même endroit d'une femme qui fut plus heureuse, & qui à la suite d'une suppression de règles causée par la peur, éprouva le premier mois du dégoût, des angoisses excessives, des maux de cœur, des vomissemens, le refroidissement des extrémités & de la rougeur au visage: le troisième mois, les mêmes symptômes revinrent accompagnés d'un vomissement de sang, qui se renouvela plusieurs fois dans l'espace de trois jours & qui l'affoiblirent prodigieusement: cependant elle en réchappa.

MMrs. DALLAR & CAMPARDON rapportent le cas d'une fille dont les règles

ayant été supprimées après avoir dansé, elle fut attaquée de vomissemens & de selles d'un sang noir & pareil à de la poix, qui revinrent périodiquement les cinq premiers jours de chaque mois à cinq heures après-midi, & dont les retours furent ensuite irréguliers; elle en guérit pourtant très-bien, *Journal de médec.* T. XII, p. 298. WELSCH a vu une femme dont les regles étoient dérangées, qui étoit sujette à des coliques, à des ferremens de cœur & à des chaleurs passageres: enfin ses regles s'étant tout-à-fait supprimées, elle fut attaquée d'un vomissement de sang noir accompagné de selles semblables.

Cependant ce ne sont pas seulement les femmes dont les regles ne vont pas bien qui sont sujettes à cette maladie; celles dont j'ai parlé aux observations V & VI étoient bien réglées: mais quelquefois elle est occasionnée, comme il arriva dans les deux cas de ces observations, par un vice que les vaisseaux ont contracté à la longue; d'autres fois par une pléthore que le flux menstruel, quelque bien réglé qu'il soit, ne peut pas évacuer suffisamment: & le même JOACH. Camerarius rend compte d'une observation qui se rapporte fort bien à ce cas. "Une certaine dame de qualité

„ d'une constitution sanguine, qui s'étoit
 „ mariée il y a vingt ans & qui est à
 „ présent veuve, est sujette depuis tout
 „ ce tems-là à un vomissement de sang
 „ très-abondant qui revient plusieurs
 „ fois chaque année, qui ne l'incommo-
 „ de point, & cela quoique l'évacua-
 „ tion de ses regles se fasse convenable-
 „ ment. Mais aussi-tôt que ce vomisse-
 „ ment cesse, soit que ce soit de lui-
 „ même, ou que le cours en soit empê-
 „ ché par les remedes, elle se trouve mal
 „ & sent une grande lassitude par tout
 „ le corps. Ce qu'il y a aussi d'étonnant,
 „ c'est que ce vomissement ne se soit
 „ point arrêté malgré la saignée à la-
 „ quelle elle a quelquefois recours. Je
 „ l'ai donc avertie de prendre garde de
 „ ne pas s'opposer au cours de la natu-
 „ re, & sur-tout d'avoir soin d'observer
 „ un régime convenable, en mettant
 „ de côté tous les autres remedes un peu
 „ violens”. SCHENCK, p. 359.

Les femmes qui ont passé l'âge criti-
 que ne sont pas non plus exemptes de
 cette maladie; car LANG fait mention
 dans ses lettres d'une abbessé de cin-
 quante-huit ans qui avoit de la toux,
 qui étoit attaquée chaque année d'une
 douleur autour des hypocondres, sans
 fièvre, & qui en étoit délivrée par un

vomissement de sang spontané & copieux. CARDAN dit qu'il a vu une femme qui vomissoit le sang toutes les années, depuis l'âge de trente-six ans, & qui avoit déjà passé celui de quatre-vingt-seize.

La maladie noire tire aussi souvent son origine de la suppression du flux hémorrhoidal. HOFFMANN a vu un homme qui, après une pareille suppression, souffrit presque pendant une année de très-violentes coliques, accompagnées de défaillances continuelles, après quoi il eut des évacuations de matières noires par le vomissement & par les selles : il mourut enfin, ayant le colon attaqué du sphacele, *de morbo nigro*, §. 8. Les hémorrhoides, comme je l'ai prouvé fort au long, & la maladie noire sont aussi la même maladie dont le siège est différent, & vous voyez tous les jours des personnes sujettes aux hémorrhoides, qui lorsqu'elles fluent mal, se plaignent d'une douleur gravative à la région de l'estomac, qui ont des nausées & qui rotent continuellement.

J'ai vu en 1750 une femme qui perdoit tous les jours par les veines hémorrhoidales environ dix-huit onces de sang, en sorte que la somme de ces pertes faites dans l'espace d'une année, &

pesées assez exactement , passoit quatre cent douze livres : or comme il arriva deux fois que le sang cessa de couler pendant deux jours , elle fut attaquée d'une cruelle douleur d'estomac , avec une angoisse excessive & des maux de cœur continuels , enforte qu'elle vomissoit tout ce qu'elle avoit avalé ; ces symptômes ne cessèrent que lorsque l'écoulement fut rétabli , & il n'est pas douteux qu'ils n'eussent dégénéré en vomissement de sang , si le flux hémorrhoidal avoit été plus long-tems supprimé.

L'abus du vin qui détruit les forces digestives , & qui dilate tous les vaisseaux au point de les faire enfin tomber dans un relâchement général , donne aussi quelquefois lieu à la maladie noire. HOFFMANN a vu un homme adonné au vin , qui n'avoit point d'appétit , qui étoit foible , maigre , sujet à une douleur de l'hypocondre gauche , ayant le teint plombé & semblable à celui qu'on a dans la jaunisse , lequel , après avoir bu dans un repas une grande quantité de vin de Hongrie , fut attaqué d'évacuation d'une matiere noire par le vomissement & par les selles qui l'emporta le troisieme jour.

Cependant la maladie noire n'arrive pas toujours à la suite de quelque acci-

dent , mais elle est quelquefois l'effet d'une foiblesse naturelle des vaisseaux des intestins. BAUHIN nous a conservé l'histoire d'un valet de chambre " qui avoit
„ été valétudinaire pendant toute sa vie ,
„ qui étoit tourmenté de tranchées &
„ de douleurs d'estomac , sur-tout après
„ les repas ; il étoit souvent resserré , il
„ étoit maigre par tout le corps & avoit
„ le teint jaunâtre : enfin trois mois
„ avant sa mort , il rendit par le vomissement une très - grande quantité de
„ sang pur ; ensuite il fut de nouveau
„ attaqué de ses tranchées ordinaires ,
„ auxquelles se joignoient le matin &
„ le soir des vomissemens de matiere
„ noire : comme il étoit fort constipé ,
„ je voulus qu'il prit des lavemens , lesquels amenèrent une matiere semblable : il avoit aussi de fréquens évacuoissemens. Le vomissement ayant
„ cessé , le ventre commença à lui enfler
„ huit jours avant sa mort ”.

Enfin le vomissement de sang est un symptôme de fièvre ; & premièrement l'excellent TORTI a vu des malades attaqués d'une fièvre intermittente maligne , qui lors du paroxysme évacuoient par les selles beaucoup de sang noir & semblable à de la poix , lesquels ont été très-bien guéris par le seul usage du quin-

quina, page 182. Et Mr. WEBER nous a conservé, dans le second tome d'un petit traité qui est rempli de bonnes choses, une observation excellente, & qui mérite tout-à-fait d'être lue, au sujet d'une femme qui étoit attaquée d'une fièvre quotidienne remittente, accompagnée de selles très-abondantes d'une matière noire, sanguinolente & pareille à de la poix.

Mais le vomissement de sang est beaucoup plus fréquent dans les fièvres continues, putrides ou malignes; car les vaisseaux se remplissant beaucoup par la chaleur de la fièvre, & le foyer de la maladie étant dans les intestins, l'effort est plus grand vers ces parties; aussi n'est-il pas étonnant si les veines des intestins se gonflent & se crevent enfin, tantôt avec le plus grand danger, tantôt avec soulagement; car j'ai vu plusieurs fois l'un & l'autre de ces effets, en sorte que l'aphorisme d'HIPPOCRATE, L. IV. *aph.* 21, n'est pas toujours vrai. Mais ce qu'il enseigne dans l'aphorisme suivant demeure très-vrai, *si dans les commencemens de quelle maladie que ce soit, on rend de la bile noire par le haut ou par le bas, c'est un symptôme mortel*: car j'ai observé que toutes les fois que cette évacuation étoit arrivée les premiers jours, la mort s'en étoit suivie peu de tems

après. Car ce symptôme dénote, ou bien une extrême putridité qui détruit entièrement le ressort des intestins, ou bien une dissolution complète, ou une fièvre excessive qui fait rompre les vaisseaux internes, alors assurément tout est perdu si la fièvre augmente encore : mais si la maladie diminuant un peu, le bas-ventre étant nettoyé, si alors, dis-je, les autres couloirs étant débouchés, les vaisseaux qui étoient engorgés depuis longtems se dégagent, la maladie prend souvent une bonne tournure, même chez des sujets déjà âgés.

J'ai vu pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril en 1768, une femme replette, âgée de près de quatre-vingts ans, qui étoit réchappée trois ans auparavant d'une apoplexie, & qui s'étoit tirée plusieurs fois de l'hydropisie ascite; laquelle étant attaquée d'une fièvre continue avec redoublemens, fut attaquée quelques jours après d'une douleur violente & presque continuelle tout autour du bas-ventre, laquelle s'étoit apaisée après une saignée. Bientôt après, il survint une douleur insupportable au fondement, entre les fesses, accompagnée d'une tumeur aussi grosse qu'une pomme médiocre, ce n'étoit point une tumeur hémorroïdale, mais une tumeur cutanée, de celles que
les

les auteurs appellent œdeme phlegmonieux; elle diminua beaucoup, de même que cette nouvelle douleur, après qu'on y eut appliqué des sangsues; la douleur du bas-ventre subsistoit encore: on renouvela à plusieurs reprises l'application des sangsues, & toujours avec beaucoup de soulagement pour le fondement qui se guérit presque tout-à-fait, en sorte qu'il recevoit déjà très-facilement les lavemens, & que la fièvre diminuoit tant soit peu; mais la malade n'avoit pas encore recouvré le sommeil, il lui restoit de la douleur au bas-ventre, quoique moins forte, & de l'angoisse. Enfin au bout de six semaines, elle fit par les selles une grande quantité de sang noir très-fétide, ce qui l'affoiblit passablement, mais elle se trouva mieux. Ses selles charierent pendant trois jours de ce même sang qui étoit plus ou moins noir & compact. Elle usa pour boisson de lait d'amandes, & pour nourriture de bouillons de poulets, cuits avec du gruau d'avoine; le quatrieme jour elle fut purgée avec de la manne & des tamarins, & se rétablit contre toute espérance; elle se porte encore bien actuellement, dix-huit mois après.

J'ai vu un homme de cinquante ans, le plus sanguin que j'aie connu, sujet

aux hémorrhoides, & à de très-copieux saignemens de nez, qui étant malade en 1755 d'une fièvre bilieuse, quoiqu'elle fut déjà sur son déclin, ne put cependant en aucune façon recouvrer le sommeil ni le moindre appétit, mais resta sujet à des angoisses, à des mouvemens de colere, & à une douleur fourde des reins, jusqu'à ce qu'il eut évacué par une selle une quantité de sang noir & semblable à de la poix: mais faites attention que cela arriva sur la fin de la maladie, & chez un malade qui n'étoit pas épuisé; car c'est dans une pareille circonstance qu'on peut reconnoître la vérité de cet aphorisme d'HIPPOCRATE. *Si dans un épuisement occasionné par une maladie aiguë ou chronique, ou de quelque autre maniere, on rend par les selles de la bile noire ou une matiere semblable à du sang noir, on meurt le lendemain.* Pendant que le malade dont je viens de parler se guériffoit, il en mourut un autre plus jeune, qui avoit été attaqué de la même maladie, après avoir été abbattu par des chagrins & par une longue tristesse: sa maladie fut irréguliere, il perdit d'abord ses forces, & enfin quelques jours avant sa mort, il rendit par les selles du sang noir, mais liquide & extrêmement fétide, & il perdit en mê-

me temps le peu de forces qui lui restoit.

Il ne faut point être surpris de la diversité des événemens, lorsqu'on fait attention à la diversité des causes. La femme dont j'ai parlé plus haut, & le premier des deux malades précédens, étoient l'un & l'autre attaqués d'une plethore particuliere & d'une plénitude des veines des intestins, & ils ont été guéris par l'hémorrhagie qui en a été la suite. Chez le second, tout le sang qui étoit entierement corrompu s'étoit écoulé des mêmes veines, & il avoit en même tems rendu l'ame, comme il arrive souvent dans de semblables circonstances à ceux qui sont attaqués de l'hémorrhagie par le nez. Dans le dernier cas, l'hémorrhagie est symptômatique; elle est critique dans le premier, & assez semblable à celle que KÆMPF a observées deux fois, & qui ayant lieu chez des malades qui avoient un *engorgement dans les vaisseaux de l'estomac*, & après un long usage des remedes, les foulageoient & dissipoient entierement la maladie. L'hémorrhagie symptômatique ressemble à celles qui arrivent dans les maladies très-malignes, dans lesquelles le sang sort par tous les pores : il arrive fréquemment dans la fièvre bilieuse d'Amérique qu'on rend du sang noir & putride par le vomissement

ou par le fondement, & par une sorte de diarrhée gangréneuse, suivant le rapport de M. MOULTRIE : c'est aussi ce que M. LE ROY, *Mém. & obs. de médéc.* page 55, a vu arriver dans les fièvres malignes du Languedoc, & dont j'ai eu la douleur de voir ici plusieurs exemples, malheurs que déplorent également les médecins de toutes les nations.

Mais il ne faut point passer ici sous silence une observation rare de HOFFMANN, qui a rapport à la maladie noire qui survient dans les fièvres aiguës. “ Il
„ s'étoit manifesté, dit-il, dans l'espace
„ d'une seule nuit, au bras droit d'un
„ enfant d'un mois, une tumeur con-
„ sidérable qui devint bientôt livide,
„ dure, & remarquable par l'enflure des
„ veines; elle l'emporta au bout de trois
„ jours, pendant lesquels ce pauvre en-
„ fant ne cessa de crier, & après qu'il
„ eut rendu par les felles une matière
„ semblable à de la poix noire. Cette
„ tumeur maligne ayant été disséquée,
„ tous les muscles qu'elle couvroit, aussi
„ bien que les vaisseaux, parurent ron-
„ gés, corrompus, pourris & engorgés
„ d'un sang fétide, tandis qu'il ne restoit
„ qu'une très-petite quantité de sang
„ dans les autres vaisseaux du corps. Or
„ il paroissoit que cette matière noirâtre,

„ qui étoit fortie par les felles, étoit
 „ venue en partie de l'estomac, & en
 „ partie des intestins, parce qu'il y restoit
 „ encore un peu de cette matiere, &
 „ que les vaisseaux des intestins paroif-
 „ soient être farcis d'un sang noirâtre ”.

Voilà, mon très-cher ami, les principales espèces de maladie noire décrites par les observations; mais il reste encore quelques questions à examiner que je vais exposer ici. Premièrement donc on peut réitérer ici la question que j'ai déjà faite plus haut, savoir, si la maladie que j'ai décrite est véritablement la maladie noire d'HIPPOCRATE ?

Il est vrai qu'elle est la premiere espece de maladie noire d'HIPPOCRATE, qu'il décrit ainsi (†). “ Le malade vomit comme une lie, tantôt sanglante, tantôt semblable à du vin de la seconde cuvée (*vinum secundarium*), tantôt pareille à de l'encre de polype (††); d'autrefois cette matiere est acide comme le vinaigre, quelquefois elle ressemble à de la salive ou à de la pituite, ou bien elle est comme de

(†) *De morbis lib. sec. morbus niger.*

(††) Ce polype étoit vraisemblablement ce que nous appellons la seche, voyez dans le Dictionnaire de Mr. DE BOMARE à la fin de l'article *seche*.

„ la bile d'un verd pâle. Et lorsque le
 „ malade vomit le sang, ce qu'il a vomi
 „ a une puanteur cadavéreuse (+), &
 „ laisse dans le gosier & la bouche une
 „ sensation brulante, les dents en sont aga-
 „ cées, & ce sang fermente avec la terre
 „ sur laquelle il est répandu. Et il sem-
 „ ble au malade qu'il est tant soit peu
 „ mieux après qu'il a vomi, mais il ne
 „ peut ni se passer de nourriture, ni man-
 „ ger beaucoup. Cependant lorsqu'il reste
 „ sans manger, il sent la faim (++) , &
 „ sa salive est acide. Mais lorsqu'il a
 „ pris de la nourriture, il éprouve de
 „ la pesanteur dans les entrailles, il se
 „ sent picoté comme avec des stilets dans
 „ la poitrine & dans le dos; il a des
 „ douleurs de côté, & une petite fièvre;
 „ il a la vue obscurcie, les jambes pe-
 „ santes, il a un teint plombé (*color ni-*
 „ *ger est*) & il tombe dans la consomp-
 „ tion ”.

(+) Il n'y a dans le latin que *fætores*, qui signifie simplement puanteur; mais en cherchant ce passage dans l'HIPPOCRATE de l'édition de M. DE HALLER, j'ai trouvé *cadaver olere videtur*: il faut donc ajouter l'épithète de *cadavereuse*, épithète que Mr. TISSOT donne aussi à cette puanteur, à la fin du paragraphe suivant.

(++) Je crois qu'il faut rendre ainsi cette expression *viscera sugunt*, qui de mot à mot signifie, les entrailles le sucent.

Assurément, si on compare cette description avec le cas que j'ai vu & dont j'ai rendu compte plus haut, il ne restera aucun doute sur l'identité de la maladie noire d'HIPPOCRATE avec celle que j'ai décrite : car il est aisé de voir, premierement, qu'il y a eu un vomissement de sang dans l'une & l'autre de ces maladies, quoique l'auteur du livre attribué à HIPPOCRATE ait peut-être vu quelquefois des vomissemens de matière noire qui n'étoit pas sanguinolente ; mais alors il a eu tort de confondre les vomissemens noirs sanguinolents avec les vomissemens noirs non sanguinolents ; cependant les vomissemens noirs sanguinolents présentent assurément toutes les variations de couleurs dont il est ici question, & tous les médecins ont observé qu'ils avoient cette puanteur cadavéreuse dont il parle.

Il y a dans cette description des passages qui ne paroissent pas tout-à-fait clairs, *le vomissement brule le gosier & la bouche, les dents en sont agacées, & ce qui a été vomé souleve la terre, & le malade ne peut ni se passer de nourriture, ni supporter une nourriture un peu abondante, mais lorsqu'il reste sans nourriture il éprouve un rongement dans les visceres*

Et *la salive est acide* (†). Il y a ici une erreur (qu'on me passe ce terme) qui revient souvent dans les livres d'HIPPOCRATE ; savoir, que l'auteur y donne l'histoire générale d'une maladie d'après une seule observation. Ce passage indique deux choses remarquables, l'acidité & la fermentation avec la terre. Les rots & les vomissements acides sont assurément des symptômes qu'on observe tous les jours chez tous ceux qui ont de mauvaises digestions ; la plupart des malades que j'ai vus attaqués de la maladie noire étoient sujets aux acides, & les femmes mentionnées dans les observations cinquième & sixième s'étoient plaintes d'agacement des dents après le premier vomissement.

Est-ce donc que le sang que les malades vomissent dans cette maladie est acide ? Non assurément, car le sang ne devient point acide, & SOLENANDER qui a goûté ce sang l'a trouvé exempt de toute acidité, & puisque celui dont

(†) Voilà la traduction littérale à laquelle j'ai cru devoir donner le sens qu'on a vu plus haut, & avant que d'avoir vu l'explication que Mr. TISSOT en donne : je n'ai pas cru devoir changer celle que j'ai donnée d'abord, puisqu'elle est d'accord avec cette explication ; mais il a fallu, pour en faire sentir la nécessité, exposer ici le sens littéral.

parle HIPPOCRATE avoit une puanteur cadavéreuse, il en faut conclure qu'il n'étoit pas acide : mais la matiere gluante & acide dont l'estomac est souvent rempli, & qui avant le vomissement y excitoit des douleurs, des rongemens & des sensations mordicantes, cette matiere, dis-je, rendue avec le sang, donnoit des indices d'acidité, & fermentant avec une terre absorbante, *elle soulevoit cette terre*. Mais il y a aussi une autre raison de ce phénomène ; car on observe qu'il a également lieu, lorsqu'on fait jaillir à terre le sang de l'animal même le mieux portant, après l'avoir récemment égorgé ; & ce sang n'est assurément point acide. Aussi m'étonnai-je de voir que des auteurs très graves de nos jours disent que la bile est acide, tandis qu'ils agissent d'une maniere qui s'accorde mal avec leur théorie, puisqu'ils cherchent à corriger cette saburre acide par des remèdes acescens.

La premiere maladie noire d'HIPPOCRATE est donc un vomissement de sang, & c'est mal-à-propos qu'il a avancé que la bile étoit acide. Mais il donne la description d'une seconde maladie noire, dans laquelle il parlera peut-être de l'évacuation d'une vraie bile noire. Ne le croyez pas, puisqu'on ne peut pas mê-

me comprendre à quel titre il donne à cette indisposition le nom de maladie noire. Voici cette description: *De morbis*, L. II, c. 72. " Autre maladie noire: „ le malade est jaunâtre & maigre, il „ a les yeux d'un verd pâle, la peau „ fine, & il est foible. Et plus il y a „ de tems qu'il est malade, plus aussi „ la maladie devient fâcheuse. Et il vo- „ mit en tout tems, comme par une dis- „ tillation médiocre, mais fréquemment, „ jusqu'à la quantité de deux petits go- „ belets; il vomit aussi ce qu'il a mangé, „ & en même temps de la bile & de la „ pituite; & après le vomissement, il a des „ douleurs par tout le corps, & quel- „ quefois aussi avant que de vomir. Et „ il a de légers frissons avec un peu de „ fièvre, & il vomit surtout après avoir „ mangé des choses douces & huileuses ". Il joint à cette description celle d'une maladie qu'il appelle de corruption, & qui est tout-à-fait semblable à celle-ci, si ce n'est que le malade vomit des grumeaux de bile coagulée, & qu'il en rend de semblables par les selles. Mais ni l'une ni l'autre de ces maladies ne ressemble à la maladie noire, & je ne parlerai d'aucune de ces deux.

La maladie des rots décrite dans le même livre, chap. 67, a plus de rap-

port avec la maladie noire, car elle a plusieurs symptômes communs avec la *maladie noire occulte*; ce n'est pourtant pas la même maladie. Elle a aussi du rapport, comme je l'ai remarqué plus haut, avec *Pileus hæmatites*: & on n'est souvent pas exempt dans la maladie noire de tous les symptômes de cachexie qu'HIPPOCRATE attribue à *Pileus hæmatites*: de bons auteurs, tels que MM. KÆMPF & BONTÉ, ont vu, & j'ai souvent vu moi-même les gencives pourries, rongées & très-fétides: j'ai aussi vu des malades avoir un teint cachectique, & un sang mal sain: cependant, soit dit sans déroger à l'autorité de STAHL, la maladie noire & *Pileus hæmatites* ne sont assurément point la même maladie; mais il n'est pas étonnant, si tandis que les forces digestives languissent totalement dans la maladie noire, il survient enfin une cachexie, à laquelle il me paroît qu'appartient plus particulièrement *Pileus hæmatites*.

Toutes les fois que le sang s'échappe par le vomissement ou par les selles, après de violentes & de longues douleurs de l'estomac & des intestins, chacun peut en déduire sans peine qu'il y avoit un engorgement des veines de l'estomac ou des intestins: mais il seroit assurément

bien à souhaiter qu'on eût quelque signe pathognomique, qui donnât à connoître la maladie, lorsqu'elle est encore occulte, de maniere qu'il ne restât aucun doute, & qu'on pût ainsi éviter de tomber dans des erreurs funestes en méconnoissant cette maladie, & en la traitant comme si elle en étoit une autre. Mais malheureusement nous n'avons point encore de tel signe; ce qui n'empêche pourtant pas qu'un médecin ne puisse en avoir une connoissance certaine, lorsqu'ayant bien présens à l'esprit tous les symptômes décrits jusqu'ici, & surtout la description de la colique hémorrhoidale qui tend au vomissement de sang, telle qu'elle est rapportée plus haut à la page 82; lors, dis-je, qu'il comparera ces symptômes avec les symptômes produits par les autres causes qui donnent lieu aux douleurs de colique.

Si donc il arrive qu'un malade qui n'a point de matieres amassées dans l'estomac, ni aucune sorte d'obstructions, ni aucun vice de bile, ni trop de sensibilité dans le genre nerveux, s'il n'a commis aucune faute dans le régime, s'il n'est point sujet aux vents, & que malgré cela il sente de violentes douleurs, surtout à l'estomac, mais qui changent quelquefois de place; que ces douleurs

se fassent ressentir le plus souvent aux reins, souvent même tout le long de l'épine du dos, qu'elles augmentent après le repas, qu'elles augmentent surtout extraordinairement après l'usage des alimens ou des boissons qui échauffent; que l'appétit soit irrégulier, qu'il y ait des relâches & des redoublemens sans cause apparente, avec la sensation d'une chaleur interne, un surcroît de douleurs après les purgations, de la maigreur, de la pâleur, de la foiblesse, & un fréquent pressentiment d'évanouissement; il n'est presque aucun doute alors qu'il n'y ait un engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins; & cette conjecture sera encore mieux fondée, si la personne attaquée de cette maladie est plethorique, si c'est un homme auparavant sujet aux hémorrhoides, si c'est une femme mal réglée ou parvenue à l'âge de cinquante ans, si les douleurs diminuent par la saignée, par les hémorrhagies, par des alimens non salés, & par des remèdes adoucissans.

Cette maladie est longue, & on en est souvent tourmenté pendant plusieurs années avant que les vaisseaux se crevent; mais cette rupture ne se prévient que difficilement, & seulement au moyen d'une diète très-légère & d'une sobriété

austere ; & il a peut-être plus d'espérance de guérison après cette rupture des vaisseaux, comme je l'ai fait voir plus haut par plusieurs exemples. La guérison est quelquefois assez durable, comme il paroît par les observations IV, VI, VII & VIII. D'autrefois la maladie revient au bout de quelque tems, surtout s'il subsiste des causes qui irritent continuellement les intestins : c'est le cas de cette femme dont j'ai rapporté l'histoire dans la V observation, & qui est déjà atteinte depuis deux ans de nouvelles douleurs, lesquelles avoient si fort augmenté il y a quatre mois, qu'il sembloit chaque jour qu'elle étoit sur le point de vomir le sang : cependant cette évacuation a été prévenue heureusement jusqu'à présent par la saignée, par une nourriture très-légère, par le petit lait, par la pulpe de casse, & sur-tout par les sangsues appliquées au fondement ; application qui a merveilleusement apaisé les douleurs.

Demande-t-on quel est le prognostic de cette maladie ? L'issue en est toujours douteuse : on vient pourtant souvent à bout de la guérir.

Veut-on savoir quelle est la méthode curative de la maladie tant occulte que déclarée ? Je n'ai rien à ajouter à ce que

j'en ai dit plus haut, dans les diverses observations que j'ai rapportées : mais je le répète, je fais grand cas des sang-fues, dont j'ai souvent observé l'utilité.

Voilà, mon cher ami, ce qu'il y a de plus important à savoir touchant la premiere maladie noire d'HIPPOCRATE; je ne parlerai point des autres, car il n'y est fait mention d'aucune évacuation de matiere noire, & c'est à la couleur que j'ai égard à présent; circonstance à laquelle il paroît que l'auteur n'a pas fait beaucoup attention, lorsqu'il a donné le même nom à ces maladies.

Mais il y a d'autres indispositions dans lesquelles le malade rend par le haut & par le bas des matieres noires, & même ces évacuations ont souvent lieu dans de graves maladies du bas ventre; j'en ai vu plusieurs exemples, & j'en ai encore actuellement sous les yeux. Elles accompagnent souvent les squirrhes du pylore, les endurcissemens du foie, les fievres intermittentes chroniques, les remittentes qui suivent le type des fievres quartes, & les obstructions de la rate. On en trouve plusieurs cas rassemblés dans l'excellent ouvrage de M. LIEUTAUD, ouvrage où je puise tous les jours de nouvelles connoissances. On parle fréquemment de cette maladie, elle

mérite que les médecins s'en occupent; ce feroit un travail agréable, en même temps qu'utile de rendre compte des nombreuses observations qui ont trait à ses variétés & à ses causes, & d'en faire l'examen; mais comme le libraire me presse maintenant de mettre fin à ce petit traité qui étoit commencé depuis plusieurs mois, il ne me reste pas assez de tems pour entreprendre ce travail; je passe donc à d'autres choses.

IX OBSERVATION.

Un homme du peuple âgé de trente-six ans, après avoir servi pendant cinq ans dans les troupes de mer chez les Anglois, & avoir été enrollé de force chez les Prussiens, où on lui vola cinq cent florins d'empire, avoit fait neuf campagnes, le chagrin & l'angoisse dans l'ame. Il profita de l'occasion que lui fournit la bataille de Collin pour désertter, & pour se retirer dans sa patrie, où il se mit d'abord à travailler dans une imprimerie en qualité de pressier; mais ne se trouvant pas assez robuste pour continuer ce travail, il chercha à gagner sa vie en s'occupant à celui de réparer les chemins: cependant

& malgré toute son activité, il fut plus d'une fois obligé de quitter son ouvrage à cause d'une cruelle douleur d'estomac.

Enfin ayant été forcé à garder le lit, par la continuité & la violence des souffrances qu'il enduroit, il me pria l'automne dernière de lui procurer du soulagement. M'étant exactement informé des symptômes de cette maladie, je ne trouvai rien de lésé dans les fonctions, si ce n'est que le sommeil étoit empêché par les douleurs, & que l'évacuation des selles étoit si tardive que le ventre étoit presque continuellement resserré. Le malade n'avoit point de dégoût ni de nausées, excepté quand il s'étoit chargé l'estomac de mauvais alimens qui irritoient ce viscere. Mais il sentoît une douleur aiguë, continuelle, qui augmentoit souvent & qui ne cessoit jamais, qui devenoit sur-tout plus forte après le repas, & dont le siege étoit renfermé dans d'étroites bornes, savoir au milieu de la région qui s'étend depuis le cartilage xyphoïde jusqu'au nombril.

En examinant avec attention quelles pouvoient être les causes d'une si cruelle maladie, je n'en trouvois presque point qui pussent avoir réduit le malade à un si triste état, excepté une pierre dans les intestins ou un squirrhe : je soup-

connois même auffi quelque vice dans le foie , à raifon de l'opiniâtreté de la conftipation ; & ce qui me confirmoit dans ce foupçon , c'eft qu'en tâtant l'hypocondre , je trouvois que le limbe inférieur du foie étoit plus dur qu'il n'auroit dû l'être naturellement ; mais comme cette dureté s'élevoit peu au deffus des extrémités des côtes , il m'étoit difficile d'en porter un jugement sûr. Le fiege de la douleur , lequel pouvoit être à portée de la main , paroiffoit être dans un état naturel , lorsque je le palpois légèrement , mais quand je preffois fortement dans cet endroit , cela caufoit une fi grande douleur que j'étois obligé de m'abftenir de cette preffion , ce qui indiquoit un vice dans le pancréas fîtué au deffous.

Le malade n'attribuoit fon état à aucune maladie précédente ; mais les fatigues de la guerre & le chagrin auquel il avoit été long-tems en proie , étoient bien propres à donner lieu à la formation d'un squirrhe. Quelques circonftances me faifoient croire qu'il y avoit une pierre , mais un plus grand nombre me perfuadoient qu'il n'y en avoit point. Je cherchai donc uniquement à réfoudre ce squirrhe , en fuppofant qu'il n'étoit pas encore complètement formé , & cela d'autant plus volontiers que je

m'affurois que les remedes destinés à remplir cette indication seroient utiles, au cas qu'il y eût une pierre. Mais je voyois avec le plus vif chagrin que malheureusement j'étois obligé de renoncer aux remedes les plus choisis, n'étant pas possible de se les procurer sur la fin de l'automne.

Je lui prescrivis cependant une nourriture légère, & je lui fis avaler des faveurs naturels les plus doux qu'on pût avoir dans cette saison; je lui fis appliquer les fomentations les plus émollientes, & j'eus soin qu'on lui donnât des lavemens deux ou trois fois par jour. Cela ne lui procura aucun soulagement, mais du dégoût. Il usa sans aucun succès d'une eau minérale artificielle. J'essayai si les calmans pourroient lui faire du bien, mais ils réussirent mal. Je mis enfin tous les remedes de côté, & je conseillai au malade de ne vivre que de lait, adouci de tant soit peu de miel. Il n'en fut point soulagé, & la maladie ne lui en laissa pas plus de relâche, excepté pendant quelques heures de la nuit, après avoir pris de l'opium dont je lui permis d'user tous les soirs depuis le milieu de Janvier; & déjà plusieurs semaines avant sa mort, je consentis à ce qu'il en prît tous les matins,

je m'y sentoïis engagé par un motif d'humanité & de religion , & parce que d'après ce motif, il me paroïssoit affreux d'abandonner un homme à des douleurs si cruelles & si infructueuses , tandis que la bonne Providence nous a pourvus avec largesse d'un remede propre à adoucir ces douleurs.

Je n'ignorois pas que l'opium étoit contraire à toutes les indications curatives , 1°. en affoiblissant les forces de l'estomac , ce que prouva le dégoût que le malade éprouva sur la fin de sa maladie pour toute espece d'alimens ; 2°. en rendant le ventre plus paresseux ; 3°. en empêchant le dégagement des matieres coagulées ; 4°. en privant les remedes de leur efficacité ; 5°. en abattant les forces de l'ame. Mais il n'est rien de pire que la douleur , & lorsqu'il n'y a plus d'espérance de guérison , il ne reste plus rien à faire qu'à adoucir les douleurs.

Un autre médecin fit saigner le malade au mois de Février : c'est sans doute un dessein utile que de diminuer la quantité de *l'humide radical* chez un homme, quelqu'épuisé qu'il soit depuis long-tems par la maladie , par le jeûne , par les douleurs & par la privation du sommeil, si on peut espérer d'abrégér par-là la longueur de cette maladie. Mais cette

faignée ne fut-elle point faite dans un autre but ? *Je suis un Davus & non pas un Œdipe.*

Il n'y avoit point de jaunisse : le malade poussa des hurlemens les dernières semaines de sa vie , ce qui me fit craindre plus d'une fois qu'il n'y eût un cancer à l'intérieur : le peuple , par un effet de sa superstition , les attribua à un serpent qui rongeoit les entrailles de ce malheureux. La respiration avoit été aisée & régulière pendant tout le cours de la maladie , & elle continua à l'être également jusqu'au dernier jour. Les douleurs ayant tant soit peu diminué , il survint un léger dérangement d'esprit qui dura une heure , & le malade expira le 1 Avril à cinq heures du matin , sans avoir éprouvé aucune difficulté de respirer. Le pouls ne s'écarta point de l'état naturel , si ce n'est qu'il s'affoiblit.

Je croirois à peine que le cadavre de cet homme , qui étoit haut de six pieds & d'une taille quarrée , ne pesoit que cinquante livres ; mais le chirurgien qui a fait la dissection & son aide en ont été les témoins. La peau étoit dure & laide ; les muscles du bas-ventre étoient minces , maigres & noirâtres ; il n'y avoit à la place de l'épiploon qu'un fragment de membrane très-mince de la largeur

de la paume de la main. Les intestins offroient un aspect dégoûtant. La membrane externe du duodénum, le pylore, la partie de l'estomac qui en étoit la plus proche, & les intestins qui l'avoisinoient, étoient tachés d'un jaune foncé. L'estomac étoit vuide & parfaitement sain, mais il étoit un peu trop panché à gauche, où il étoit caché sous le foie; celui-ci étoit extrêmement gros sans aucune attache, s'élevant au dessus de la troisième côte, & ne faisant qu'une masse continue avec la rate. Sa surface étoit par-tout hérillée de tubercules; il étoit dur au toucher comme de la pierre, excepté dans l'endroit où ce viscere reçoit la veine-porte. Sa dureté beaucoup plus grande que celle d'un cartilage, & presque égale à celle d'un os récemment formé, faisoit qu'il cédoit à peine au scalpel, & on sentoit par-ci par-là craquer du gravier en le coupant. Il étoit absolument vuide de sang, & avoit la couleur du fromage nouveau; il s'écartoit cependant un peu moins de l'état naturel vers sa partie concave & moyenne. Un morceau qu'on en découpa se trouva plus pesant que du marbre. Le lobe inférieur qui étoit très-dur & très-gros comprimoit toutes les parties voisines.

La vésicule du fiel étoit petite, cylindri-

que, ne contenoit qu'une petite quantité de bile fluide & très-noire, mais rien de coagulé. La rate étoit un peu plus grosse que le naturel, d'une couleur noirâtre, fort remplie d'un sang noir & fluide, que je faisois couler avec la plus grande facilité, en y faisant une légère blessure; en sorte qu'il n'étoit presque pas possible de douter que le sang ne se fût épanché au dedans du tissu cellulaire, ou qu'il n'existât une anastomose, au moyen de laquelle un seul vaisseau de ce viscere venant à se vider, tous les autres se vident par-là : & ce qui mérite d'être remarqué, c'est que la rate étoit si éloignée d'être endurcie que lorsque le sang s'en fut écoulé, elle tomba en pourriture.

Il ne faut donc pas chercher plus longtemps la cause des douleurs qu'avoit soufferts ce malade; car quel est le médecin qui ignore que le squirrhe du foie cause de violentes douleurs d'estomac? Est-ce donc qu'on a mal à propos attribué de semblables douleurs au pancréas, tandis qu'il n'étoit point en faute? On trouve assurément dans le *sepulcretum* de BONNET, Livre III, sect. 7, plusieurs exemples de cruelles douleurs d'estomac, causées par le squirrhe du pancréas; c'est ce qui parut à découvert après avoir écarté l'estomac, car le pancréas étoit trois fois

plus gros que le naturel , plus dur que le foie , plus graveleux , de la même couleur & de la même pesanteur : c'étoit donc ce mauvais état du pancréas qui avoit été la véritable cause des douleurs ; car l'estomac étoit comprimé entre ces deux viscères , aussi durs que des pierres , comme dans une presse.

Ajoutez à cela que la surface de la partie moyenne inférieure du pancréas sembloit menacée du cancer, car elle avoit je ne fais quoi de livide , & étoit parsemée de ces tumeurs qui viennent de l'expansion du tissu cellulaire , lesquelles je crois être le signe pathognomonique du cancer actuellement existant , ou prêt à se former. Il n'y avoit point d'adhérence non naturelle dans tout le bas-ventre. Pour les autres cavités , comme il paroïssoit par l'histoire de la maladie qu'on n'y devoit trouver aucun vice , je m'abstins volontiers , de les faire ouvrir , d'autant plus que j'y étois obligé , parce que le moment de l'ensevelissement approchoit. Il paroît que le squirrhe étoit déjà complètement formé depuis long-tems ; par conséquent les remèdes n'avoient pu produire aucun effet.

Les regles de précaution qui découlent de cette observation , & qu'il importe aux médecins d'observer , n'échapperont

peront pas à votre pénétration , & il feroit ennuyeux de s'y arrêter plus longtemps. Cependant permettez-moi d'ajouter une autre observation qui s'est présentée la même semaine , & qui à la vérité n'est pas d'une auffi grande importance , mais qu'il ne faut pas regarder comme inutile.

* * *

Un garçon âgé de quatre ans , qui avoit été guéri tout nouvellement de l'atrophie des enfans par l'usage du quinquina & de l'extrait de trefle de marais , rendit un matin dans le lit , avec une légère démangeaison au fondement , un ver ordinaire , & en même tems un tænia naissant ; celui-ci ressembloit à un gros fil blanc , uniforme , long d'environ vingt-cinq pouces , plié en rond en quatre ou cinq contours , & tout-à-fait semblable à ceux que Mr. LINNÉ a trouvé dans les fontaines de Suede , & qu'un seul médecin a trouvé dans une fontaine de la Suisse. Mr. HALLER , qui n'ignore rien de ce qui a trait à l'histoire naturelle , a observé qu'il se trouve fréquemment de tels vers dans les poissons ; mais je ne me rappellois point d'avoir lu ou entendu dire , qu'il en fût sorti de pareils du corps humain & chez

un enfant : cependant j'ai appris peu de tems après d'une dame véridique que cela étoit arrivé quelquefois à sa fille jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix ans ; mais que depuis quinze ans elle n'avoit éprouvé aucun symptôme qui parût indiquer la présence d'un tænia. Comme au moment où on me montra ce ver, j'étois sur le point de faire un voyage, je demandai qu'on me le conservât dans du lait ; & je fus bien aise à mon retour de m'être procuré par-là la facilité d'examiner attentivement , 1°. si ce ver avoit quelque mouvement ; 2°. s'il avoit pris de l'accroissement dans le lait ; 3°. si après l'avoir coupé, il se reproduiroit de chaque portion un animal entier ?

Je voudrois aussi qu'on fit attention *a)*, combien il est ridicule de donner à ce ver le nom de solitaire, puisqu'on l'a vu habiter avec des strongles, comme plusieurs observations l'ont déjà fait voir ; *b)*, que cette observation est un nouveau témoignage qui confirme la vertu vermifuge du quinquina ; que la véritable cause de la génération des vers est une foiblesse du système gastrique, & que cette même observation démontre que le véritable moyen de guérison consiste à fortifier ce système ; *c)* j'observerai

exactement, si cet enfant aura dans la suite le ver plat. Il s'est écoulé neuf ans depuis ce tems-là, & ce jeune garçon qui est plein de vie & de santé n'a jamais apperçu depuis lors aucun tænia. J'ai cependant vu plusieurs personnes qui, après avoir été une fois délivrées de cet animal, par l'usage du remède que vendoit ci-devant le chirurgien *Noufer*, & que vend à présent sa veuve (*), ont été peu d'années après de nouveau sujettes au ver plat: il est donc faux que lorsque ce ver est une fois sorti, il ne s'en reproduit point d'autre.

*

*

*

J'ai parlé jusqu'ici de ce que j'ai appris par des dissections de cadavres, je dirai à présent des bons effets d'une incision sur une malade.

Une fille âgée de trente ans d'une constitution robuste, jouissant d'une santé constante & d'une réputation intacte, commença il y a vingt-huit mois à se plaindre d'une céphalée pour laquelle elle vint me consulter quelques semaines après, se sentant déjà affoiblie.

(*) On fait que le roi de France a payé généreusement ce secret, & l'a fait publier il y a quelques années.

Ce mal la tourmentoit jour & nuit, & elle ne pouvoit point dormir. Le siege de la douleur, là où elle étoit la plus vive, occupoit un si petit espace qu'un sou l'auroit couvert; il étoit situé à l'angle interne postérieur de l'os pariétal du côté droit; tout le devant de la tête éprouvoit de la douleur, & cette douleur étoit si furieuse qu'il sembloit à la malade, tantôt qu'on la brûloit, tantôt qu'on lui fendoit le crâne. C'étoit assurément un mal bien affligeant.

Elle demeuroit à la campagne où elle étoit née, & je ne l'ai vue que rarement; mais sa mere ou son beau-pere me rendoient un compte exact de sa maladie. J'ai essayé tout ce que l'art de la médecine pouvoit me suggérer, & autant que mes connoissances dans cet art pouvoient me le permettre, j'avois du moins la satisfaction de voir que ma malade étoit docile, aussi-bien que les personnes qui la soignoient. Elle se sentit soulagée, mais pour peu de tems, par des ventouses scarifiées qu'on appliqua sur la partie douloureuse; elle éprouva un soulagement un peu plus durable au moyen d'une abondante suppuration, excitée par des cantharides appliquées à la tête.

La saignée fut inutile: il en fut de

même de celle qu'on lui fit en ouvrant l'artere temporale, ensuite de ce que je me souvenois d'avoir lu autrefois dans les lettres de *Conrad* GESNER que ce grand homme avoit guéri deux cents ans auparavant une maladie assez semblable par une pareille saignée. Les bains de pieds tièdes furent sans succès, aussi-bien que les bains froids de tout le corps, & une douche d'eau froide versée sur la tête : je fis donner trois fois de l'opium, mais inutilement ; je ne réussis pas mieux en ayant recours au séton, qui avoit été d'un si grand secours à cette malade dont parle RUYSCH : en un mot toutes mes tentatives furent inutiles.

Les regles coulerent régulièrement pendant tout le cours de la maladie. La santé ne fut troublée en rien pendant plusieurs mois, excepté par rapport au mal de tête & à l'insomnie qui étoit presque continuelle. Mais depuis quinze mois environ, les forces étant abattues par la continuité de la douleur & par la privation du sommeil, la foiblesse obligea la malade à garder le lit, & la machine commença à tomber en décadence. Il survint successivement du dégoût, des coliques, des vers longs & le *tænia*, desquels elle ne s'étoit point apperçue jusques alors, depuis l'âge où on est su-

jet aux vers ; elle en fit plusieurs & à diverses fois ; elle fut tourmentée de palpitations presque continuelles, d'angoisses, & d'un endolorissement de toute la peau.

Après lui avoir laissé passer tout l'hyver sans remèdes dont j'avois voulu qu'elle s'abstint, je pensai à l'entrée du printemps à un moyen qui me parut le seul propre à sauver la malade d'un si misérable état ; c'étoit d'inciser l'endroit de la douleur en y faisant une large plaie jusqu'à l'os, afin que les nerfs de la peau & des muscles étant ainsi entièrement coupés, cette partie douloureuse devint incapable d'éprouver la douleur. Je ne doutois presque point que la guérison ne s'ensuivît, & les doutes que j'aurois pu avoir ne m'auroient point empêché de faire cette tentative, puisqu'une espérance incertaine est préférable à un désespoir certain. J'avoue que ce qui causoit la douleur pouvoit résider au-dessous de cette douleur, ce pouvoit être quelque vice dans l'os capable d'irriter désagréablement les muscles ; & dans ce cas l'incision n'auroit pas été capable de guérir cette maladie, mais elle la mettoit à découvert & frayoit en même tems un chemin aux topiques & au trépan.

La malade eut assez de courage pour

vouloir se foumettre de bonne grace à cette opération , s'inquiétant peu des plus cruels tourmens , pourvu qu'ils pussent mettre fin à sa maladie. Le chirurgien fit cette incision le 12 Avril 1760, en fendant la peau par une incision cruciale jusqu'au péricrane , de sorte que chaque incision fut longue de deux pouces. J'eus soin de faire exciter une supuration abondante ; & le troisieme jour après l'opération , j'irritai dix fois le péricrane à nud avec un instrument de fer tranchant , sans que la malade le sentît aucunement , soit que je l'eusse avertie ou non que je voulois essayer cette irritation. Le septieme jour je réitérai les mêmes expériences avec le même succès , ce que le chirurgien trouva admirable & dont il fit l'épreuve , laquelle il a réitéré ensuite plusieurs fois avec le même résultat. Le péricrane n'est donc pas sensible. La plaie fut fermée le cinquieme de Mai.

La malade fut plus heureuse qu'elle ne s'y attendoit , elle fut quitte de la douleur qui la tourmentoit au moment où la peau fut incisée , & cette douleur n'est jamais revenue depuis lors. La douleur gravative de la tête se dissipa petit-à-petit ; & elle ne se plaint actuellement de rien que de foiblesse , de palpitations ,

d'un endolorissement à la peau du tronc & des membres, & de dégoût. Le sommeil revient, quoique lentement. Mais comme tous ces symptômes ne sont que les effets d'une cachexie produite par le manque de mouvement & par les veilles, j'espère qu'ils se dissipent à la faveur de la vigueur de l'âge & de l'esprit de la malade.

Elle a déjà usé avec succès de l'ipécacuanha pour débarrasser son estomac des nausées qui l'incommodoient. Un mélange de rhubarbe & de racine de pied de veau détachera & entraînera les impuretés amassées dans les intestins; il ranimera le ton des viscères, redonnera du jeu au mouvement péristaltique & rétablira les forces de l'estomac. J'espère de terminer la cure par le moyen du quinquina & du fer, pourvu que l'organisation de tout le système de l'extérieur de la tête ne soit pas encore dépravée, ce que donnent lieu de craindre la longueur & l'opiniâtreté de cette maladie; car si cela étoit, il seroit à craindre que les parties voisines n'en souffrissent bientôt; mais cela même n'auroit aucun rapport au traitement de la douleur, & si ce malheur, que Dieu veuille éloigner, avoit lieu, il prouveroit seulement qu'on a trop tardé à user du

remede , mais non pas qu'il eût été inutile en y ayant recours de bonne heure. Quelle a été la cause de la maladie ? La malade n'en a indiqué aucune d'éloignée que des fardeaux trop pesans qu'elle avoit portés sur la tête. La cause prochaine consistoit en une humeur fortement fixée sur les nerfs & peut-être sur une ramification assez considérable du nerf dur , laquelle passe dans l'endroit qu'occupoit le siege de la douleur. J'écrivois ceci au mois de Mai de l'an 1760 : peu de tems après la malade a changé de demeure , & comme cette demeure est fort éloignée de la ville , je ne l'ai point vue depuis ce tems-là ; mais j'ai cependant appris plusieurs fois par son frere , que sa santé étoit toujours chancelante , mais que les grandes douleurs n'étoient point revenues.

Quel corollaire peut-on déduire de cette observation ? Que la médecine d'aujourd'hui est trop molle , qu'elle donne trop dans les remedes qui favorisent la mollesse , & que c'est mal-à-propos qu'elle a renoncé à des remedes d'une efficacité plus mâle. On fait trop rarement attention à cette observation d'HIPPOCRATE , *que le fer guérit les maux qui résistent aux médicamens*. Mais , & c'est un malheur à déplorer , cette médecine

mâle qui voyoit de mauvais œil la trop grande timidité dans les doses & la crainte des instrumens de chirurgie, cette médecine héroïque à laquelle les anciens se plaisoient, est tombée en désuétude : les Arabes, SENNERT, ETMULLER, STAHL, HOFFMANN, la plupart des Allemands, des Italiens & des François, tant de ce siècle que du siècle passé, l'ont méprisée. *Conrad* GESNER, TORTI, HALLER & quelques autres modernes en ont fait usage, mais ne l'ont pas encore rétablie.

*

*

*

Cet hiver qui a été fécond en maladies m'a fourni plusieurs autres observations utiles, mais je suis las de vous avoir entretenu de tant de miseres, & j'ai d'autres choses à vous dire.

Vous avez déjà reçu la seconde édition de ma lettre à Mr. RONCALLO (*), laquelle est purgée des fautes qui avoient défiguré la première, au point que dans des endroits il n'y avoit point de sens, tandis que dans d'autres le vrai sens étoit perverti. Pourquoi, avez-vous dit alors,

(*) Ce qui suit étoit déjà écrit le 12 de Décembre 1759, mais j'avois eu plusieurs raisons pour le laisser jusqu'à présent parmi mes papiers.

a - t - on fait une seconde édition de ce traité, dont la médecine auroit bien pu se passer sans rien perdre ? Je ne repliquerai rien à cela ; j'avoue que ce petit écrit est inutile, si on ne veut regarder comme utiles que les ouvrages qui contiennent quelque chose de nouveau, ou qui éclaircissent quelque vérité encore trop obscure : je ne puis cependant pas le regarder comme inutile, une observation attentive ne m'ayant que trop appris à connoître la légèreté des hommes, & sachant très-bien qu'autant ils sont faciles à embrasser une erreur qu'on leur présente sous un point de vue qui les intéresse vivement, autant ils sont portés à la mépriser, si on leur en a fait une fois sentir le ridicule.

La fougue avec laquelle j'ai vu le comte RONCÁLLO PAROLINI, déjà renommé par d'autres ouvrages, attaquer l'inoculation, m'a fait craindre, légèrement à la vérité, que des lecteurs d'ailleurs d'un esprit superficiel ne s'en laissent imposer par le nom que cet auteur s'est fait & par la véhémence de son style, au point de regarder comme nuisible une méthode que l'Esculape de Brixen décrioit comme dangereuse, & que les invectives amères qu'il s'est permises ne leur parussent des raisons tran-

chantes. Il m'a paru que le seul moyen de parer à ce danger étoit de faire voir que la brochure entiere de Mr. RONCALLO ne contient pas la moindre chose qui soit contraire à l'inoculation.

C'est un grand feu sans force, & dont la violence n'aboutit à rien ()*.

J'avoue cependant, comme j'en ai déjà averti dans cette même lettre (**), que je n'aurois pas épousé cette querelle, si je n'y avois pas été invité fort obligeamment par des gens que je considere infiniment, & qui sont chers aux gens de lettres par plus d'un endroit, tandis que vous même vous refusiez de vous en charger. Mon caractère ne me permettoit pas de suivre la maniere de procéder injurieuse de Mr. RONCALLO. Mais pourquoi n'aurois-je pas repoussé par des *plaisanteries sans fiel* un adversaire qu'on ne peut réfuter par des raisons, puisqu'il a lui-même renoncé absolument aux raisons? Mr. le comte, se fiant à sa réputation, a cru que sa colere porteroit des coups mortels à l'inoculation, mais ils ne m'ont pas paru

(*) *Magnus sine viribus ignis*

Incaustum furit

(**) C'est la lettre adressée à Mr. RONCALLO, la premiere de ce recueil.

tels. Il se plaindra peut-être que ma lettre est fort différente de celle que j'avois adressée à Mr. DE HAEN : je ne défavoue pas cette différence ; cependant cette plainte fera assurément injuste , & devra paroître telle à tous ceux qui ayant parcouru les opuscules de Mrs. DE HAEN & RONCALLO verront combien leurs écrits different entr'eux de toute maniere. Et vous , mon cher ZIMMERMANN , vous appercevrez bien une seconde raison de cette différence qu'il y a entre mes deux lettres , vous qui savez combien je fais cas du professeur de Vienne , combien j'ai de vénération & d'amitié pour lui , sentimens qui me sont communs avec tous les médecins.

Ce n'a été qu'avec chagrin que je suis entré en lice avec lui , & avec des forces assurément inférieures aux siennes : je ne l'aurois jamais fait pour un objet de moindre importance ; mais pour parler avec ARISTOTE , je suis ami de PLATON , je le suis de SOCRATE , mais je suis encore plus ami de la vérité. Ce sont les droits de celle-ci que j'ai tâché de revendiquer , autant que mes foibles talens pouvoient me le permettre. Et mes efforts ne manquent point d'être secondés par le nombre des autorités , & des

autorités d'un rang distingué, & les avantages certains que l'inoculation a par devers elle me donnent bonne espérance. Mais il me manque l'approbation de mon illustre antagoniste, puisqu'au contraire, après avoir lu attentivement ma lettre, il a jugé que l'inoculation n'étoit pas aussi-bien défendue qu'il l'avoit cru. Je n'ai cependant rien de nouveau à ajouter, à moins que je ne voulusse risquer de vous ennuyer à force d'accumuler les témoignages des auteurs les plus respectables. Ayant donc renoncé à toute espérance de convaincre Mr. DE HAEN, je n'ai pas seulement songé à écrire pour disputer sur cette matiere, mais je fais avec empressement cette occasion de m'entretenir là-dessus avec vous, comme avec un ami.

Je mets de côté toutes les autres objections de peu d'importance lesquelles il faut abandonner aux railleurs, pour m'occuper de ces quatre que Mr. DE HAEN propose, & dont la solution paroît embarrassante.

1°. *Que la petite vérole naturelle n'est pas fort dangereuse.*

2°. *Que la petite vérole inoculée l'est tout autant.*

3°. *Qu'il y a tant de personnes qui ont deux fois la petite vérole que la sécurité*

qu'on peut se promettre de l'inoculation se réduit à peu de chose.

4°. *Qu'il y a un tel nombre de personnes qui n'ont jamais la petite vérole, qu'on doit être perpétuellement en crainte de la faire prendre à quelqu'un qui en auroit été exempt toute sa vie.*

Il tâche d'étayer son premier principe par plusieurs autorités ; je lui en avois opposé un plus grand nombre avec cette différence que la plupart de celles qu'il cite sont aussi en ma faveur, mais cet auteur distingué veut presque par-tout qu'une exception serve de règle. J'en pourrois citer une infinité d'autres, mais Mr. DE HAEN n'en trouveroit que bien peu à citer. Dans la lettre adressée à Mr. RONCALLO, j'ai fait usage de deux nouvelles autorités. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici quelques-unes de toutes récentes & une autre, qui avoit été omise lors de l'impression de la première lettre. " A Amsterdam, ce sont les paroisses de KERKRING, la petite-vérole régnoit au commencement de l'an 1669, de manière que sur environ cent & trente personnes qu'on enterroit chaque semaine, il y avoit cent enfants qui étoient morts de la petite-vérole ". L'auteur anonyme de *l'essai sur la nature, &c. de la petite vérole*

(*) est témoin "que, dans les années 1671
„ & 1672, il avoit regné dans plusieurs
„ comtés en Angleterre, une petite vé-
„ role accompagnée de mauvais symp-
„ tômes, que plusieurs en étoient morts,
„ & que dans la petite ville qu'il habi-
„ toit & dans la paroisse, il en étoit mort
„ environ soixante-six ”.

Lorsque Mr. DE HAEN a rendu compte
des nécrologues de Londres, il a dû être
affligé en voyant que la petite vérole
avoit tué à Londres 2096 personnes en
1683, 3138 en 1710, 3538 en 1752,
2359 en 1754, & en général qu'une année
comportant l'autre, le nombre des morts
alloit chaque année à 2000. Qu'on sup-
pose donc maintenant qu'il meurt cha-
que année à Londres trente mille per-
sonnes, il s'ensuivra que la seule petite
vérole en emporte la quinzième partie,
en partant des mêmes calculs que Mr. DE
HAEN nous a opposés dans la vue de
nous réfuter. Mais si vous faites atten-
tion que dans cette ville qui est extrê-
mement peuplée, il meurt beaucoup
d'étrangers qui ont eu la petite vérole
ailleurs, & que plusieurs enfans de Lon-
dres en meurent hors de la ville, vous
verrez bientôt que le calcul que nous

(*) *Tentamen de natura, &c. variolarum.*

opposons à nos adverfaires eft bien modéré. Outre cela ce calcul eft établi, comme fi tous les hommes avoient la petite vérole; mais s'il y en avoit un bon nombre qui en fuſſent exempts, comme le prétendent les ennemis de l'inoculation, combien le danger de la mortalité n'en feroit-il pas plus grand? C'eſt ce que Mr. DE LA CONDAMINE a obſervé avec ſagacité.

- Voici des paroles remarquables de Mr. LIEUTAUD qui a vieilli dans l'exercice d'une pratique nombreuſe. *Il réſulte de tout ce que nous venons d'expoſer que la petite vérole eſt une maladie des plus meurtrieres : l'inoculation pratiquée ailleurs avec beaucoup de ſuccès eſt le ſeul moyen qui puiſſe arrêter cette mortalité : il faut eſpérer qu'on ouvrira enfin les yeux, & que le bien public l'emportera ſur les vues & l'intérêt des particuliers.* Une autorité non moins reſpectable que celle-là, c'eſt celle de Mr. TRALLES, de cet excellent homme qu'on peut mettre à tant de titres au rang des premiers médecins de notre ſiècle, & qui fait auſſi grand cas de l'inoculation : je rapporterai d'autant plus volontiers ce qu'il en dit, qu'il fait très-bien voir en même tems les dangers de la maladie & l'utilité du remède. " Il eſt fâcheux, dit-il,

„ que nous n'ayons pas encore pu
„ par-tout en Allemagne parvenir, aussi-
„ bien qu'en Angleterre, à détruire les
„ préjugés anciens de nos peres & de
„ nos amis, préjugés qui s'opposent à
„ une invention qu'on devroit par-tout
„ approprier au bien public. Mais la véri-
„ té & l'expérience se répandront toujours
„ davantage, elles élèveront leur forte
„ voix, & après avoir détruit solidement
„ les objections des théologiens, des
„ moralistes & des médecins, elles triom-
„ pheront enfin aussi des obstacles que
„ leur oppose la pusillanimité : combien
„ de milliers de personnes ne conserve-
„ ront-elles pas alors à leurs parens, à
„ leurs freres, à leurs sœurs, à leurs
„ maris, à leurs femmes, à leurs amis !
„ Combien n'épargneront-elles pas un
„ jour de deuils aux maisons les plus
„ illustres, & même aux maisons roya-
„ les ! Quel ne fera pas le nombre im-
„ mense de chef-d'œuvres de la DIVINI-
„ TÉ qui ne seront pas détruits, qui ne
„ seront pas effacés du nombre des vi-
„ vants ! ”

Cet homme célèbre n'ignore cepen-
dant pas, puisqu'il en avertit, que plu-
sieurs milliers d'enfans échappent heu-
reusement à la petite vérole, soit par le
secours de la nature, soit par celui de

l'art ; mais aussi des observations impartiales & exactes lui ont appris, de même qu'à d'autres médecins, qu'il y a des petites véroles heureuses & d'autres qui sont funestes ; & comme cette variété est un effet de celle qui arrive dans les circonstances physiques dans lesquelles se trouvent ceux qui prennent cette maladie, c'est aux gens de l'art à examiner avec soin quelles sont celles de ces circonstances qu'il faut éviter, & quelles sont celles dont on doit désirer le concours, afin de profiter de celles-ci pour procurer la petite vérole. Les Genevois regrettent tout nouvellement la perte de plusieurs personnes que cette maladie leur a enlevées, entr'autres le second des comtes de HOLSTEIN, & Mr. DE PLESSEIN appartenant à une maison très-noble. La mort des princesses de Nassau m'a rappelé un passage qui a trait aux petites véroles qui attaquent particulièrement certaines familles, il est de Mr. SIDOBRE dont la réputation à la vérité est d'ancienne date, mais dont Mr. DE HAEN parle avec éloge, quoique peu de médecins le citent : " la petite vérole, „ dit-il, est funeste dans certaines fa- „ milles. Nous avons vu à Montpellier „ des enfans de familles illustres être „ emportés en peu de tems, après avoir

„ été tourmentés des plus fâcheux symp-
„ tômes de la petite vérole ”.

Il n'y a qu'à lire tout le chapitre qui traite du pronostic de cette maladie , pour ne pouvoir presque plus douter qu'elle est dangereuse : & dans le moment où j'écris ceci , je reçois un ouvrage tout fraîchement sorti de la presse , intitulé *des maladies des enfans & de celles de la peau* (†) , dont on dit que l'auteur est un ancien médecin de Montpellier , & dans lequel je trouve ce qui suit au sujet du pronostic de la petite vérole : “ quelquefois l'épidémie de la petite vérole est bénigne ; mais souvent elle est si mauvaise qu'il n'en réchappe qu'un petit nombre ” : & au commencement du chapitre il dit : “ ces épidémies sont de terribles fléaux pour le genre humain , & quelquefois elles sont si dangereuses qu'elles tuent un nombre prodigieux de personnes ”. Cet auteur ne paroît pourtant pas tenir le parti de l'inoculation.

Qu'y a-t-il enfin ? de quelque côté que nous portions nos regards , nous trouverons qu'il y a des petites véroles très-fâcheuses ; & si vous exceptez peut-être vingt médecins , tous les autres avec

(†) *De morbis puerilibus & cutaneis.*

tout le genre humain regardent cette maladie comme une maladie affreuse ; & on ne peut se permettre de passer sous silence que , tandis que les ennemis de l'inoculation s'efforcent à démontrer la bénignité de la petite vérole , ils citent les succès de LÆBER , qui a pleuré plusieurs de ses propres enfans que la petite vérole lui a enlevés , ce que HAMBERGER a publié avant sa mort. Sans m'arrêter donc davantage à des témoignages nouveaux & superflus qui prouvent cette triste vérité , je passerai au second principe , savoir , *que la petite vérole inoculée tue presque autant de monde que la petite vérole naturelle.*

Nos célèbres adversaires se trouvent ici d'accord avec nous , en ce qu'ils égalent le danger de la petite vérole inoculée avec celui des petites véroles naturelles les plus bénignes , telles qu'ils les supposent : mais on peut leur objecter qu'il en est de très-mauvaises ; il faut donc employer la méthode qui procure les avantages des plus bénignes. Et on peut très-bien appliquer ici les paroles du grand HARVEI , qui , en parlant de la multitude de futilités qu'on opposoit aux observations qui établissoient inébranlablement la circulation du sang , disoit : “ quiconque veut savoir ce qui

„ en est, doit voir si ce qui a rapport à
„ cette question, & qui est visible &
„ tombe sous les sens, est vrai ou ne
„ l'est pas; ou bien il doit s'en rappor-
„ ter au témoignage de ceux qui ont
„ fait les expériences; il n'y a point de
„ moyen plus évident pour s'instruire
„ & pour parvenir à la certitude”.

Je ne puis passer sous silence ce que je lis, pendant que ceci s'imprime, dans une lettre très-savante & très-polie de Mr. DE HAEN. *Il y a deux moyens d'éviter la mortalité dans cette maladie. Le premier est l'inoculation, l'autre est une bonne méthode de traiter la maladie.* Maintenant nous sommes assurément presque du même avis. Ce célèbre auteur a eu la bonté d'accompagner cette lettre de l'excellent opuscule qu'il a publié en dernier lieu (*), où je trouve ces mots à la page 102, “ la même année dernière en
„ 1759, j'ai entendu des médecins dé-
„ tester en ma présence l'extrême mor-
„ talité de la petite vérole de cette an-
„ née, & suivant le nécrologue de Vien-
„ ne, il leur en est mort l'année précéden-
„ te environ 500 personnes”. Ce savant distingué objecte qu'après la mort de personnes qui avoient été inoculées, on

(*) *Febrium divisio, &c.*

avoit publié des loix qui défendoient l'inoculation chez de semblables sujets : cela lui donne lieu de tourner cette méthode en ridicule par des plaifanteries pleines de fel.

Mais est-il assez impartial ? Des imprudens ou des fanatiques , car je ne disconviens pas que l'inoculation n'ait ses fanatiques , ont inoculé une personne attaquée de la phthisie ; est-il donc ridicule que des médecins mieux instruits aient attribué la mort de cette personne à la phthisie , & qu'ils défendent d'inoculer par la suite des personnes atteintes de cette maladie ? N'est-il pas probable que , tandis que tant de personnes se mêlent de l'inoculation , il y en aura plusieurs qui l'emploieront mal - à - propos , & faut-il la taxer à cause de cela ? Faut-il interdire la médecine électrique , parce que faute de l'avoir administrée avec précaution , elle a été inutile aux uns & nuisible à d'autres ? Le sort du quinquina a été autrefois le même que l'est aujourd'hui celui de l'inoculation ; & tandis qu'il guériffoit des milliers de personnes , il faisoit du mal à une ou deux à qui on l'avoit donné sans précaution ; les partisans de ce remède n'en craignoient pas plus de se déshonorer & de le décréditer en avouant leur im-

prudence : pourquoi les partisans de l'inculcation feroient-ils privés d'un pareil privilege, & pourquoi ne citerois-je pas ici un passage de S. JÉRÔME qu'a cité en pareil cas l'excellent Mr. BADI ? *Ceux qui ne croient pas un fait , dont ils ne veulent pas reconnoître la réalité , le nient ordinairement en fermant les yeux à l'évidence.*

Il feroit ennuyeux & inutile de s'arrêter à la troisieme & à la quatrieme objections , puisqu'elles ont été réfutées ailleurs fort au long , & que leur futilité est reconnue *sur les montagnes par les bergers , sur les théâtres par les poètes , dans les assemblées par les ignorans , dans les bibliothèques par les savans , & dans les écoles par les maîtres.*

Mr. DE HAEN avertit que je n'ai rien dit de la moralité de la question , & que j'en ai remis la solution au célèbre CHAIS , parce qu'elle nous avoit paru trop difficile à Mr. DE LA CONDAMINE & à moi. Il est vrai que j'ai abandonné à ce vénérable pasteur cette décision qu'il avoit prise sur lui de son propre mouvement ; mais je ne l'ai pas abandonnée sans y toucher , puisque j'emploie un argument qui est le seul , il est vrai , dont je me serve , mais qui est très-fort , que plusieurs personnes ont trouvé solide,

folide, & qui, à ce que j'espère, a été trouvé tel par mon adversaire, puisqu'il n'en dit pas un mot.

Enfin, comme je vois que les raisons par lesquelles il insiste sur l'impossibilité de l'inoculation d'après les préceptes des inoculateurs, & d'après l'histoire des épidémies, par où il prétend démontrer qu'on ne trouvera jamais un tems favorable à l'inoculation; comme je vois, dis-je, que ces raisons n'ont fait impression sur personne, je ne m'en occuperai pas : mais j'examinerai, ainsi qu'il convient que je le fasse, ce dont ce grand homme veut bien faire part au public dans la seconde édition de *l'inoculation justifiée* (*), que j'ai déjà promise il y a long-tems, mais que je veux garder encore pendant quelque tems dans mes papiers, fondé sur cet adage, qui dit qu'on fait assez tôt ce que l'on fait assez bien.

Mais je ne veux pas garder le silence sur le petit ouvrage de Mr. DE HAEN, sans vous déclarer que Mr. VAN SWIETEN m'a fait espérer qu'il écriroit en faveur de l'inoculation, ce dont on verra

(*) Cet ouvrage, dont il a déjà paru trois éditions à Lausanne, se trouve chez *François Grasset & compagnie*, éditeurs des ouvrages de Mr. Tissot.

la preuve, si je ne me trompe, dans le quatrieme tome de ses commentaires ; car son illustre ami n'auroit pas manqué de dire qu'il désapprouvoit l'inoculation s'il eût été du même avis que lui : & il feroit assurément bien affligeant que cet ouvrage immortel transmet à nos derniers descendans la censure d'une pratique, de laquelle on s'étonnera alors qu'on ait pu un jour contester par-tout l'utilité.

Je ne me mets donc point en peine des vaines déclamations & des invectives, qui de tout tems furent marquées au coin de l'erreur ; & au lieu de se fâcher, on ne fera que rire aux dépens de cet écrivain qui, possédant aussi-bien la géographie que le latin & l'histoire littéraire, dit de Mr. DE HAEN, qu'il est *professeur à Vindobone en Allemagne*, & qui appelle l'inoculation *une pratique plus meurtriere que les guerres les plus sanglantes* ; peut-on s'empêcher d'en rire (*) ? Mais on reprime cette envie de rire, pour donner des larmes au malheur de Mr. CANTWEL, car tandis qu'il s'efforce de démontrer que la petite vérole naturelle est bénigne, & que l'inoculée est maligne, l'événement

(*) *Risum teneatis amici.*

refute son discours, & la mort de sa fille unique, tuée par la petite vérole naturelle, prouve que ce pere infortuné s'est trompé. Mais je me fais de la peine de renouveler une affliction si amere (†).

Voici sur quoi je fonde mon assurance; le mercure, le tartre émétique, l'opium, le quinquina, l'ipécacuanha & je ne fais combien d'autres remedes, dont on a long-tems blâmé & condamné l'usage, l'ont enfin emporté sur la calomnie; l'inoculation, dont l'utilité est bien plus grande & qui a les mêmes obstacles à surmonter, aura aussi un jour le bonheur d'en triompher. L'irritabilité dont vous prenez la défense aura aussi cet avantage, quoiqu'elle ait à effuyer les contradictions de tant d'adversaires dont une partie cependant sont vaincus, mais qui n'ont négligé aucune tentative pour n'être pas forcés d'avouer leur défaite. D'autres, voyant déjà qu'on ne peut plus la nier, prétendent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens; objection qu'on n'avoit pas eu honte d'opposer à la circulation. Qu'on accorde, si l'on veut, que l'irritabilité n'est qu'une ancienne découverte renouvelée; mais si les anciens en ont parlé dans leurs ouvrages,

(†) *At infandum tædet renovare dolorem.*

ler de ceux qui , étant forcés d'admettre l'irritabilité , se forgent une hypothèse qui la présente sous une face nouvelle , du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez , sans être fondés sur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties solides du corps humain , tandis qu'il est démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties , excepté les chairs , en sont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété , ils lui ôtent de son activité , & en lui refusant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement , ils en font une propriété universelle à la vérité , mais qui n'est pas d'une grande importance. On peut à peine croire que , tandis que les disciples de Mr. DE HALLER , & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes résultats , & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre musculaire qui fût irritable , & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la source des mouvemens vitaux , qu'il se trouve d'un autre côté des gens qui méprisant les expériences , & n'ayant observé nulle part l'irritabilité , veulent qu'elle existe dans tout le corps , & qui en même tems prétendent qu'elle est incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah ! est-il possible que l'esprit humain s'avilisse à ce point là , & que chacun aime mieux se forger & s'approprier une erreur que d'embrasser la vérité chez autrui ?

Mais ne croyez pas que ce soient là toutes les erreurs qu'on commet au sujet de l'irritabilité. Car il est des gens qui , ne faisant pas une distinction exacte des marques caractéristiques de l'irritabilité & de la sensibilité , attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il est vrai que lorsqu'on a coupé les nerfs , un muscle ne conserve pas long-tems son irritabilité ; s'ensuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en sont point doués ? Non assurément. Qu'est - ce donc ? L'irritabilité est une propriété des muscles qui sont dans un état d'intégrité & sains , & quelle que soit la cause qui diminue cette intégrité , l'irritabilité en souffrira ; or les nerfs sont nécessaires pour l'intégrité des muscles. Un muscle est tiède dans son état d'intégrité , lorsqu'il est froid , son irritabilité est détruite , faudra-t-il à cause de cela attribuer cette propriété à la tiédeur ? On y est autant autorisé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur sont des conditions sans lesquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

ler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, se forgent une hypothèse qui la présente sous une face nouvelle, du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez, sans être fondés sur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties solides du corps humain, tandis qu'il est démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties, excepté les chairs, en sont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent de son activité, & en lui refusant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété universelle à la vérité, mais qui n'est pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les disciples de Mr. DE HALLER, & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes résultats, & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre musculaire qui fût irritable, & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la source des mouvemens vitaux, qu'il se trouve d'un autre côté des gens qui méprisant les expériences, & n'ayant observé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle existe dans tout le corps, & qui en même tems prétendent qu'elle est incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah ! est-il possible que l'esprit humain s'avilisse à ce point là , & que chacun aime mieux se forger & s'approprier une erreur que d'embrasser la vérité chez autrui ?

Mais ne croyez pas que ce soient là toutes les erreurs qu'on commet au sujet de l'irritabilité. Car il est des gens qui , ne faisant pas une distinction exacte des marques caractéristiques de l'irritabilité & de la sensibilité , attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il est vrai que lorsqu'on a coupé les nerfs , un muscle ne conserve pas long-tems son irritabilité ; s'ensuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en sont point doués ? Non assurément. Qu'est - ce donc ? L'irritabilité est une propriété des muscles qui sont dans un état d'intégrité & sains , & quelle que soit la cause qui diminue cette intégrité , l'irritabilité en souffrira ; or les nerfs sont nécessaires pour l'intégrité des muscles. Un muscle est tiède dans son état d'intégrité , lorsqu'il est froid , son irritabilité est détruite , faudra-t-il à cause de cela attribuer cette propriété à la tiédeur ? On y est autant autorisé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur sont des conditions sans lesquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

horloge dépend de la gravitation du pendule , mais si quelqu'une des roues , même la plus petite , est courbe ou inclinée , cela fait cesser le mouvement de cette machine , lequel ne dépendoit cependant point de cette roue. Cette comparaison est très-juste. Mais où trouvera-t-on quelqu'un qui admette une comparaison contraire à une hypothèse à laquelle il est attaché ? En réfléchissant sur tant d'inconséquences , je me suis rappelé plus d'une fois ces jolis vers de GUARINI , qu'on peut très-bien appliquer ici en en changeant un peu le sens :

*A che del saper nostro
 Insuperbite , o miseri mortali ?
 Questa parte di noi ch' entenda e vede
 Non è nostra virtù , ma vien dal cielo.
 E sso la dà come a lui piace , e toglie (*) .*

Plut - à - Dieu que cette erreur fût la dernière sur cette matière ! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela ,

(*) Voici le sens de ces vers ; oh ! misérables mortels , pourquoi vous enorgueillez-vous de notre savoir ? Ce n'est pas à notre intelligence que nous sommes redevables de ces organes par lesquels nous entendons & nous voyons , mais ce sont des dons du ciel , qu'il nous accorde ou nous ôte comme il lui plaît.

car vous trouverez bien des gens qui attribuent l'irritabilité à l'ame ; ils abjure-roient cependant bientôt cette erreur, s'ils possédoient bien toute l'histoire de l'irritabilité, car l'irritabilité est peut-être encore plus grande dans les végétaux que chez les animaux, puisqu'il paroît qu'elle seule fait dans les plantes les effets qu'elle ne fait chez les animaux qu'autant qu'elle agit de concert avec la sensibilité. L'ame & l'irritabilité n'ont donc rien de commun ; mais il ne falloit pas ôter à l'ame la prérogative qu'on lui a accordée d'être l'origine des mouvemens du corps. Les partisans de ces opinions ne sont cependant point d'accord en ceci, & comment le feroient-ils, tandis qu'ils sont dépourvus d'expériences ?

Mais cette prérogative de l'ame ne se soutiendra pas long-tems ; Mr. BATTIES a fait voir en dernier lieu avec beaucoup de force qu'elle étoit nulle, & j'espère faire voir bientôt qu'elle n'existe point, je prouverai en même tems ouvertement qu'il n'importe point à la religion que les mouvemens vitaux des animaux soient un effet de l'influence de l'ame plutôt que de celle d'un principe matériel ; & même, si on pouvoit une fois prouver que la matiere est incapable de

perpétuer le mouvement, nous ferions assurément bientôt réduits au point d'accorder une ame à tout être vivant & aux plantes, même à celles qui ont le moins de vie, puisqu'il y a une infinité de plantes dans lesquelles la somme des mouvemens vitaux est plus grande que chez un bon nombre d'animaux. La vie des plantes ne dépend cependant d'aucun secours externe, qui ne se trouve pas chez les animaux : le mouvement a donc la même origine dans les uns & les autres, & il n'y en a point de plus efficace que l'irritabilité.

C'est quelque chose de fort important que cette analogie entre les animaux & les plantes; les anciens ne se sont point contentés de l'observer légèrement, & certains modernes ne l'ont que trop méprisée, le sachant & le voulant : vous pourrez l'examiner en détail dans le livre (intitulé) de la nature; mais qu'il me soit permis de vous en parler ici en peu de mots, afin que mieux instruit par votre réponse, je puisse approcher de plus près de la vérité. LA METTRIE, cet auteur fameux dans un tems, a publié un petit ouvrage où il ne manque pas de génie, dans lequel il a exposé quelques affinités, sur tout des affinités anatomiques; mais en cherchant à déduire de

cette comparaifon la vraie caufe des mouvemens communs à ces deux claffes, il faudra que je recherche avant toutes chofes quelle eft l'influence qu'ont fur l'une & l'autre les caufes univerfelles du mouvement dans notre globe, fur-tout l'air & le foleil; & fi je ne me trompe, je démontrerai avec la plus grande facilité que l'influence de l'un & de l'autre eft la même, chez les animaux & dans les plantes.

Perfonne n'ignore que la privation de l'air fait périr auffi promptement les plantes que les animaux. Perfonne n'ignore qu'un air corrompu eft également mortel pour le jardinier & pour la laitue. Et l'influence du foleil n'eft pas moindre que celle de l'air. Le regne végétal a fes efpeces nocturnes, & dans le tems que fe livrent au fommeil les oifeaux & les autres animaux que la néceffité ou quelque abus n'oblige pas de veiller, dans le tems que s'y livrent les malades dont les forces affoiblies fe remettant & prenant le deffus fur celles de la maladie en font cefler les redoublemens, dans le tems que le fommeil adoucit les infirmités qu'occacionne chez les enfans une trop grande foibleffe, & après qu'ils ont été affez bien pendant le jour; dans ce même tems, les plantes jouiffent d'un repos

qui leur est propre, comme l'a découvert Mr. DE LINNÉ; & Mr. HILL a prouvé que ce repos étoit dû à l'absence du soleil. Tandis qu'en automne la circulation cesse peu - à - peu dans les plantes, elle cesse aussi chez une infinité d'espèces d'animaux. Il semble qu'au-tôt les uns & les autres de ces êtres sont privés de la vie. Lorsque le printemps ramène la chaleur sur la terre, ils reprennent les uns & les autres de la vie par une pareille gradation.

Les observateurs attentifs savent qu'il est des plantes à l'aspect desquelles on peut juger à coup sûr au milieu du jour, si le soleil luit ou s'il est caché par des nuages; les voyageurs savent combien il leur importe d'être à l'abri du soleil, soit que cet abri leur vienne d'un nuage, d'un arbre ou de quelque autre corps qui en intercepte les rayons: car lorsqu'il luit, les insectes qui en sont plus animés les tourmentent, au lieu qu'ils languissent & l'épargnent lorsqu'il ne paroît pas. Et en ceci l'influence du soleil paroît beaucoup plus grande sur les insectes que sur les plantes, ce qui fait en faveur de notre système. Mais je l'avoue, je ne daignerois pas chercher à réfuter cet argument, car on pourroit y objecter avec raison que cette

différence vient de celle des élémens dans lesquels se trouvent les plantes & les animaux. Car tandis que la terre qui est dense conserve long-tems sa chaleur, elle la communique pour quelque tems aux plantes & presque dans le même degré, lors même que la cause de cette chaleur a disparu; l'air étant beaucoup moins dense perd bientôt la chaleur qu'il avoit reçue.

L'inaction fait languir les animaux, le défaut de mouvement fait aussi languir les plantes, & cette observation donne déjà l'explication de plusieurs phénomènes. Chaque espèce d'animaux est pourvue des alimens qui lui sont propres, & ils périssent s'ils en manquent; il n'est point aujourd'hui de physicien qui nie qu'il y ait un pareil choix pour la nourriture des plantes. Tel animal qui vit naturellement dans tel climat, dans telle terre & dans telle eau, ne pourra prospérer nulle autre part; chaque plante a aussi son lieu natal, hors duquel elle ne peut plus avoir ni vigueur ni vie; les végétaux ont aussi leur nostalgie (que nos adversaires en prennent occasion, s'ils veulent de ridiculiser les Suisses). Les plantes ont leurs maladies, & des maladies qui ont de l'affinité avec celles des animaux; les remèdes des unes

& des autres ne different pas beaucoup. En un mot, & sans parler d'une infinité d'autres comparaisons, c'est des mêmes causes que dépendent dans ces deux regnes, l'accroissement, la santé, la vie, les imperfections, les maladies, la mort; donc les mêmes causes, ou du moins des causes de même genre, sont l'origine des mouvemens vitaux.

On repliquera peut-être que les mouvemens sont plus grands chez les animaux que dans les plantes; la réponse est toute prête. Il seroit facile de démontrer qu'il est un plus grand nombre de plantes, dans lesquelles la somme des mouvemens, qui résulte de la masse qui se meut, de la vitesse du mouvement, du chemin à parcourir, de la force des résistances, est plus grande que dans les animaux d'une masse égale. Au reste rien n'empêche, & je l'accorde volontiers, que la cause interne du mouvement des plantes, concourant avec les causes externes, que cette propriété qui n'a lieu ni dans les minéraux, ni dans les plantes mortes, & qui est plus active dans telle plante, tandis qu'elle est plus foible dans telle autre; que cette propriété, dis-je, n'ait plus d'efficacité chez les animaux: je prétens seulement qu'elle est de même genre, savoir qu'elle est ma-

térielle, & j'espère que je le prouverai un jour invinciblement. Elle est la base inébranlable de toute certitude dans l'économie animale. Elle est la vraie nature. Il est vrai qu'elle peut être troublée par des causes morales; mais que s'enfuit-il de là?

Cette irritabilité est le pendule de l'horloge, mais il est beaucoup de choses qui peuvent diminuer, augmenter, troubler les effets de l'action de ce pendule, & l'ame est de ce nombre. Car les mouvemens que celle-ci excite sont toujours de courte durée, irréguliers & turbulens: les mouvemens vitaux au contraire sont continus & uniformes; ceux-ci ont donc une autre origine, & il est heureux que cela soit ainsi, car la circulation seroit continuellement dans un état d'égarement, si le mouvement du cœur dépendoit de l'ame, ou plutôt elle tomberoit bientôt dans cet état; car une machine dans laquelle il y auroit des mouvemens aussi turbulens ne subsisteroit pas long-tems. Une observation journalière ne démontre-t-elle pas que le terme de la vie est d'autant plus court que l'ame s'est plus souvent mêlée de la circulation? Assurément je ne pourrois guere croire que les animistes même les plus zélés se laissent amener au

point de confier à leur ame les rênes de leur cœur, si cela étoit au pouvoir de l'homme.

A l'occasion de ces partisans de l'ame, du nombre desquels sont plusieurs favans très-célebres par leurs connoissances & par leurs talens, & à qui je dois de la vénération, je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien de fois j'ai été surpris de voir que ces auteurs, qui attribuent la plus grande influence sur le corps à un être spirituel, sont les mêmes qui se fondent avec le plus de confiance sur les mathématiques, pour expliquer par elles les phénomènes de cette machine *pneumato-corporelle*. Je ne suis point ennemi des mathématiques, du moins autrefois n'ai-je point été novice dans cette science, ayant été disciple de deux grands mathématiciens Mrs. CALENDRINI & CRAMER dont on doit chérir à jamais la mémoire, mais depuis que j'ai commencé à comprendre ce que c'étoit que la médecine, j'ai toujours cru que les mathématiques étoient de peu d'usage, non pour le médecin lui-même, mais pour la médecine ; & la multitude de livres de médecine mathématique que j'ai lus depuis ce tems-là ne m'a pas engagé à penser différemment.

Je conviens que connoissant les propriétés élémentaires de notre corps, on pourra sans doute très-bien expliquer ses mouvemens, & cela avec autant de certitude qu'on l'a fait par rapport aux planetes; mais de trouver ces propriétés, c'est-là une grande difficulté. L'élasticité, l'irritabilité, la chaleur & le froid, d'où dépendent la dilatation & la condensation, les diverses acrimonies & la sensibilité, ont de grandes influences & des influences inégales pour chaque individu dans la mécanique du corps humain, & on ne peut les soumettre à aucun calcul: l'attraction entre les corps les plus prochains a aussi ses influences qu'on n'a pu encore assujettir à aucun calcul exact. Quelles seront donc les propriétés élémentaires d'après lesquelles vous soumettrez une fonction au calcul, tandis que les causes même les plus connues de cette fonction n'admettent jusqu'ici aucune espece de calcul? De quelle utilité seront des calculs fondés sur des propriétés élémentaires hypothétiques?

Voici comme raisonnent les animistes; les mouvemens vitaux agissent avec une force supérieure à celle des causes mécaniques, mais l'effet ne peut pas avoir plus d'activité que sa cause; donc ces mouvemens tirent leur origine d'une

cause immatérielle. Mais il y a ici un sophisme , tel que celui que les dialecticiens appellent une *énumération imparfaite* , car en faisant l'énumération des causes, ils n'en indiquent que quelques-unes sans parler des autres. Il est vrai que la force des mouvemens vitaux est supérieure à celle des forces mécaniques de la plupart des corps inanimés ; mais où ont-ils appris qu'il n'est point d'autre force dans les corps animés ; où ont-ils vu que cette force, dont l'existence est déjà démontrée invinciblement, soit assujettie aux mêmes loix que les corps privés de vie ? L'effet ne peut avoir une activité plus grande que celle de sa cause, j'en conviens ; mais il y a encore ici une énumération imparfaite , en ce que ces messieurs se plaisent à ne considérer que la force qui agit, sans parler de celle qui réagit, & qui, ayant lieu dans un corps où elle est comme emprisonnée, n'a besoin que d'être un peu aidée pour rompre ses liens & agir avec un effort prodigieux.

Il ne manque point de semblables exemples, soit dans la nature, soit dans les arts. Un habile artiste fait construire une voûte de manière que, tant que la clef de cette voûte demeurera à sa place, elle ne pourra céder à aucun effort ;

cette clef peut être faite de façon qu'une très-petite force soit capable de la remuer de sa place ; mais aussi-tôt qu'elle est ôtée, la voûte tombe avec une force prodigieuse ; est-ce que cette force lui venoit de la très-petite force qui a remué la clef ? Point du tout, cette force avoit lieu dans cette voûte.

Lorsqu'on frotte un caillou avec de l'acier, avec une force qui ne mettroit pas une demi-livre en mouvement, il en sort assez de feu pour réduire une ville entière en cendres & en fumée ; & quel est le nombre qui exprimera de combien l'effet a surpassé la cause qui l'a produit ? Mais il y avoit dans les corps qui ont été consumés une cause inconnue qui y existoit avant cet effet, & dont la force étoit de beaucoup supérieure à la première. Supposons maintenant que la force du feu soit inconnue à tout le monde, & il y a peut-être plusieurs forces pareilles dont on ignore encore l'existence : si un habile artiste avoit construit une machine, au moyen de laquelle l'approche d'une seule étincelle excitât un grand mouvement, nos médecins mathématiciens argumenteroient ainsi avec un grand appareil de mathématiques & peut-être de métaphysique. *L'effet ne peut pas être plus grand*

que sa cause , mais le mouvement de cette machine est plus grand que celui qui a fait sortir l'étincelle , donc il ne vient pas de cette étincelle ; mais de quelque esprit capable de produire le mouvement. Il en est entièrement de même par rapport à l'irritabilité , ou à quelque autre force motrice des mouvemens vitaux. Il y a trop de présomption à rejeter tout ce qui est nouveau : un jour instruit un autre jour , & la postérité découvrira ce que nous ne savons pas , pourquoi notre siècle blâmeroit-il ce qu'ignoroient les précédens ? Il est peut-être une infinité d'autres propriétés qui ont été données à différentes especes de corps , qui sont soumis à des loix de mouvement jusqu'ici inconnues , & qui exciteront dans la suite de nouvelles querelles , aussi longtemps qu'il existera des hommes qui auront honte d'apprendre quelque chose des autres.

Sans parler donc de tous ces calculs auxquels on emploie trop de tems inutilement , il ne reste que la seule observation qui soit propre à enrichir la médecine : c'est , je l'avoue , une route difficile & que peu de gens peuvent suivre , tandis que celle des hypothèses est aisée à tenir pour tout le monde. Toutes les fonctions du corps dépendent du mou-

vement & du sentiment ; c'est de l'irritabilité que vient le mouvement que les muscles donnent aux autres parties ; l'ame sent par les nerfs , & c'est par le moyen des nerfs qu'elle produit des mouvemens qui lui sont propres ; c'est de ces divers mouvemens que dépend la nature des diverses humeurs & l'appareil des diverses sécrétions. Si vous faites attention à ces trois choses dans un esprit d'observation , en considérant en même tems quel peut être l'effet des circonstances extérieures & environnantes , des alimens & des remèdes , vous approvisionnerez bientôt la médecine d'une foule de bonnes choses qu'on n'auroit jamais trouvées en suivant le chemin battu. Mais il est bien tems de mettre un frein à la rapidité de ma plume : tout en voulant vous entretenir en peu de mots d'une maladie assez rare , j'y ai ajouté plusieurs choses étrangères à ce sujet ; puissent-elles ne pas vous déplaire ! Portez-vous bien , mon cher ZIMMERMANN , mon illustre ami , & ne faites pas attendre long-tems aux gens de bien les excellens ouvrages que vous vous proposez déjà depuis long-tems de publier , & que vous avez achevés en partie , celui qui traite *des tempéramens* , dans lequel vous exposerez dans un si

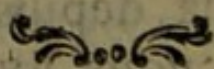
grand jour les effets de l'irritabilité, celui *de la solitude du médecin* & celui de *l'expérience en médecine* : recevez de bon cœur cette petite-differtation, quelle qu'elle soit; je l'apprécierai suivant le cas que vous en ferez: je vous salue derechef; & soit que vous fixiez votre demeure dans votre patrie, & que méprisant généreusement les honneurs, vous vous concentriez dans le sentiment intérieur de votre propre mérite (*); soit qu'étant né pour de plus grandes choses, vous cédiez aux instances du magnifique recteur de l'université de Gottingue, & que vous y agréiez la chaire de professeur que vous rempliriez, en y enseignant la véritable médecine pratique; ne cessez point d'aimer le meilleur de vos amis.

Lausanne le 6 Mai 1760; & pour la seconde fois, le 10 Octobre 1769.

(*) J'ai cru qu'il falloit rendre ainsi ces vers;

Contemnere honores

Fortis, & in te ipso totus teres atque rotundus.



LETTRE

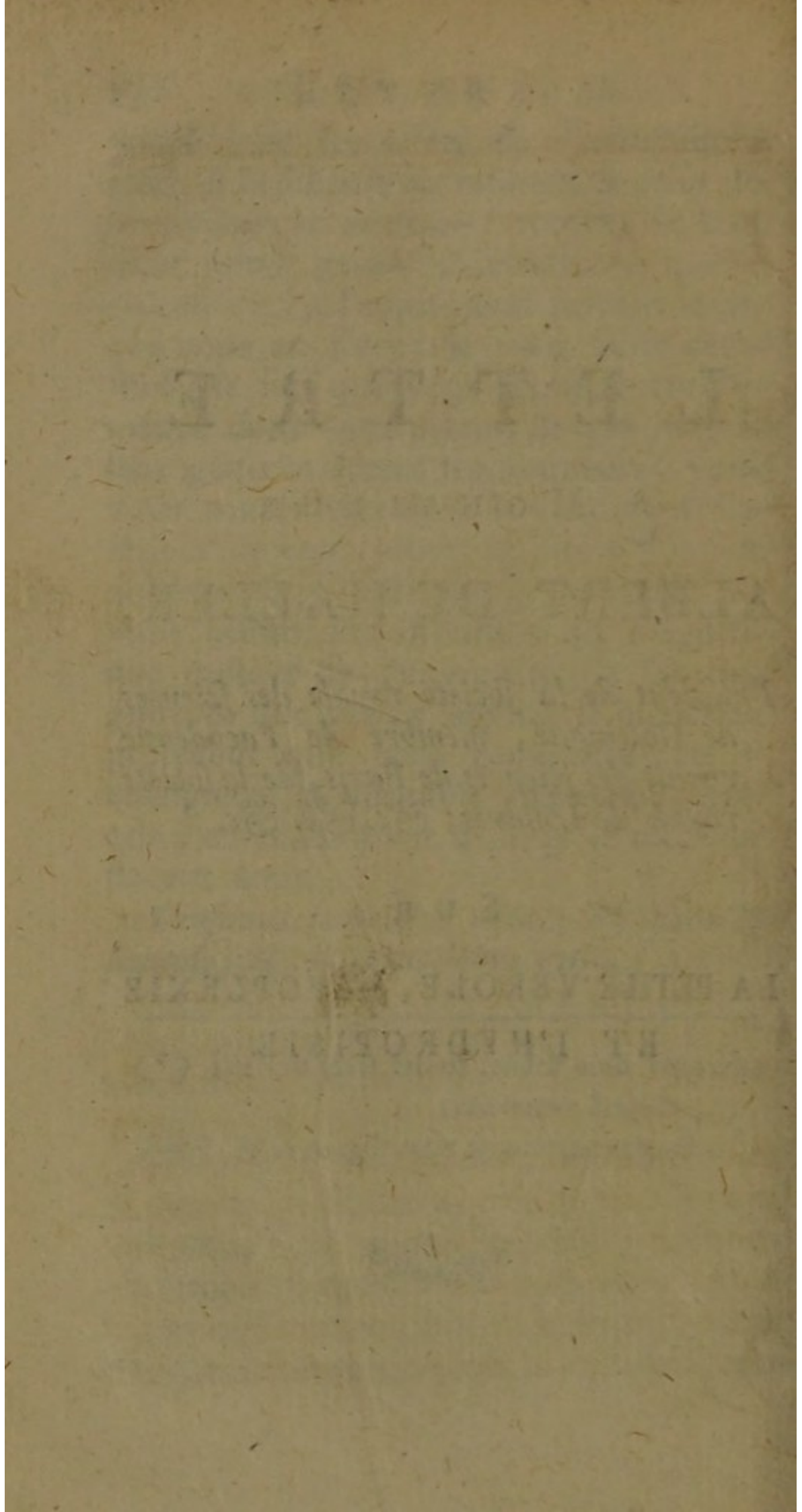
A MONSIEUR

ALBERT DE HALLER,

*Président de la société royale des sciences
de Gottingue, membre de l'académie
royale des sciences de Paris, de la société
royale de Londres, &c. &c. &c.*

SUR

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE
ET L'HYDROPIE.



L E T T R E

A

MONSIEUR DE HALLER,

S U R

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE
ET L'HYDROPIE.

MONSIEUR,

Comme vous possédez parfaitement l'histoire de la médecine, vous n'ignorez pas que les Arabes, qui ont les premiers observé la petite vérole, ont indiqué la véritable méthode de la traiter.

Ils ont averti qu'elle est du nombre des maladies chaudes; & ils ont employé une méthode curative, propre à empêcher que l'inflammation n'aille trop loin: cette méthode consistoit à faire de copieuses saignées, à donner des rafraîchissans, des acides, des lavemens, & à

prescrire une diete très-légere , tandis qu'en même tems ils préparoient la peau , par des vapeurs émollientes , à donner au venin une issue facile. Ils ranimoient les forces languissantes en donnant de l'opium , & ils resserroient le ventre lorsqu'il étoit trop relâché.

Depuis le tems d'ALBUCASIS , qui a été à-peu-près le dernier des médecins arabes , & qui a vécu sur la fin du onzieme siecle , jusqu'à la fin du seizieme , les médecins du tems de la basse latinité ont plutôt avili la médecine qu'ils ne l'ont changée. Au commencement du seizieme siecle , PARACELSE qui méprisoit ses prédécesseurs , qui vantoit avec exagération les remedes chymiques & l'opium , fut le fondateur d'une secte , qui dans les maladies aiguës , sur-tout dans les éruptives , cherchant à faire sortir le venin par la peau , rejettoit avec horreur les saignées , les rafraichissans , les lavemens & toutes les évacuations , excepté la sueur. Cette méthode s'établit si bien , sur-tout dans le traitement de la petite vérole , que depuis PARACELSE il se trouve peu de médecins qui aient été entièrement exempts de ce préjugé. Mais pendant deux siecles on a employé des diaphorétiques fort échauffans , des compositions thériacales , des bézoardiques ,

des narcotiques , qui , en ajoutant à l'activité du virus variolique , ont dévasté toute la terre. Mais , comme vous le dites très-bien , *il importe aux médecins d'ensevelir tout cela dans un éternel silence , pour ne pas laisser aux hommes un souvenir qui pourroit leur rendre odieux le nom d'un art qui leur est si salutaire.*

SYDENHAM a été le premier qui ait élevé la voix contre cette abominable pratique , & qui ait rétabli la méthode rafraichissante.

BOERHAAVE suivant ses traces l'a recommandée avec cette énergie mâle qui lui appartenoit ; aussi les disciples de ce grand médecin l'ont-ils adoptée avec empressement ; ils l'ont répandue , & aujourd'hui elle n'est inconnue nulle part , & elle est journellement utile à plusieurs personnes ; il n'y a plus rien à désirer à cet égard , si ce n'est que tout le monde en fasse usage , & que s'il y a des défauts on les corrige.

L'opium , dont les Arabes faisoient usage avec tant de précaution , a été le remède que SYDENHAM a principalement employé dans sa méthode , il s'y fioit comme à une dernière ressource dans les cas les plus désespérés ; il le regardoit comme un calmant capable d'apaiser les plus violens désordres de la sup-

puration. Pour les esprits acides il n'en a pas dit un mot, excepté lorsqu'il s'est agi de la petite vérole maligne. Les auteurs de nos jours ne paroissent pas penser autrement. Le traitement de la petite vérole, & des réflexions attentives sur la nature de cette maladie, m'ont appris à penser un peu différemment. Je vous envoie, monsieur, mes observations & mes réflexions là-dessus avec quelques autres sur l'apoplexie & sur l'hydropisie, non dans la vue d'ajouter à vos connoissances, mais pour vous prier d'y faire vos corrections.

J'ai eu moi-même la petite vérole bénigne au mois d'Août de 1743, étant à l'âge de quinze ans, occupé à étudier la physique, & desirant de devenir un jour médecin. Un médecin âgé & respectable me prescrivit un régime utile, qui consistoit à user de thé au lait & de pommes ou de pruneaux cuits; mais il me fit prendre le soir de la thériaque. La nuit qui suivit l'usage de ce remède fut si mauvaise que je refusai absolument d'en reprendre; & j'ai appris dès là, pour ne l'oublier jamais, que les remèdes échauffans nuisent dans la petite vérole.

Trois ans après en 1746, j'étois à Montpellier où une cruelle épidémie me

fournit l'occasion d'observer plusieurs personnes atteintes de la petite vérole ; mais un apprentif ne fait pas observer. Je lus pourtant le petit traité de LA METTRIE, & les chapitres dans lesquels SYDENHAM parle de cette maladie. Il m'étoit tombé par hasard dans le même tems entre les mains le petit ouvrage de THOMSON sur l'opium, où ayant appris que l'opium *est un remede très-chaud*, & étant instruit d'ailleurs que la principale vertu de la thériaque lui venoit de l'opium, je crus que ce narcotique étoit un remede nuisible dans la petite vérole.

J'admirois cependant les grands succès que lui attribuoient SYDENHAM & LA METTRIE mes guides : mon esprit étoit en suspens, & j'aurois pu dire avec vérité.

Ce n'est pas à moi à concilier les différends importants que vous avez entre vous ().*

L'événement a augmenté mes craintes au sujet de l'opium. La plupart des médecins, des chirurgiens & des apothicaires, les meres elles-mêmes donnoient dans cette ville beaucoup de diacode &

(*) *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

de gouttes de SYDENHAM. On n'en faisoit point usage, ou du moins rarement, dans le grand hôpital où on reçoit ces enfans que des parens barbares font exposer, mais dont l'Etat prend soin. Pendant que cette affreuse maladie tuoit une infinité de personnes, il en mouroit fort peu dans l'hôpital, où l'on suivoit la méthode que je viens de dire. Le médecin de l'hôpital publia un tableau d'une demi-page, dans laquelle il prouvoit par des observations que l'opium étoit nuisible. Il gardoit un profond silence sur ce qu'il y avoit d'essentiel à dire sur la maladie & sur le remede.

Les années suivantes, il m'est aussi arrivé d'observer plusieurs petites véroles; & il a été rare que j'aie vu le diacode être utile dans cette grave maladie. De retour dans ma patrie en 1749, je réfléchis attentivement sur les observations précédentes, sur celles que m'avoit fournies nouvellement une épidémie, dont un grand nombre de personnes furent atteintes l'année suivante, & sur ce que j'avois lu dans les meilleurs auteurs qui traitent de la petite vérole; mais outre cela je pratiquois beaucoup, or la pratique est au-dessus de toutes les instructions des maîtres: ayant donc observé soigneusement les

effets de l'opium chez les malades & chez moi-même, qui en éprouvai toujours des maux de tête, de l'angoisse, de la soif, & une fois de l'ardeur d'urine, je compris que l'opium étoit un remède déplacé dans la petite vérole qui est une maladie fâcheuse & inflammatoire, & cela d'autant plus qu'elle est plus grave, que la fièvre est plus aiguë, & que la suppuration est plus prochaine.

J'ai eu le plaisir de voir peu de tems après mes observations confirmées par l'autorité du célèbre Th. SIMPSON, qui dans le petit ouvrage qu'il a écrit sur la méthode de SYDENHAM se trouvoit être parfaitement d'accord avec moi au sujet de l'opium.

J'ai enfin vu en 1758 que Mr. YOUNG pensoit comme moi. La première partie de l'excellent ouvrage que Mr. TRALLER a publié sur l'opium, & que je lus cette année, me fit espérer qu'il feroit aussi du même avis; mon espérance fut remplie dans la seconde partie que je ne reçus que tard. J'ai eu la satisfaction de voir que cet auteur respectable y avoit exposé savamment toutes les idées que j'avois déjà depuis long-tems avec plusieurs autres choses: & je ne puis assez exprimer combien j'ai été charmé à la lecture de ses avis qui ont tant de

rapport avec mes observations qu'un œuf ne peut pas en avoir davantage avec un autre.

Mais excepté Mr. SIMPSON qui est déjà mort à ce que j'apprens (*), & qui, comme plusieurs choses le font penser, a servi de guide au médecin de Montpellier; exceptés Mr. YOUNG l'ainé aussi médecin, à supposer qu'il soit encore en vie, & Mr. TRALLES; je ne connois point d'autre médecin qui craigne l'usage de l'opium dans la petite vérole. Il ne fera donc pas inutile que je produise un nouveau témoignage contre cet usage. Mais permettez-moi auparavant de vous exposer en peu de mots l'idée que je me fais de la petite vérole.

Il est reconnu que la petite vérole n'est pas une maladie spontanée occasionnée par diverses fautes commises dans le régime; & personne ne s'arrête aujourd'hui à quelques observations qu'on oppose à ce principe. Elle est

(*) J'avois été mal informé, & dans le tems que j'écrivis ceci pour la première fois, Mr. SIMPSON étoit plein de vie & de santé, comme me l'apprit Mr. PRINGLE, & la pratique lui fournissoit tous les jours de nouvelles observations, qui le confirmoient dans son sentiment sur les effets dangereux de l'opium. Depuis lors, il a payé le tribut à la nature.

donc produite par un venin d'un genre particulier dont l'air est de tems en tems infecté, & qui étant introduit dans les humeurs du corps humain les corrompt insensiblement. La santé chancelle pendant quelques jours, jusqu'à ce que la nature irritée par ce qu'il y a de stimulant dans cette acrimonie, excite la fièvre, qui est le plus souvent inflammatoire, mais qui varie suivant les circonstances du malade, de la saison & du régime: cette fièvre ne s'appaise enfin que lorsque le venin, après s'être introduit & propagé, s'est déposé à la peau en la défigurant par des pustules phlegmoneuses, qui d'abord sont très-petites, qui grossissent insensiblement & qui finissent par suppurer. Si tout le venin se dépose sans exciter une grande multitude de pustules, la maladie est terminée après l'éruption, entant que ces pustules grossissent, mûrissent & se dessèchent sans exciter aucun trouble. Voilà l'espece de cette maladie qui est la plus bénigne.

Mais si la quantité du venin est si considérable qu'il pousse un très-grand nombre de pustules, alors l'irritation de la peau, la suppression de la transpiration qui devoit se faire par cette surface, la resorption du pus, donnent bientôt lieu à une nouvelle fièvre, qu'on

appelle la fièvre secondaire ou de suppuration, & qui est très-dangereuse.

Il est un troisième cas. Si la peau ne peut pas suffire au dépôt de tout le venin, ou si les forces ne sont pas suffisantes pour le pousser au dehors, la fièvre ne cesse point, mais elle continue sans relâche accompagnée de redoublemens très-fâcheux & de symptômes terribles, & chaque jour il pousse de nouveaux boutons sous les premiers.

Il y a deux sortes de traitemens dans les maladies virulentes, ou bien on dompte le venin par un antidote reconnu propre à produire cet effet, ou bien on garantit le corps contre la violence des symptômes, enforte que le venin ne puisse en exciter que de légers. Des auteurs célèbres ont entrepris de guérir la petite vérole par la première méthode, mais leurs efforts ont été jusqu'ici inutiles. Et ce n'est peut-être pas un si grand malheur, car la constitution de nos corps étant telle qu'ils sont sujets à prendre cette maladie aussi long-tems qu'ils ne l'ont pas eue, la destruction d'un virus introduit autrefois, n'empêcheroit pas l'effet d'une nouvelle contagion, & nous serions obligés de recevoir le cours de ce virus pendant toute notre vie, & d'avoir recours à son antidote pour le

dompter. Il ne reste donc uniquement que le second traitement, & de travailler à adoucir une maladie que chacun doit effuyer. Il est vrai qu'il feroit bien plus facile de parer à cette maladie au moyen d'un antidote connu.

Le caractère inflammatoire que l'on connoît à cette maladie a indiqué la meilleure méthode, dont l'usage a confirmé l'utilité. Mais ce caractère inflammatoire, qui est le véritable caractère de la petite vérole, est quelquefois changé par des qualités accidentelles de l'air & par divers levains de maladies qui sont cachées dans l'intérieur du malade. C'est de ces deux sources que sont provenues ces especes de petites véroles que les observateurs ont décrites, & qu'il faut guérir avec des remèdes différens de ceux que fournit la classe des rafraichissans. Car comme toutes les autres causes morbifiques agissent diversement suivant les différentes circonstances qui accompagnent leur admission dans le corps, il en est de même du virus variolique. *La petite vérole suit la constitution du corps, quoique les circonstances des tems y apportent je ne sais quels changemens.* Je vais à présent passer aux effets de l'opium dans la petite vérole.

1°. L'opium est du genre des fudorifiques les plus échauffans (*), & c'est le principal de tous. Les zélés partisans de l'opium défendent cependant l'usage de ces remèdes. Pourquoi parlent-ils en faveur du plus actif, tandis qu'ils défendent ceux du même genre qui sont les plus doux?

2°. Les humeurs sont âcres, & même d'une âcreté excessive, & souvent corrosive. A quoi servira l'opium, qui est un remède extrêmement âcre & corrosif? Peut-être que cette âcreté étant opposée à l'acrimonie morbifique corrigera celle-ci? Point du tout; car,

3°. Toutes les humeurs se corrompent dans la petite vérole, & le célèbre ALSTON a averti que l'opium tend à l'alcalescence plutôt qu'à l'acidité. Outre cela les expériences démontrent que la ligature des nerfs excite en très-peu de tems une putridité affreuse & même la gangrene dans les parties où ces nerfs aboutissent; mais l'opium empêche, comme la ligature, les fonctions des nerfs; il

(*) Il y a cinq ans (en 1764) que Mr. BARD a publié quelques observations, qui au premier coup d'œil paroissent rendre douteuse la propriété échauffante de l'opium, mais après y avoir bien fait attention, il se trouve que la vérité démontrée par l'illustre TRALLES demeure inébranlable.

est donc à craindre que l'opium n'augmente la putridité, tant parce que c'est de l'opium, que parce qu'il provoque le sommeil, pendant lequel les humeurs séparées par les sécrétions se corrompent d'elles-mêmes, faute de mouvement.

4°. Qui est-ce qui n'a pas vu, lu, ou entendu dire, que l'usage tant interne qu'externe de l'opium dans les maladies inflammatoires a produit plusieurs fois la gangrene ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a ici un homme qui est privé des doigts de l'un de ses pieds, ayant été obligé de les faire couper à cause d'une terrible gangrene, qui suivit de près l'application d'une teinture d'opium qu'on avoit faite dans la vue de dissiper une douleur phlegmoneuse. Mais dans les mauvaises petites véroles inflammatoires, on a toujours à craindre que la gangrene ne se manifeste ; pourra-t-on donc sans danger prescrire de l'opium, tandis que tout est dans une chaleur brûlante, tandis que tout le corps n'est en quelque sorte qu'un phlegmon ?

5°. Tous les vaisseaux sont dans un état de plénitude par la quantité & la raréfaction des humeurs : car c'est en vain que certains auteurs veulent nier cette raréfaction, en appliquant trop strictement au corps humain les règles de

physique qui conviennent aux autres corps. Les meilleurs médecins ne souhaitent d'employer que les remèdes qui empêchent la raréfaction & qui, en mettant en jeu toutes les sécrétions, désemplissent les vaisseaux. L'opium les empêche toutes excepté la sueur, qui est la seule qu'on puisse obtenir par son moyen; & il augmente tellement la raréfaction que, suivant une observation que *Pierre BORELLI* fit en 1660, il obligea une veine qu'on avoit ouverte à se rouvrir, & qu'il excita une hémorrhagie mortelle: il est donc contraire dans cette maladie. Et en général le sommeil nuit, quand la saignée est avantageuse, & le peuple lui-même n'a point tort de le regarder comme dangereux après la saignée; car leurs propriétés sont opposées, & il arrive tous les jours de voir des malades, qui sont fâchés d'avoir perdu par le sommeil le mieux-être que la saignée leur avoit procuré.

Nous avons tous bonne espérance, & cela avec raison, lorsqu'il survient une salivation abondante: il est démontré que l'opium supprime cette évacuation; il ne peut donc manquer de nuire. Je fais que quelques personnes nient cet effet; mais c'est mal-à-propos, & *SYDENHAM* lui-même, ce partisan de l'opium, a avoué

que la salivation diminueoit pendant le sommeil, mais qu'après l'écoulement en redevenoit plus abondant. Mais si elle ne souffre par-là aucune diminution, pourquoi a-t-il eu si souvent recours à l'oxymel scillitique dans la vue qu'en excitant des nausées il fit beaucoup saliver? D'autres ont avoué que l'opium diminueoit la quantité de la salive; mais combien procure-t-il d'avantages en dédommagement de ce défaut? J'ai toujours vu le défaut, mais je n'ai pas encore apperçu les avantages. L'usage de l'opium diminue à coup sûr la salivation & d'une manière dangereuse.

6°. Il est difficile de comprendre comment un sommeil artificiel pourroit être utile, tandis que le naturel lui-même est nuisible; car j'ai été plus d'une fois obligé d'écarter celui-ci par le secours de l'art, voyant qu'il étoit suivi de gonflement, d'angoisse, d'irrégularité du pouls, d'enflure du visage, de la cessation des sécrétions, & parce que je craignois que le malade ne tombât facilement de ce sommeil dans la léthargie;

. *Facilis descensus Averni,
Sed revocare gradum superasque evadere
ad auras,*

Hoc opus , hic labor est. . . .

Pauci potueré ()*.

Lorsque dans des petites véroles des plus bénignes de celles qui attaquent les enfans, j'ai donné du diacode pour appaiser les douleurs qui les faisoient pleurer, n'en craignant aucun mauvais effet dans une maladie aussi légère, j'ai vu bien plus d'une fois que le sang se portoit à la tête, que les yeux & les paupieres étoient enflés.

Et il ne faut pas s'étonner si le sommeil nuit dans la petite vérole, puisqu'une observation attentive nous apprend que ceux qui ont de la fièvre en sont plutôt incommodés que foulagés. Car quel est le médecin qui ne les a pas vus être plus mal après le sommeil qu'avant? Ceux qui sont attaqués d'escquinancie trouvent tous les jours qu'ils ont plus de peine à avaler après le sommeil; ceux qui ont des douleurs de tête s'en plaignent davantage dans le même tems; ceux qui sont sujets à la difficulté

(*) Il est facile de descendre jusqu'à l'Averne,
Mais ce n'est qu'avec bien de la peine & de
grandes difficultés

Qu'on revient sur ses pas & qu'on peut s'échapper
pour revenir sur la terre.

Peu de gens ont pu vaincre ces obstacles.

de respirer respirent avec plus de peine ; les personnes atteintes du rhumatisme éprouvent des douleurs plus aiguës, lorsqu'elles commencent à s'endormir, aussi se gardent-elles bien de se livrer à ce sommeil qui est accompagné d'angoisse & souvent de spasmes ; les pléthoriques se trouvent plus foibles après le sommeil, parce que leurs nerfs ont éprouvé une plus forte compression. Les médecins de l'antiquité ont fait de semblables observations, puisqu'ils ont désapprouvé le sommeil dans les fièvres, *dans la crainte que la chaleur que la fièvre détermine au dehors ne se jette sur les parties intérieures* ; & c'est peut-être à ce précepte que se rapporte cet aphorisme d'HIPPOCRATE dans lequel il juge du danger des maladies (aiguës à ce qu'il paroît) par les effets du sommeil. Le sommeil n'augmente point une légère indisposition, mais il rend beaucoup plus fâcheuse une maladie grave.

Je vois tous les jours que le sommeil est nuisible lorsqu'il y a de la fièvre ; vous l'avez vu plusieurs fois, comme vous avez eu la bonté de m'en avertir ; c'est ce qu'a pareillement souvent vu Mr. YOUNG, qui fait aussi, comme chacun peut le voir, que les vaisseaux sont fort pleins pendant le sommeil, ce qui

est une suite nécessaire de la diminution des sécrétions, & il ajoute que le sommeil produit tous les symptômes de la pléthore & même de l'obstruction ; il est aisé de comprendre par - là combien il peut être nuisible dans les maladies ; & j'ose affirmer , comme un axiome vrai dans la pratique , que le sommeil qui rafraîchit les personnes qui se portent bien, échauffe celles qui ont de la fièvre.

Au premier coup-d'œil, cette proposition paroît être un paradoxe ; mais quelqu'un qui examinera avec attention les causes du sommeil dans l'état de santé & dans celui de maladie, & les effets du sommeil, comprendra d'abord ce qui en est. Il arrive ou par le défaut des esprits ou bien par la compression des nerfs ; chez les personnes qui sont en santé, il est le plus souvent l'effet de l'une & de l'autre de ces causes. Les esprits s'épuisent par le travail de la journée, & le soir il s'allume une légère fièvre dont presque personne n'est exempt. Voici quel est le soir l'état d'un homme sain ; les esprits sont en défaut ; souvent aussi il arrive que la partie la plus déliée des humeurs s'épuise, ayant été dissipée par le mouvement ; les humeurs crues, provenant des alimens qui ne sont pas encore cuits, font l'effet d'un stimulant ;

très-souvent la tête se remplit plus d'humeurs que les autres parties; le sang commence à devenir d'une densité inflammatoire, car les longues veilles donnent lieu aux plus mauvaises fièvres inflammatoires. Le remède vient de la maladie même, & la machine à laquelle le mouvement nuirait devient incapable de ce mouvement; le corps se prépare nécessairement au repos, & ce repos répare les inconvéniens qui résultent des actions & de ce qu'on a avalé.

Cela arrive, parce que les impressions extérieures tant physiques que morales qui aident à l'action du cœur cessent & que la circulation se ralentit. Le pouls devient donc plus rare aussi bien que la respiration, qui dans la plupart des cas suit le mouvement du cœur dans une proportion connue. Le sang se meut plus lentement vers les couloirs, il s'enfuit qu'il se sépare une moindre quantité d'humeurs par les sécrétions, & que la transpiration même qui se fait par la peau est moins considérable, quoiqu'il semble qu'on doive conclure le contraire de la moiteur de la peau, qui vient du peu de matière de la transpiration qui ne s'exhale pas. Le sang ne perd donc rien ou peu de chose, son mouvement étant moins considérable il se condense moins,

& ~~il~~ devient moins alcalinescent ; ce qui est crud se cuit, s'affimile ; étant cuit il s'applique aux couloirs ; il en résulte l'humectation, la réparation & la nutrition des parties solides. Les esprits se réparent, les forces se rétablissent & on se leve bien portant le matin, après s'être couché malade le soir, car l'état d'un homme qui est sur le point de s'endormir est un état de maladie. Le sommeil en remédiant aux causes de cette maladie ramene la santé.

Mais l'état d'un fébricitant est bien différent. Le sommeil chez lui n'enlève point les causes de son indisposition, il ne la diminue donc point. Il est en obstacle à la guérison, donc il augmente la maladie. Une observation incomplète a fait tomber dans l'erreur. On a vu que chez les gens qui se portent bien, le sommeil de la nuit rallentit la circulation, & que ceux qui dorment sont rafraichis ; on en a conclu que le sommeil avoit la propriété de rafraichir toujours & dans tous les cas, sans faire attention que ce rafraichissement vient de la cessation des causes du mouvement & de la chaleur. On a vu que le sommeil survenoit après l'usage de l'opium, on en a déduit ce précepte : *le sommeil rafraichit, l'opium endort, donc le dernier*

effet de l'opium est de rafraichir ; donc l'opium sera utile dans la petite vérole, lorsqu'on souhaitera de procurer un rafraichissement exquis. Mais la proposition est fausse & la conclusion l'est aussi. Le sommeil, encore un coup, ne diminue la vitesse de la circulation & la chaleur que lorsque les causes du mouvement diminuent pendant qu'on dort. Lors même qu'on jouit de la meilleure santé, il survient tous les jours une petite maladie fébrile occasionnée par le travail de la journée, & à laquelle la nature a voulu remédier par ce paisible repos que nous appelons le sommeil; alors le sommeil est le seul bon fébrifuge. Mais dans toute autre fièvre, il n'a plus cette propriété. Les fonctions du cœur ne sont pas les mêmes dans l'état de santé qu'elles sont dans la maladie; dans le premier cas elles cessent pendant le sommeil, mais non pas dans le second; leur effet est donc différent.

Un homme est atteint d'une fièvre bilieuse qui doit se guérir en évacuant le ventre & les urines & par une copieuse boisson délayante & acide; la fièvre est-elle moins forte à son réveil? Point du tout. Pendant le sommeil, le ralentissement du mouvement péristaltique donne lieu à des amas, à la stagnation & à une

plus grande pourriture des matieres putrides des intestins ; les urines coulent moins, la transpiration diminue, circonstance que je ferois tenté de regarder comme fort importante ; les matieres âcres sont donc retenues dans le sang & elles sont plus stimulantes ; le cœur bat plus fréquemment, la fièvre est plus aiguë. Outre cela le manque de changement d'air fait que la chaleur est plus grande ; la boisson manquant, rien n'empêche les progrès de la putridité, le sommeil a donc nui de plusieurs manieres. On peut appliquer le même raisonnement à la petite vérole : le sommeil ne peut emporter aucune des causes de cette maladie, ni la diminuer en rien, il les augmente au contraire & retarde la guérison ; il rend donc la maladie plus violente.

Mais, dira-t-on, le sommeil est nécessaire pour réparer les forces, & il est nécessaire que les forces se réparent, donc le sommeil est nécessaire. La majeure est fautive, la mineure est douteuse, & la conclusion est fautive. Comme le sommeil rafraichit ceux qui se portent bien en empêchant les causes de la chaleur, de même il répare les forces en remédiant aux causes qui les avoient abattues ; mais dans la fièvre elles sont abattues par la

maladie laquelle le sommeil ne diminue pas, & les moyens de les réparer manquent; il ne redonne donc point alors des forces, ce que prouve une observation journaliere. Il n'y a que les remèdes qui domptent la maladie qui fortifient véritablement; plus on lui ôte de ses forces & plus le malade en reprend, & dans ce but quelques onces de jus de citron seront beaucoup plus utiles dans une fièvre accompagnée de putridité que le sommeil le plus long.

Ne croyez pourtant pas, cher HALLER, que je désapprouve absolument le sommeil & l'usage de tout narcotique dans les maladies aiguës; il s'en faut bien. Je veux seulement dire que le sommeil nuit souvent à ceux qui ont de la fièvre, & que les narcotiques leur nuisent encore plus souvent en augmentant la maladie, & en contrariant les vertus des remèdes. Il m'est souvent arrivé d'observer, & je l'ai encore observé tout nouvellement pendant que j'écrivois ceci, que des fébricitans qui s'étoient mal-à-propos laissé persuader d'avalier de l'opium le soir, se sont trouvés plus mal le matin, après avoir passé une cruelle nuit. Je fais par contre qu'il fait de très-bons effets, lorsqu'on l'emploie dans les maladies, après qu'on a enlevé la pléthore,

qu'on a délayé le sang inflammatoire & relâché les vaisseaux ; car alors il agit en qualité de diaphorétique & fait des effets admirables. Mais il doit être manié prudemment & par un médecin prudent. Mr. DE HAEN a fait d'excellentes observations à ce sujet.

J'ai vu , dans la petite vérole confluyente, qu'un malade qui n'avoit point dormi pendant huit jours entiers ne s'en étoit pas trouvé plus mal ensuite ; j'ai souvent eu soin d'en faire réveiller d'autres qui tomboient de tems en tems dans l'affoupissement , voyant que leur reveil étoit accompagné d'angoisse à cause de la suppression de la salivation , dont l'écoulement continuel ne peut être arrêté pendant une minute que le gosier n'en devienne plus enflé. Je l'ai vue aller à la quantité de sept livres dans l'espace de vingt-quatre heures. La salivation dure quelquefois plus long-tems , & après qu'on a déjà surmonté la maladie , & même jusqu'au trentième jour , comme je l'ai vu , elle incommode les malades , mais je n'ai pas voulu la faire cesser ; car c'est une crise utile , & qui cesse d'elle-même à mesure que le sang acquiert une nouvelle disposition & que les solides se fortifient, sur-tout lorsqu'on prend de l'exercice : je me souviens d'avoir

voir vu une fille étique dont la maladie avoit commencé par une toux , qui étoit survenue après avoir supprimé la salivation au moyen d'un gargarisme astringent.

Il ne manque point d'autres raisons à alléguer contre l'usage de l'opium dans la fièvre secondaire de la petite vérole ; car,

7°. Le médecin doit choisir des remèdes qui soient tels que non - seulement ils favorisent les crises qui doivent procurer la guérison de la maladie , (or nous avons vu que l'opium leur est contraire à toutes) , mais aussi qu'ils éloignent les symptômes , qui lorsqu'ils surviennent , rendent la maladie mortelle. Tant s'en faut que l'opium ait cette propriété dans notre cas , puisqu'il est plutôt propre à exciter tous ces symptômes. La plupart de ceux qui meurent de la petite vérole périssent par la léthargie ou par l'orthopnée , qui vient des humeurs qui se sont accumulées dans les poumons ; où trouvera-t-on un remède qui puisse tuer plus sûrement de ces deux manières ?

On craint continuellement qu'il ne survienne la phrénésie , l'esquinancie , la pleurésie , la péripneumonie , l'inflammation du foie , la retention d'urine &c

la gangrene des intestins ; on chercheroit en vain un moyen d'occasionner plus promptement ces accidens.

8°. Les malades ont des angoisses, ils sont souvent en délire, ils éprouvent de la chaleur & de la soif; l'opium donne de l'angoisse, du délire, de la chaleur & de la soif.

9°. L'opium fait les mêmes effets que le vin. Qui est-ce qui feroit boire du vin à longs traits, lorsque la suppuration est dans toute sa force ?

10°. On éprouve quelquefois des démangeaisons insupportables. Qui est-ce qui ignore que l'opium les augmente ?

11°. Je vois que les plus habiles médecins défendent absolument l'usage de l'opium dans les fièvres aiguës, ou que du moins ils l'emploient avec beaucoup de circonspection ; je ne puis pas comprendre pourquoi on l'emploie si hardiment dans la fièvre secondaire, qui est peut-être la plus aiguë de toutes les fièvres, à moins qu'on ne croie qu'il est doué d'une vertu spécifique antivariolique, ce que je n'ai pas appris que personne ait pensé. La fièvre de la petite vérole fournit les mêmes indications que la fièvre putride la plus terrible ; RIVIERE a conseillé autrefois de traiter celle-là comme celle-ci ; comment est-ce

que le même remède agira différemment dans des maladies tout-à-fait semblables ?

Passé enfin en revue toutes les propriétés de l'opium, vous n'en trouverez aucune qui ne soit contraire aux véritables indications, excepté peut-être celle qu'il a de faire suer & d'appaîser les douleurs. Mais pourra-t-il être utile de ces deux manières ? Point du tout.

1°. Suivant les préceptes de la médecine ancienne aussi-bien que suivant ceux de la moderne, on ne cherche point à faire suer, pendant qu'il y a de la fièvre.

2°. Pour faire suer, il est nécessaire de faire que les humeurs se portent à la peau, & que de plus elle se trouve dans un état qui ne s'oppose pas à cette évacuation ; mais il se trouve tel dans la petite vérole que la sueur ne peut en aucune façon avoir lieu. Il est donc dangereux de forcer les humeurs à se porter à la peau, il ne s'ensuit aucune évacuation, mais une plus grande tension & inflammation de la peau ; l'irritation en devient plus grande & la fièvre augmente. Et cette impossibilité n'est point inconnue aux habiles gens qui emploient l'opium ; car en même tems ils cherchent à évacuer les humeurs par le ventre & par les urines, évacuations qu'ils ont soin d'ailleurs de supprimer,

lorsqu'ils veulent exciter la sueur ; ils imitent en cela fidèlement la nature dont nous prévoyons la tendance à opérer une sécrétion à la peau , lorsque les selles se suppriment & que les urines coulent moins.

Il appaisera les douleurs. Mais assurément il augmente les causes de la douleur , savoir l'engorgement des vaisseaux & l'inflammation de la peau. Il ne lui reste donc d'efficace qu'autant qu'en émoussant la sensibilité du siége commun des sensations , il ôte à l'ame la faculté de sentir la douleur. Mais cet engourdissement vient de ce qu'il augmente la compression du cerveau ; or combien n'y a-t-il pas de danger à procurer le soulagement des douleurs , lorsqu'on ne peut y parvenir qu'en augmentant la cause des douleurs & toutes les autres circonstances les plus graves de la maladie ?

L'opium est donc un remède dangereux dans la fièvre secondaire de la petite vérole , entant qu'elle est une fièvre aiguë , inflammatoire & putride , & qu'il augmente tous les symptômes que la fièvre excite.

Je parle d'après mon expérience , je ne dis rien que de véritable ; il est vrai que pendant deux ans j'ai quelquefois été

dans l'incertitude, n'ayant pas encore assis mon jugement au sujet de l'opium; mais depuis dix-sept ans, tant que j'ai été seul consulté & que j'ai pu agir à mon gré, je n'ai jamais employé les narcotiques dans une fièvre secondaire dangereuse, & j'en ai vu plusieurs & de très-fâcheuses, & je puis assurer en toute vérité que je n'ai perdu aucun des malades que j'ai traités ainsi. Ayant été très-souvent appelé pour des malades qui avoient été assez mal avisés que de prendre du diacode à grandes doses, sans corriger ses qualités nuisibles par un régime assez rafraichissant, j'ai eu la douleur de lui voir produire de très-mauvais effets auxquels j'ai eu le bonheur de remédier quelquefois, graces à la bonne Providence, par l'usage des purgatifs & des acides; d'autrefois les remedes ayant été employés trop tard, ils ont été sans succès.

Je fus appelé à la campagne au printemps de 1754, auprès d'un gentilhomme âgé de cinquante ans, qui étant au septieme jour de sa maladie, usoit de narcotiques par le conseil de deux autres medecins. Je le trouvai attaqué d'une esquinancie, qui s'étoit manifestée depuis quelques heures, & qui l'empêchoit déjà d'avaler & de boire. Je conseillai inu-

tilement la saignée. J'obtins qu'on suspendit l'usage des narcotiques pendant vingt-quatre heures. On donna plusieurs lavemens au malade, & il put avaler. Le neuvième jour, on eut de nouveau recours aux narcotiques, le gosier se boucha après la seconde dose. Le dixième le délire survient, & le passage est fermé à tous les remèdes; je sollicite en vain la saignée, l'usage des lavemens & l'abstinence des narcotiques, que le malade ne pouvoit pas avaler, qu'il put boire quelques heures après; mais on mêloit du diacode dans sa boisson; il survient de l'angoisse, le délire augmente & le pharynx s'obstrue derechef. Le douzième jour le malade tombe dans la léthargie. On le saigne au pied & au bras par le conseil de cinq médecins, mais c'étoit trop tard: on applique des cantharides, malgré que nous nous y opposassions le médecin ordinaire & moi: on enveloppe le malade dans la peau d'un mouton écorché en notre présence, pour se conformer à une pratique populaire, extravagante & nuisible. Le ronflement survient la nuit suivante, & le malade meurt. Ce père de famille vivroit vraisemblablement encore pour le bien de la société, si on avoit mis de côté le diacode, & qu'on lui eût fait boire

autant d'onces d'esprit acide. Car j'ai vu plusieurs personnes couvertes d'une grande quantité de boutons de petite vérole, qui n'ont eu ni délire ni angoisse, pas même pendant une minute, & qui se font tirés d'affaire à souhait : mais il est vrai qu'ils n'ont pas seulement avalé une goutte de sirop de coquelicot.

Faut-il donc taxer tous les plus grands médecins de l'Europe à l'exception peut-être d'un ou deux, faut-il taxer ces principaux chefs de la vraie médecine, qui cherchent à modérer la violence de la fièvre de suppuration par le moyen de l'opium ? A Dieu ne plaise ! Il en est plusieurs pour qui personne n'a plus de vénération que moi, & leur méthode est si parfaite à tout autre égard que l'emploi qu'ils font d'un seul remède, qui ne s'accorde pas parfaitement avec leurs principes, ne peut presque pas être dangereux. D'ailleurs, ils sont si sages & si expérimentés que j'oserois jurer que quoiqu'ils recommandent l'opium en thèse générale, ils s'en abstiennent dans plusieurs cas. Et puis ils prescrivent le plus souvent le sirop diacode, qui, tel qu'il est dans les boutiques, est comme je l'ai vu souvent plutôt adoucissant que narcotique ; quelquefois même il tient

plutôt des acides à raison du sucre que des qualités de l'opium. Cette différence avoit déjà lieu du tems de SYDENHAM, à ce qu'il paroît par une observation très-con nue qui est de cet auteur ; savoir que les femmes hyſtériques ſe trouvent bien de l'uſage du laudanum liquide & mal du diacode, & par une regle de précaution qu'il nous a tranſmiſe, en diſant que l'expérience a prouvé que l'opium liquide, qui eſt d'ailleurs d'un ſi grand uſage dans la petite vérole, échauffe quelquefois, & que le diacode n'a point cet inconvénient.

Il faut donc bannir l'uſage de l'opium du traitement de la petite vérole ? Point du tout ; il a mérité des éloges dans cette maladie & même des éloges diſtingués, mais non pas dans le cas pour lequel on le recommande principalement.

Je l'emploie, 1°. lorſque les forces vitales paroiffent affoiblies, & que la néceſſité demande des cordiaux. Par exemple, il ſe préſente ſouvent à moi des enfans délicats, foibles, qui ont le genre nerveux trop mobile, qui ſont attaqués avant l'éruption de ſymptômes irréguliers, qui les premiers jours de l'éruption ont le pouls inégal & foible, qui ſont refroidis & tombent en ſyncope. Alors je ranime les forces par l'uſage de l'o-

pium, qui est le plus excellent remede que l'on puisse donner toutes les fois qu'il s'agit de chasser un venin errant de l'intérieur à l'extérieur. C'est ainsi qu'au moyen d'une seule dose, un peu grande à la vérité, de laudanum liquide, je dissipai il n'y a pas long-tems entièrement une angoisse des plus cruelles qu'éprouvoit depuis huit jours un homme de qualité, le venin de la goutte lui irritant l'estomac. Une violente douleur se jetta sur l'articulation & l'estomac fut dégagé.

Mais dans la petite vérole, l'usage de ce remede peut facilement dégénérer en abus. Le venin étant déposé à la peau, les forces qui auparavant étoient abattues se raniment d'une manière étonnante, & si on ne met pas de côté l'opium qui a sauvé la vie, il l'ôtera bientôt à l'approche de la fièvre de suppuration qui est des plus violentes, & qu'il faut calmer par les plus puissans rafraichissans. J'ai guéri l'été dernier un enfant, qui avoit pris une dragme & demi de laudanum liquide entre le troisieme & le quatrieme jour de la maladie; la mobilité & la foiblesse rendant ce remede nécessaire, l'éruption fut abondante & parfaite, & le malade fut très-bien pendant quelques jours. Entre le neuvieme & le

dixieme jour , il prit six dragmes d'esprit de soufre , parce que la fièvre de suppuration le demandoit. Il est rare que j'aie vu un pareil changement chez les adultes. Mais lorsque j'ai vu que les enfans , aussi-bien que tous ceux qui étoient d'une constitution délicate , qui avoient le genre nerveux mobile & l'esprit abattu , avoient besoin d'opium , je leur en ai donné hardiment dans la vue de donner de la force à la circulation , d'appaiser l'irritation des nerfs & de redonner de la vigueur à l'esprit.

2°. Ce remede est d'un grand usage pour les enfans qui ont une petite vérole bénigne , mais qui supportent avec peine la douleur que leur causent les boutons , ou qu'on ne peut pas engager à garder la chambre ; alors l'opium endort les douleurs , il empêche le refroidissement , & la maladie parcourt paisiblement ses périodes ; car les inconvéniens qui peuvent résulter de la petite dose d'opium qu'on donne en pareil cas ne font que d'une petite ou même de nulle conséquence.

3°. Lorsque dans le tems de l'éruption , les humeurs se jettent sur les intestins sans qu'il y ait d'inflammation , & qu'il survient une diarrhée qui menace d'abattre entièrement les forces ,

j'ai vu alors l'opium surpasser mon attente en forçant le virus à retourner à la peau ; la diarrhée étant arrêtée, la peau devenoit moite, les exanthemes repouffoient, & les forces revenoient.

Il arrive aussi quelquefois, dans les petites véroles malignes, que le ventre étant trop relâché pendant toute la maladie, il en résulte un abattement total des forces, avec de fréquentes défaillances & le refroidissement des extrémités : j'ai souvent alors été obligé d'employer l'opium à grandes doses ; je n'ai même pas craint d'avoir recours au diascordium qui fortifie un peu les intestins, à raison de sa qualité légèrement astringente. Il est alors à propos d'y joindre l'usage de la mixture simple en la mêlant avec des esprits purement acides. Ne me taxez pourtant point d'user ici d'un mélange mal assorti, après avoir blâmé plus haut un pareil défaut ; car ce n'est point au même symptôme que j'oppose l'opium & les acides, qui sont de qualités contraires ; mais lorsque j'ai le chagrin de voir que le malade est attaqué d'une diarrhée symptomatique, qui pourroit lui causer la mort, j'arrête cette diarrhée par les remèdes qui lui sont propres, tandis que je combats de toutes

mes forces la putridité qui est la cause de la maladie.

4°. Si les malades, sur-tout ceux qui sont jeunes, ont employé des remèdes trop chauds, ou qu'ils aient trop pris d'alimens, & que leur régime n'ait pas été assez rafraichissant, s'ils ont eu long-tems le ventre resserré, si on l'a lâché à contretems par des remèdes trop âcres, si on a trop renvoyé la purgation, si enfin on a commis quelque faute par rapport aux six choses non-naturelles (*); alors dans le tems du dessèchement des boutons, ces malades sont souvent attaqués d'une diarrhée abondante dont l'effet est non-seulement d'entraîner les restes du venin, mais encore de faire que les intestins étant irrités par le venin, toutes les humeurs y affluent; les pustules s'affaiblissent bientôt, s'exténuent, se vuident & deviennent semblables à une bourse vuide, enforte qu'on peut alors les appeller avec raison des pustules si-

(*) Les médecins scholastiques ont appelé ainsi les choses qui n'entrent point dans la composition du corps humain, mais qui entretiennent la vie & la santé par leur bon usage & leurs conditions requises, ou qui les détruisent par leur abus & leurs mauvaises qualités; ce sont l'air, les alimens tant solides que liquides, le mouvement & le repos, le sommeil & la veille, les matieres ou les humeurs retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

liquensés ; la peau devient pâle & flaccide ; les syncopes & le délire surviennent ; les extrémités se refroidissent & le malade périt. Je fais que plusieurs sont morts de cette manière. J'ai été témoin de la mort de deux pour lesquels on m'avoit appelé trop tard. Le premier rendoit le dernier soupir au moment où j'entrai dans la chambre ; le second vécut encore deux heures. J'en ai sauvé plusieurs, auprès de qui j'avois été appelé à tems, en leur faisant prendre beaucoup de laudanum, dont l'effet est de réprimer l'excès du mouvement péristaltique, & de rétablir la circulation cutanée : j'y joins la boisson du lait qui, à raison de sa qualité émolliente, enveloppe les matières âcres & qui répare les forces.

Les vésicatoires sont aussi utiles dans ce cas, mais ils operent un peu tard ; & ce qui ne plaira peut-être qu'à un petit nombre de lecteurs, c'est que l'opium & les cantharides sont des remèdes qui agissent d'une manière analogue dans la petite vérole, & dans quelques autres maladies, & que je les ai fort souvent employés en même tems. Les cantharides raniment les forces comme l'opium, elles font de même couler les humeurs à la peau, & arrêtent la diar-

rhée. J'ai souvent employé utilement l'opium, lorsque le malade étant foible, l'éruption avoit été précédée d'un sommeil accompagné de spasmes, & il a produit dans l'espace d'une heure l'effet que les vésicatoires auroient fait trop tard.

Il y a un seul symptôme dans lequel je m'abstiens d'user des narcotiques, quoique leur effet soit si salutaire dans les autres cas; savoir, lorsque l'acrimonie virulente ayant quitté la peau se jette sur les poulmons, le pouls étant très-fréquent, très-vîte & foible, la peau étant sèche, y ayant de l'orthopnée, de l'angoisse & du délire. Ce cas est assurément grave & des plus dangereux qui s'offrent au médecin dans la petite vérole: j'y ai quelquefois remédié heureusement, lorsque j'ai été appelé tout de suite, en faisant appliquer des vésicatoires très-forts & larges aux gras de jambes, en prescrivant de boire abondamment & chaudement de la décoction d'orge & de sureau miellée, avec de très-petites doses de soufre doré d'antimoine. Au bout de quatre ou cinq heures la fréquence du pouls diminue, l'angoisse cesse, la peau devient moite & les forces augmentent. La poitrine étant tout-à-fait dégagée & la fièvre abattue,

on peut aider à la nature avec un léger narcotique; il convient de faire supputer longtems les jambes.

Les cantharides sont fort nuisibles dans cet assoupissement qui vient de la violence de la fièvre & de la trop grande plénitude des vaisseaux : elles nuisent sur-tout dans une violente fièvre de suppuration, malgré tout ce qu'ont pu dire, il y a trente ans, l'illustre J. FREIND & ses sectateurs pour s'opposer à ce sentiment, & je vois avec plaisir que les modernes abandonnent cet usage. Si jamais elles ont été utiles dans cette fièvre, elles l'ont été uniquement en évacuant une grande quantité de pus : mais cet avantage est accompagné de tant d'inconvéniens que ce seroit commettre une faute très-grave que d'employer les cantharides dans ce dessein, sur-tout tandis qu'on peut se promettre le même avantage, sans tous ces inconvéniens, en faisant des incisions aux jambes & aux bras; méthode que les Anglois emploient depuis longtems, & que l'on suit en deçà de la mer depuis quelques années : d'ailleurs il reste douteux si les cantharides évacuent un vrai pus variolique existant avant leur application, ou un pus qu'elles auront nouvellement produit. Voici quels sont les effets des cantharides mis

en parallele avec les indications : *a*) elles augmentent la fièvre, l'inflammation, la chaleur & la putridité que nous cherchons à diminuer ; PANAROLE a vu les cantharides accélérer si fort la circulation que, durant la fièvre qui en résulta, le sang s'ouvrit un chemin par une veine qu'on avoit ouverte plusieurs heures avant l'application de ces mouches : *b*) elles excitent l'inflammation de la peau laquelle on doit chercher à appaiser : *c*) elles diminuent souvent l'écoulement des urines, tandis qu'on doit favoriser cette évacuation : *d*) elles rendent souvent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il est question de les adoucir : *e*) elles font obstacle à la liberté du ventre qui est un avantage que l'on désire : en un mot, elles ne satisfont à aucune indication, & sont en opposition à plusieurs.

5°. Un léger narcotique est utile après les purgations sur la fin de la suppuration, comme c'étoit la coutume de SYDENHAM ; car les convalescens ont le genre nerveux mobile, & les purgatifs excitent des défordres que l'opium réprime.

On me fera peut-être cette question, puisque vous mettez de côté les narcotiques dont les autres médecins se servent pour diminuer la violence de la fièvre, quel remede employez-vous ? Je

réponds que j'emploie la même méthode rafraichissante qui étoit familiere aux Arabes, & qu'a si bien exposée Mr. DE HAEN, cét homme si cher à la médecine par tant d'endroits, & pour qui j'ai beaucoup d'amitié. L'omission des narcotiques n'ôte rien à l'efficacité de cette méthode : mais outre cela, je l'augmente en y joignant un usage abondant d'esprits acides.

Les acides végétaux, que les Arabes avoient déjà recommandés, ont été employés par plusieurs médecins jusqu'au tems de SYDENHAM, quoiqu'en même tems ils prescrivissent, ensuite d'un préjugé aveugle, des absorbans, des bezoardiques & des compositions thériacales. SYDENHAM ne faisoit pas grand usage de ces acides : mais dans une espece de petite vérole maligne gangréneuse, qui fit beaucoup de ravage l'année 1670 & qui revint en 1674, il employa enfin cette dernière année l'esprit de vitriol en en faisant mêler dans la biere, jusqu'au point de la rendre d'une acidité agréable : il parle derechef du même remede employé dans le même cas, dans son excellente lettre à G. COLE, & dans son *procédé entier* (*). Mais ce qui vous

(*) *In processu integro.*

étonnera , c'est qu'il avertit par-tout qu'il faut employer ce remede jusqu'à ce que l'éruption des boutons soit complete , & qu'il paroît l'abandonner dans le tems de la suppuration ; il n'a donc pas su combien il étoit efficace contre la fièvre secondaire.

Les médecins Anglois , qui ont d'ailleurs si fort enrichi la médecine , & à qui je reconnois volontiers & avec gratitude que je dois beaucoup d'excellentes choses , suivant les traces de SYDENHAM , emploient l'esprit de vitriol avec des aromates dans les petites véroles malignes anormales , mais ils gardent le silence sur son usage dans la fièvre secondaire : ils ne l'auroient pourtant pas gardé , s'ils avoient su comme moi qu'il n'y a pas de plus puissant secours que celui-là (*). Et ils agissent assurément d'une manière conséquente , en ce que tandis qu'ils emploient les narcotiques dans le dessein d'appaiser la fièvre , ils s'abstien-

(*) Lorsque j'ai écrit ceci , je ne connoissois pas un petit ouvrage de Mr. LANGRISH publié peu de tems auparavant sous le titre de *plain directions in regard to the small pox* , dans lequel il recommande un usage abondant des acides & même des acides minéraux , contre la violence de la fièvre de suppuration , & où il borne l'efficacité des narcotiques.

ment des esprits acides ; car ce sont des remèdes qui ne s'accordent point , & qui se détruisent mutuellement , comme il paroîtra plus bas. Mais j'ai lieu d'espérer que l'illustre TRALLES , qui connoît les dangers de l'opium , se rangera facilement à mon avis , & qu'il approuvera l'usage des esprits acides , & assurément je me réjouirai & me ferai honneur de son consentement , comme je me fais honneur d'avoir en ma faveur celui de SYDENHAM qui ne l'avoit pas prévu ; car ce qu'il dit de la véritable vertu de l'esprit de vitriol est un consentement pour moi.

Mais je ne puis pas comprendre comment un si grand médecin ne l'a pas employé comme une ressource assurée contre la furie de la suppuration , toutes les fois que je lis dans ses écrits , *je pensois que l'esprit de vitriol pouvoit satisfaire à l'une & à l'autre de ces intentions , de résister à la putridité & d'abattre l'extrême chaleur ;* car c'est parce que ce remède a cette double efficace qu'il remplit les indications de la fièvre variolique , sur-tout s'il fait couler les urines & la salive (*). Or les esprits

(*) Il n'augmente pas proprement la salivation ; car tandis que les malades urinent beaucoup , ils ont moins besoin des autres évacuations , & ils

acides sont capables de produire tous ces effets , suivant l'avis que vous en avez donné le premier , monsieur , si je ne me trompe , & que personne d'autre n'a peut-être donné jusqu'ici , lorsqu'en faisant l'histoire d'une épidémie qui a régné à Berne , & dont la putridité demandoit des acides , vous dites : *le neuvieme jour au soir , on ajouta à la boisson du phlegme de soufre. Le dixieme jour , les mêmes pustules (noires) sont devenues jaunes , après avoir fait usage d'un acide plus fort , & l'appétit est un peu revenu.* Mais on n'a pas fait assez d'attention à ces belles observations , & il paroît que si elles ont servi de guide à quelqu'un , ce n'est qu'à un petit nombre de médecins.

L'état de cette fièvre devient très-dangereux par la chaleur , par l'inflammation de la peau , par l'arrêt de la transpiration , par la résorption continuelle du pus , dont le passage dans le sang excite toujours de la fièvre , comme personne ne l'ignore , & par l'état de putridité des humeurs qui est si contraire à la nature humaine. Elle indique donc

crachent réellement moins , mais ils crachent avec facilité , & ils ne souffrent pas de la salivation , comme cela arrive souvent lorsqu'on emploie une autre méthode.

un remede qui diminue la chaleur de la fièvre, qui fasse sortir par d'autres couloirs la matiere de la transpiration qui est retenue, qui empêche les effets de la résorption du pus, & qui écarte la putridité qui commence à s'emparer des humeurs. C'est ce que peuvent faire les esprits acides dans les cas les plus graves, mais non pas d'autres remedes, même les mieux choisis. *J'ai vu, dit Mr. TH. SCHWENCKE, le lait de beurre & le jus de citron ne rien changer chez un malade à la putridité variolique, mais dégénérer dans peu en cette putridité.*

J'avois employé heureusement les acides minéraux dans les petites véroles malignes proprement ainsi dites, surtout dans les sanguinolentes; je les ai opposées pour la première fois à la fin de l'année 1754 à la fièvre secondaire, dans un cas grave auquel je ne voyois aucune espérance de pouvoir remédier par les acides végétaux, & par les autres remedes que l'on vante pour ces sortes de cas. Une esquinancie étoit sur le point de se manifester; je l'éloignai par le moyen de la saignée, & j'eus soin que le malade bût à diverses reprises, dans l'espace de trois heures, une mixture composée de deux dragmes d'esprit de nitre, mêlées avec autant d'on-

ces de sirop de violette qui en devint d'un beau rouge, & d'une grande quantité d'eau de fontaine. Cela fit que la fièvre diminua, & que les urines coulerent abondamment & au-delà de mon espérance. Je continuai à en conseiller l'usage, mais à plus petite dose; je lâchai le ventre, & la malade, que j'avois craint de perdre, réchappa heureusement: je l'aurois sans doute perdue, si j'avois manqué de lui faire prendre de l'esprit de nitre.

L'année suivante qui a été fort féconde en petites véroles, j'ai souvent employé le même remède, & j'ai guéri heureusement plusieurs malades attaqués des petites véroles confluentes les plus terribles, en prenant garde que pendant tout le cours de la maladie, ils ne goûtassent absolument rien que de la tisane d'orge, des émulsions, du jus de citron, du sucre, des esprits acides, de l'eau de fontaine, & en m'abstenant sur-tout de l'usage des narcotiques.

Je prescris les esprits acides, non seulement dans la fièvre de suppuration, mais aussi toutes les fois que la fièvre est trop allumée, & ils n'ont pas encore trompé mon attente. Tout nouvellement, j'ai eu à traiter une fille de dix ans chez qui il se manifesta, environ la

soixantième heure de la maladie, une fièvre si violente accompagnée de délire, d'angoisse, & de je ne fais quelles taches très-petites & brunes à la peau, qui étoient sans doute des ecchymoses occasionnées par la violence de la fièvre, que j'étois en peine de ce qui en résulteroit. Après un lavement, je lui fis prendre trois dragmes d'esprit acide dans l'espace de quatre heures. La fièvre diminuoit peu à peu. La malade passa une nuit tranquille, & le matin il se manifesta une rosée de sueur avec les premières pustules d'une petite vérole très-bénigne. Je donne ces acides à très-grandes doses dans la fièvre de suppuration, & j'ai guéri en dernier lieu une malade qui n'a avalé dans l'espace de quarante heures que deux onces d'esprit de soufre avec du sirop de violettes, & de très-légères émulsions.

J'ai vu cette automne des enfans attaqués de saignemens de nez & de pissement de sang, avec de vilains boutons & un pouls très-fréquent, qui se sont guéris heureusement en ne prenant pour toute nourriture, pour toute boisson & pour tout remède, que de grandes doses d'esprit acide adouci avec du sirop du fruit du murier des hayes. Je n'ignore pas que des auteurs de poids con-

seillent en pareil cas l'usage de divers astringens, de l'alun, du cachou, du sang de dragon : mais qu'il me soit permis de dire, sauf le respect que je dois à de si grands médecins, que ces médicaments ont bien des inconvéniens, & que je n'ose les prescrire, les abandonnant à ceux qui les vantent & qui sont plus habiles que moi. Leur principale vertu dépend d'un principe acide qu'il est plus sûr de faire prendre tout pur.

D'autres conseillent l'usage de l'écorce du Pérou, que je ne veux pas priver des éloges qu'elle mérite dans le traitement de la petite vérole : mais j'avoue que je ne l'ai pas encore employée dans une fièvre secondaire un peu considérable, après cette maladie qui est véritablement inflammatoire, parce qu'il ne m'a jamais paru qu'on pût l'employer sûrement. Et je voudrois qu'on l'employât avec précaution dans le pissement de sang. Elle ne paroît assurément pas propre à remplir les indications de la fièvre secondaire; elle est en opposition avec quelques-unes : mais comme elle est fort utile dans les fièvres malignes, elle l'est aussi dans ces petites véroles malignes où on voit que les fibres sont relâchées, que le sang est dissous & putride, que la foiblesse est très-grande, & qu'on a à
tout

tout moment à craindre qu'un sang gâté & putride ne donne lieu à la gangrene. Alors en prenant le quinquina pendant tout le cours de la maladie, à la dose de trois, quatre ou cinq dragmes par jour, il fait prendre à la maladie une tournure favorable. Chez un enfant de douze ans à qui, après une terrible maladie, il étoit tombé une partie de la machoire inférieure, il a très-bien terminé la cure en le donnant à très-petites doses, mais souvent réitérées; il buvoit en même tems du lait de vache qui lui servoit de nourriture en en prenant souvent par cuillerées. Le quinquina est aussi utile contre cette fièvre lente qui est quelquefois la suite d'une petite vérole très-fâcheuse, mal traitée ou maligne, & il prévient la consommation. Enfin on l'emploie utilement, lorsqu'il arrive, comme je l'ai vu, qu'une fièvre intermittente se joint à la petite vérole. Dans tous les autres cas, il n'est pas aussi utile, si tant est qu'il ait alors quelque utilité.

Un remède dont les vertus ne diffèrent pas beaucoup de celles du quinquina, c'est le camphre, que vous avez employé le premier dans le traitement de la petite vérole; pratique que plusieurs médecins ont suivie d'après votre exem-

ple, & que j'ai vu très-bien réussir dans quelques especes de petites véroles malignes, en combinant cet usage de camphre avec celui des acides. Voici quelles sont ses vertus dans cette maladie, comme je l'ai appris par l'expérience : il ranime doucement les forces ; en agissant sur les fibres comme un stimulant modéré, il résiste au virus putride, & le porte à la peau ; il n'est personne qui ne comprenne très-facilement combien ces vertus le rendent utile dans certaines petites véroles. On comprendra en même tems qu'il pourra le plus souvent être nuisible.

Il possède plusieurs des propriétés de l'opium, & il est exempt de plusieurs de ses défauts, aussi devoit-on souvent le substituer à la place de ce remède : dans certains cas, il n'est point mal-à-propos de les marier ensemble, & je vois que déjà en 1564 ce mélange fut employé dans la peste, qui est la plus maligne de toutes les maladies, & qu'il étoit fort du goût de CONRAD GESNER, ce grand homme, que j'appellerois volontiers le HALLER de son siècle, du moins pour la médecine ; car personne n'ignore, à moins que d'être tout-à-fait novice dans l'histoire civile & ecclésiastique, que ce siècle a eu ses HALLER qui étoient vos

ancêtres, & dont les uns étoient grands théologiens, les autres grands politiques; que CHR. HALLER, d'heureuse mémoire, a été notre réformateur en 1528, & que la république de Berne à eu des avoyers de ce nom qui ont mérité de grands éloges, en tenant les rênes du gouvernement, & à la tête des armées.

Je reviens aux acides dont l'usage procure au malade les avantages suivans :
 1°. la salive s'écoule sans discontinuer, ce qui à la vérité empêche le sommeil, comme je l'ai déjà dit; mais qu'importe encore un coup? La destruction des causes de la maladie est un sommeil pour les malades, & cet écoulement est facile; car pendant qu'on fait usage des acides, la salive ne s'épaissit pas, & la salivation ne dure pas si longtems; car
 2°. l'urine coule fort abondamment, & soustrait la matiere de la salivation.
 3°. Le ventre, que les narcotiques constipent fortement, est libre pendant qu'on use des acides, & les lavemens seuls procurent souvent de copieuses évacuations. Il n'en résulte jamais cette diarrhée dont j'ai parlé plus haut, qui est causée par des impuretés âcres, amassées dans les intestins ou déposées sur ces parties, laquelle n'est jamais exempte de danger;

car autant il est utile que le ventre soit libre pendant tout le cours de la maladie, autant il convient qu'il soit un peu plus relâché, soit de lui-même, soit par le secours de l'art, dans le tems de la suppuration, autant aussi est nuisible une diarrhée abondante qui survient tout d'un coup sur la fin du dessèchement.

4°. La fièvre, la chaleur, la soif, l'angoisse & la démangeaison augmentent beaucoup moins.

5°. On n'a point d'esquinancie à craindre, & ce que j'ai souvent admiré & que j'attribue à je ne sais quelle vertu spécifique des acides, je n'ai jamais observé ni délire, ni phrénésie, pendant leur usage.

6°. Mr. DE HAEN, cet homme né pour avancer les progrès de la pratique, se plaint *qu'il est une cause bien difficile à découvrir, qui change les petites véroles les plus bénignes en malignes, & qu'on a vu quelquefois la petite vérole se terminer par une mort subite, sans aucun affaïssement des boutons.* SYDENHAM, FREIND & d'autres s'en sont plaints; & j'ai vu l'un & l'autre de ces cas. En 1755, je fus appelé pour un enfant le dixième jour de la maladie, je le trouvai déjà mort, ayant une petite vérole très-belle & discrète à la vérité, mais dont les bou-

tons étoient nombreux : cet enfant , à ce qu'on me dit , qui jusques-là avoit été bien suivant son état , avoit été tout-à-coup attaqué d'une cruelle douleur de tête & avoit expiré au bout de deux heures : on ne voulut pas consentir à l'ouverture du cadavre ; il se seroit sans doute trouvé du pus dans la tête. Mais d'où est-ce que ce pus avoit été repompé , les pustules étant pleines ? Quelqu'un qui aura lu avec attention les ouvrages de Mr. DE HAEN n'ignorera pas quelle pouvoit en être la source.

J'ai vu plusieurs autres malades qui ayant une petite vérole assez légère , étoient attaqués de symptômes irréguliers , sur-tout dans le tems de la suppuration ; la maladie de bénigne qu'elle étoit devenoit maligne. Quelquefois j'ai pu , à l'aide de DIEU , écarter le danger , d'autres fois , cela ne m'a pas été possible. C'est toujours la résorption d'un miasme putride qui est la cause de ces tristes changemens ; car c'est de la putridité que vient la malignité , ou bien on meurt souvent de mort subite , parce qu'il se fait un dépôt de cette matière putride sur quelque partie noble. J'ai vu une inflammation du foie mortelle , provenant d'une pareille cause. L'illustre premier médecin de la maison d'Autri-

che a averti que ces cas arrivent rarement, lorsqu'on emploie la salutaire méthode qu'il décrit : il est permis de douter s'ils ont lieu, lorsqu'on fait usage des acides minéraux ; car je ne l'ai pas encore vu, & cela n'est pas étonnant, car tout ce qui se mêle de nuisible au sang est corrigé sur le champ, & s'évacue par des couloirs qui sont toujours ouverts.

7°. Je n'ai jamais observé, même après les petites véroles les plus fâcheuses, les reliquats inquiétans & souvent insurmontables que produisent par-ci par-là ces dépôts d'un virus retenu & qui n'a pas été dompté.

J'emploie les acides minéraux en tout tems, toutes les fois que la fièvre augmente trop, & toujours lorsque la maladie est un peu grave, dès la première attaque de la fièvre de suppuration, jusqu'au moment où elle a tellement diminué, que je puis en conclure avec assurance qu'il n'y a plus de danger. Ce remède utile n'a trompé mon espérance que deux fois, chez deux femmes âgées de cinquante ans dont la santé étoit déjà très-mauvaise, & que je ne pus voir que rarement, parce qu'elles étoient à la campagne : & une expérience multipliée m'a conduit à la ferme persuasion que les acides minéraux sont le meilleur

frein , connu jusqu'ici , qu'on puisse opposer à la furie de la petite vérole : c'est pourquoi je prie instamment tous les médecins d'en faire l'expérience , autant qu'ils le pourront , sans faire usage des narcotiques ; car on peut espérer avec assurance qu'on guérira , par le moyen de ces acides , les petites véroles les plus terribles , qu'on ne pourroit pas guérir par les autres méthodes les plus excellentes.

Mais j'avertis encore une fois quiconque voudra éprouver les vertus des acides , de prendre garde de ne pas se servir des narcotiques qui leur ôteroient de leur efficacité ; car les vertus des uns sont entièrement opposées à celles des autres. Qu'il me soit permis de mettre en peu de mots cette différence sous les yeux. Les narcotiques augmentent la chaleur & la putridité ; les esprits acides corrigent ces mauvaises qualités : les premiers de ces remèdes augmentent la difficulté de respirer & l'angoisse ; les seconds les diminuent : après l'usage des narcotiques , les sécrétions du ventre , des reins & des glandes salivaires , cessent ; elles augmentent lorsqu'on use des acides. Les remèdes tirés du pavot offusquent l'entendement , les acides en dissipent les nuages : en un mot , les pro-

priétés de ces remèdes n'ont rien de commun, elles sont toutes opposées entr'elles. Qu'on compare les unes & les autres avec les indications de la petite vérole, & qu'on choisisse.

Il me reste à faire une seule observation sur les esprits acides, à laquelle je voudrois qu'on fit attention. Puisqu'on s'accorde unanimement à recommander les acides végétaux, pourquoi n'a-t-on pas averti qu'il falloit recourir aux plus puissants acides toutes les fois que les plus foibles n'ont pas assez d'efficacité? Assurément si les especes d'acides les plus foibles conviennent dans une maladie légère, on devra employer hardiment les acides les plus efficaces dans une maladie beaucoup plus grave.

Comme les esprits acides sont d'une si grande utilité lorsqu'on les avale, de même aussi la vapeur du vinaigre, qu'HIPPOCRATE avoit déjà recommandée, remédie promptement, & mieux que tous les autres moyens, à l'orthopnée variolique, qui vient de l'inflammation des poulmons; je l'ai souvent employée, & elle a rarement trompé mon attente: & j'ai appris par la renommée que vous aviez sauvé par le même moyen une femme de qualité qui étoit enceinte, dont on n'espéroit déjà plus rien, & à

qui, suivant l'usage du lieu, les médecins auxquels on avoit confié le traitement, avoient peut-être fait prendre des remèdes trop chauds. J'ai même vu quelquefois que la simple vapeur de l'eau chaude faisoit des merveilles.

Ne croyez cependant pas, mon illustre ami, que je mets uniquement ma confiance dans ces acides, point du tout; mais j'ai outre cela recours à tout ce qui a rapport à la méthode rafraichissante que j'ai déjà recommandée, en m'abstenant seulement de l'opium, qui est contraire aux autres remèdes.

Outre la saignée qui est inutile dans une petite vérole bénigne, qui est nuisible dans une petite vérole très-bénigne ou aussi dans une maligne, mais qu'il faut réitérer dans les commencemens, lorsque la maladie est violente, jusqu'à ce qu'on connoisse par l'état du pouls, par l'adoucissement de la peau & par la diminution des symptômes, que la disposition inflammatoire est résoutue, que les parties enflammées sont dégagées & que la peau est amollie; il faut revenir à cette évacuation pendant le cours de la maladie, tout autant de fois qu'on a de nouveau lieu de craindre une vraie inflammation & avant l'éruption, pour me servir des termes de PATIN,

Et pendant l'éruption même ; Et après qu'elle est complete , car la maladie même est toute dans le sang , c'est pourquoi ceux qui évitent la saignée commettent une faute très-grave : outre la saignée , dis-je , je fais sur-tout grand cas des lavemens , des bains de pieds & d'un long séjour hors du lit , dans le tems que la fièvre est la plus forte. Et suivant ce que m'a appris une expérience multipliée , j'entre dans les idées de SYDENHAM par rapport à ce qu'il dit des effets dangereux du lit ; & je n'en suis point détourné parce que le célèbre MEAD a opposé à son sentiment.

Une femme grosse âgée de trente & quelques années se trouvoit dans un cas très-grave ; elle étoit couverte d'une petite vérole très-confluente , je la fis tenir assise pendant septante heures au milieu de sa chambre , qui étoit aérée de tous côtés : cette méthode m'a toujours procuré plusieurs avantages ; car 1°. la fièvre diminue ; 2°. la respiration en est plus aisée ; 3°. les humeurs ne se jettent pas à la tête , mais elles descendent aux mains & aux pieds qui sont moins élevés ; 4°. les reins s'échauffent moins , les urines coulent plus aisément ; 5°. les émanations du corps ne sont pas retenues dans des linges remplis de matieres

putrides, mais elles s'échappent continuellement ; 6°. l'air se renouvelle sans cesse, & je l'atteste de bonne foi ; j'ai vu le plus souvent qu'au moment où les malades quittoient le lit, la tournure de la maladie de sinistre qu'elle étoit devenoit favorable. Je ne prétens pourtant pas nier qu'il est des cas où la petite vérole demande qu'on garde le lit, j'en ferois démenti par l'expérience journalière. Mais je parle maintenant d'une fièvre de suppuration considérable & d'une maladie inflammatoire.

C'est ici le lieu de parler du rafraîchissement de l'air qui est souvent si nécessaire, sur-tout lorsque la petite vérole regne pendant les mois d'été ; on se procure à coup sûr ce rafraîchissement en aspergeant les planchers, l'intérieur des murailles & même leur extérieur, si elles sont exposées au soleil, & par l'évaporation d'un vase plein d'eau, où l'on met tremper des branches de faule ou de frêne, pratique dont les anciens médecins, sur-tout les méthodistes, faisoient beaucoup de cas, que peu de modernes emploient & dont je me suis très-bien trouvé par moi-même dans les grandes chaleurs, en en faisant l'essai dans ma propre chambre, lors même que j'étois en santé.

Il est aussi nécessaire de changer de chemise, quoiqu'en puissent dire ceux qui se récrient aujourd'hui contre cet usage; car lors de la suppuration, les boutons qui s'ouvrent salissent horriblement les chemises, & il est dangereux pour les malades de rester enveloppés dans des linges ainsi remplis de putridité.

Par le moyen des bains de pieds ou d'une application continuelle de fomentations émollientes, je dispose les pieds & les jambes de façon qu'ils reçoivent aisément les humeurs qui s'y portent; outre cela, je fais appliquer à la plante des pieds des épispastiques, qui y attirent les amas d'humeurs. L'effet de ce topique est tel que ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ne pourroient pas se l'imaginer, & cela en faisant enfler les parties inférieures, désenfler les supérieures, & en apaisant la fièvre, qui fait que le pouls est d'une fréquence qui, dans toute autre maladie, seroit bientôt mortelle. J'ai vu cette année une malade dont le cou étoit horriblement enflé, mais qui dans l'espace de vingt minutes se trouva désenflé au point de n'avoir plus que la moitié du diamètre qu'il avoit, & cela après qu'on eut fait sortir la malade du lit & qu'on lui eût appli-

qué les sinapismes. Il est vrai qu'elle souffroit aux pieds de terribles douleurs, que je lui conseillai de supporter pendant deux heures; alors les jambes étant fort enflées, je fis ôter les sinapismes, & tout fut apaisé.

Souvent il ne suffit pas de tremper les jambes dans l'eau tiède; il faut y baigner tout le corps. Et il n'y a point de remède plus excellent que celui-là; il apaise en même tems merveilleusement l'inflammation, car il est le plus puissant de tous les remèdes rafraichissans, & il amollit la peau au-delà de ce qu'on pourroit l'espérer. Il est sur-tout fort avantageux aux enfans, & on doit des éloges à BOUVARD, premier médecin de LOUIS XIII, & pere du trifayeul du célèbre praticien de ce nom, qui exerce aujourd'hui la médecine à Paris, de ce qu'il a, autant que je m'en souviens, été le premier à rétablir l'usage de ce remède environ l'an 1630; remède qui avoit été derechef presque entièrement oublié, mais que l'illustre SENAC a remis en vogue avec un grand applaudissement, & que le peuple même emploie tous les jours en Hongrie avec un succès admirable, suivant le témoignage de Mr. FISCHER. La peau des adultes étant plus dure a quelquefois besoin

d'être humectée par la vapeur de l'eau qui est plus émolliente ; il est un moyen facile de l'appliquer ; le malade étant assis tout nud , on lui fait tenir les jambes dans un vase rempli d'eau tiède , tandis qu'il a le corps enveloppé dans un gros linge ou dans un drap qui retient la vapeur , laquelle s'applique ainsi très-bien à tout le corps , excepté la tête ; on peut l'augmenter à volonté en ajoutant de l'eau chaude.

Il ne doit pas seulement être question d'alimens pendant tout le cours de la fièvre de suppuration , & il est fort à souhaiter que les malades ne prennent rien de nourrissant pendant ce tems-là. Les émulsions nourrissent beaucoup & ne conviennent guere , tandis que les esprits acides sont nécessaires ; aussi n'ordonné-je alors que des émulsions très-légères , & le plus souvent je les ai mises de côté : mais plusieurs malades les demandent avec beaucoup d'instances , car elles adoucissent agréablement toute la surface des levres de l'intérieur de la bouche , qu'une longue salivation a écorchées , tandis qu'au contraire toutes les autres boissons irritent ces parties.

Je conseille pourtant volontiers d'user des fruits fondans aigrelets , qui font tant de plaisir aux malades , qui abattent la

chaleur & la fièvre, qui résistent à la putridité, & mettent en jeu les couloirs. Ils sont sur-tout utiles aux enfans en leur tenant le ventre libre, ce qui fait qu'il est moins nécessaire de leur donner des lavemens, dont l'application excite souvent leurs pleurs. En été, j'ai fait un grand usage des fraises, des framboises, des cerises & des griottes; en automne j'ai fait usage des raisins, mais en moindre quantité. J'ai guéri un malade âgé de vingt-cinq ans, à qui j'avois persuadé que la diète la plus légère étoit la meilleure; il n'avalait rien pendant les treize premiers jours que de légères émulsions, & personne n'a jamais été moins malade avec un pareil nombre de boutons.

Lorsque cette maladie n'est pas trop grave, les pauvres s'en tirent en buvant abondamment du petit-lait; mais quand la maladie est trop grave, ce moyen de guérison ne suffit pas, & il faut aiguïser le petit-lait avec du vinaigre. Car cette espèce de mélange est un remède qui coûte peu, mais qui a plus de vertu que le petit-lait seul & qui chasse très-bien les fièvres putrides qui ne sont pas d'un bien mauvais caractère.

Je délaye la salive trop épaisse & je débouche les narines obstruées, en in-

jectant par le moyen d'une seringue de l'oxymel délayé avec de l'eau tiède ; il est surprenant combien cela soulage les malades ; car les injections réussissent beaucoup mieux que les gargarismes. Cela paroîtra peut-être n'être qu'une bagatelle à des gens sans expérience ; mais il vous fera aisé d'en sentir l'importance. J'ai vu la fréquence du pouls & l'anxiété diminuer sensiblement , après avoir procuré le débouchement du nez par de continuelles injections.

J'ai soin de faire ouvrir continuellement les pustules non-seulement du visage , mais aussi du cou , des mains , des bras , des jambes , des pieds , de tout le corps enfin , sur-tout celles du visage , du cou & des extrémités , parce que dans ces dernières parties elles sont pour l'ordinaire plus nombreuses , plus grosses , & que la peau en est plus tendue ; à mesure qu'on les ouvre , les parties se défont , les douleurs diminuent & tous les symptômes s'appaisent. Je ne puis pas assez dire de bien des avantages que procure cette méthode , qui avoit déjà été recommandée par les Arabes , que quelques-uns ont ensuite détestée , & que d'autres ont trouvée fort de leur goût , & sur-tout FELIX PLATER médecin distingué , qui dans la vue de con-

server seulement la beauté du visage a très-bien averti, *que si on n'ouvre pas les pustules de bonne heure avec une aiguille ou avec un filet pointu (des ciseaux valent mieux) le pus étant retenu, il ronge les chairs, qu'il en résulte de petits ulcères creux, & qu'il reste une cicatrice creuse.* Il ordonne ensuite qu'on effuye souvent le pus & la matière ichoreuse; & il avoit déjà observé que les meres se mettent trop en peine d'éviter que le frottement occasionné par la démangeaison ne déchire les pustules, dans l'idée que c'est ce qui donne lieu à des cicatrices creuses, tandis que cela arrive plutôt, comme je l'ai dit, de ce que les pustules n'ont pas été entamées & de ce qu'elles se sont ouvertes trop tard.

Mais cette méthode procure un autre avantage plus important que PLATER n'a pas apperçu, c'est qu'elle prévient la résorption du pus; & que la peau étant relâchée & les douleurs étant diminuées, la violente irritation qui en résultoit & qui entretenoit la fièvre cesse; & puis le visage & le cou étant plus vite désenflés par ce moyen, les humeurs se portent moins au cerveau. Et il n'y auroit point de méthode plus propre à appaiser sûrement la fièvre secondaire que celle d'ouvrir & d'effuyer sans cesse tous les

boutons par tout le corps , à mesure qu'ils se rempliroient. Mais dans le siecle où PLATER vivoit, on n'étoit pas au fait du caractere de la fièvre secondaire. RIVIERE, qui est venu après lui, a bien averti que c'étoit une fièvre putride, qu'il falloit guérir par la saignée, par les purgations & par les rafraichissans; mais il ne paroît pourtant pas qu'il en ait connu les véritables causes; cette connoissance étoit réservée à notre siecle. HOLLAND a été le premier, si je ne me trompe, qui ait indiqué l'ouverture des boutons, que les anciens n'avoient conseillée que comme un moyen de conserver la beauté, à titre de remede de cette maladie.

J'ai observé une diarrhée critique, même chez des enfans à la mammelle, mais ç'a été rarement. J'en ai vu un plus grand nombre, qui étant à peine âgés de quatre ans effuyoient la salivation & une constipation, à laquelle je n'ai jamais tardé de remédier plus de deux jours, même dans la petite vérole la plus bénigne.

J'ai guéri une fille qui, sans avoir aucun bouton le troisieme jour de la maladie, saliva tout d'un coup si abondamment pendant deux heures, que sa mere crut qu'elle en avoit craché quelques li-

vres. La salivation s'arrêta subitement, il survint une fièvre violente; la salive recommença à couler le cinquième jour, & quoique la petite vérole fût très-difficile, elle coula assez copieusement jusqu'au onzième jour. Il est dans plusieurs cas une nécessité mécanique qui oblige à saliver; mais est-ce que le virus variolique est de nature à se porter préférentiellement aux glandes salivaires? Plusieurs choses semblent l'indiquer.

Nous entendons souvent les malades se plaindre d'esquinancie, ils l'attribuent aux pustules de la gorge, mais mal-à-propos; elle est l'effet de l'engorgement inflammatoire du pharynx & des parties voisines, elle présage souvent la salivation, & je regarde les boutons à la gorge, comme un accident des plus rares. J'ai vu tout le corps couvert de boutons très-nombreux, tandis qu'il n'en paroissoit aucun à l'intérieur des levres, lequel j'ai pourtant vu en être attaqué d'autres fois, aussi-bien que le bout de la langue; mais ces boutons parcourroient promptement tous leurs tems. Il est rare qu'ils montent au-dessus du bord des narines, & je ne me rappelle pas d'avoir vu des malades qui crachassent des croûtes, ou qui en évacuassent par les selles.

J'ai difféqué autrefois quatre cadavres sur l'épiderme desquels un nouveau bouton n'auroit pas pu trouver place ; il n'en parut aucun tout le long du canal alimentaire , ni dans le larynx , ni dans la trachée , ni dans le poumon. Et assurément j'ai de la peine à comprendre comment ont pu vivre ceux qui , suivant le narré de plusieurs auteurs , ont eu le larynx , la trachée & les lobes du poumon couverts de boutons ; j'ai de la peine à comprendre comment l'irritation de la glotte & du larynx , & comment le pus qui distilloit continuellement dans la trachée & dans les bronches , n'ont pas excité très-promptement une toux mortelle. J'ai trouvé , il est vrai , ces parties enflammées , putrides & dégoutantes de pus , mais il n'y avoit pas une pustule.

En raisonnant *à priori* , il ne fera pas non plus fort aisé de se persuader que ces parties soient couvertes de boutons ; car il n'y auroit point de pustules vario-
liques cutanées , si l'épiderme étoit aussi molle , aussi lâche & aussi chaude que *l'épithelium* (†). Ceux qui ont l'épider-

(†) Je ne trouve point de mot françois qui réponde à celui-là , qui désigne cette peau mince qui couvre l'intérieur des levres , de la bouche , &c.

me fait de maniere qu'il ressemble à *l'épithelium*, ont très-peu de boutons ; je n'en veux point d'autre témoin que Mr. FISCHER ; & assurément je ne croirai pas, à moins que je ne le voie de mes yeux, que le virus variolique distend cette peau intérieure qui lui donne une issue si aisée. Ceux qui affirment l'existence de la petite vérole interne, de qui le témoignage est pourtant de poids, & parmi lesquels se trouve à mon grand étonnement l'illustre GUNZ, ont-ils peut-être conclu que ces pustules avoient lieu à cause de l'ulcération ? J'ai vu avec bien du plaisir que vos observations s'accordoient très-bien avec les miennes, & les unes & les autres font bien voir quel cas il faut faire de l'hypothese d'un célèbre chirurgien François, qui s'est imaginé que les fievres malignes sont une dartre de l'estomac.

J'ajouterai une seule observation sur les purgatifs. Dans les petites véroles confluentes & dans les discrettes dont les boutons sont nombreux, j'emploie la manne dès la premiere attaque de la fièvre de suppuration dans la vue de purger, & j'ai vu que le malade faisoit trois, quatre jusqu'à cinq selles, déjà le neuvieme jour de la maladie ; je n'en discontinue point l'usage les jours suivans.

Je ne me suis jamais repenti de cette méthode, & les autres médecins qui l'essayeront ne s'en repentiront certainement pas. Je vois pourtant que tous les autres médecins purgent plus tard ; mais j'espère que la méthode de purger d'abord n'éprouvera pas de contradictions, puisqu'elle est autorisée par la raison & confirmée par une expérience multipliée. Dans les petites véroles moins graves, je purge aussi-tôt que le visage devient jaune, & cela réussit mieux que d'attendre de procurer cette évacuation que le desséchement ait lieu, comme c'est la coutume de presque tous les praticiens.

Je suis sûr que ces purgations données à tems préviennent les suites de la maladie, & assurément une seule purgation donnée de bonne heure dans ce dessein fait plus de bien, tandis que les humeurs étant encore mobiles coulent plus facilement, que trois ou quatre données plus tard. Une purgation donnée d'abord prévient cette seconde suppuration des pustules qui suit quelquefois le desséchement. La peau ulcerée rend une si grande quantité de pus que tout le sang paroît tomber en suppuration, elle se couvre de croutes très-épaisses, & les linges, que le pus rend

bientôt roides, excitent par-tout de nouvelles excoriations ; le malade a une petite fièvre & maigrit. Heureusement ce cas est rare , & je ne l'ai jamais vu que chez des sujets cacochymiques ou mal traités , lorsqu'on avoit trop tardé à les purger. On y remédie avec succès en lâchant le ventre , en faisant boire du lait , seul ou accompagné de l'usage du quinquina.

Cette maladie a laissé des reliquats différens & plus graves chez des malades qu'on avoit négligé de traiter , ou ce qui est encore plus dangereux qu'on avoit mal traités. Entre plusieurs de ces cas, j'en rapporterai un qui est arrivé nouvellement. Un garçon de six ans s'étoit passablement bien tiré d'une petite vérole discrète assez nombreuse , si ce n'est que l'œil droit qui étoit rouge dès le commencement , & dont la sclérotique étoit couverte de boutons blancs , s'étoit de nouveau enflammé sur la fin de la maladie , & que la cornée étoit couverte de pustules. Le mal avoit tellement augmenté que les paupières étant entièrement enflées & enflammées , je ne pus ni les ouvrir , ni voir l'œil. On avoit employé plusieurs remèdes nuisibles ; on eut enfin recours à moi , dans la crainte que l'œil ne tombât en suppuration.

J'ordonnai qu'on appliquât sur l'œil pendant deux jours un cataplasme de mie de pain & de lait, & qu'on mît en même tems le malade à une diete légère. Trois jours après, l'inflammation étant un peu diminuée, j'écartai doucement les paupieres, non cependant sans faire couler des larmes, & je vis que toute la cornée étoit couverte d'une tumeur blanchâtre. Je voulus qu'on continuât l'application du même cataplasme, encore pendant deux jours. Le mal prit une meilleure tournure, car les douleurs diminuoient & la tumeur s'amollissoit. La meme application ayant été continuée, le pus s'écoula le huitieme jour, & les douleurs cessèrent. J'eus soin qu'on ajoutât pendant deux jours à ce cataplasme des fleurs de camomille & de sureau : alors ne craignant plus l'inflammation, je fis seulement appliquer des linges très-doux & trempés dans une décoction aqueuse de fleurs résolutives & de racine de fenouil, à laquelle on avoit ajouté une quatrieme partie de vin. Enfin toute la pellicule étant enlevée, il ne resta qu'une tache, qui fut bientôt dissipée par le moyen d'un collyre, & la vue redevint bonne. Un autre enfant, comme je m'en suis assuré, & dont la petite vérole n'avoit pas été fâcheuse, a perdu la vue, mais

mais on l'avoit traité par une autre méthode.

Quelle étoit cette maladie ? Etoit-ce une pustule variolique ? Il paroît que c'en étoit une, & que si on l'avoit mal traitée un peu plus long-tems, elle se feroit durcie en dégénérant en un squirre, qui auroit défiguré l'œil pour toujours & auroit empêché la vue, ou bien elle auroit entièrement détruit l'œil par la gangrene ou par la suppuration.

Toutes les fois qu'il m'est arrivé de voir la même partie attaquée d'une pustule, j'ai eu soin de faire appliquer continuellement du lait, qui est de toutes les fomentations la plus émolliente ; c'est un cas qui par bonheur n'arrive pas fréquemment, & dans lequel il est à-propos qu'un chirurgien fasse usage de ses ciseaux. Mais souvent les pustules pousfent à la sclérotique & sont accompagnées d'un larmoyement continuel, cependant sans aucun danger.

Toutes les autres suites de la petite vérole viennent, ou 1°. de ce que la maladie ayant été grave, les forces en ont été abattues ; on les rétablit par le moyen du lait, du quinquina & de l'exercice. Ou 2°. de ce qu'il s'est fait un dépôt de pus quelque part. On y remédie par une diète légère & antiputride, en

évacuant le pus suivant les regles de l'art, ou en faisant son possible pour le chasser vers des parties ignobles. 3°. Ou bien elles font l'effet de la lésion de quelque partie; alors la meilleure méthode consiste à une diete légère & adoucissante, à lâcher souvent le ventre, & à appliquer des fomentations très-émollientes sur la partie malade.

Il est en général trois préceptes dont l'observation soigneuse est fort propre à prévenir tous ces fâcheux accidens. 1°. D'éviter un air chaud & enfermé, & les remedes échauffans. 2°. De s'abstenir rigoureusement de la viande, des bouillons, des œufs & du vin, aussi long-tems qu'il y a du pus ou de la fièvre: c'est ce dont vous avez très-bien averti il y a vingt-cinq ans. 3°. De purger de bonne heure.

Dans les épidémies les plus bénignes, il y a des especes de petites véroles anomales, qui ne pouvant être attribuées à un vice de l'air, doivent s'expliquer d'après les causes morbifiques propres au malade. Mon dessein n'est pas de les rapporter toutes; il suffira que j'indique les principales que j'ai observées le plus souvent. Les enfans qui ont le ventre rempli de mauvaises humeurs sont attaqués de symptômes assez

graves, qui sont étrangers à la maladie, dans le tems que la chaleur de la fièvre corrompt ces impuretés, qui demandent nécessairement d'être évacuées par des remèdes appropriés.

On reconnoît que cette cause a lieu, 1°. ou à un mal de tête ou à un assoupissement souvent insurmontable & plus fort que la fièvre; 2°. à la puanteur de la bouche, au dégoût & aux nausées qui subsistent même après l'éruption; 3°. à la fièvre qui continue avec de l'angoisse, après une éruption bénigne; 4°. à la puanteur des selles, & souvent à une diarrhée fétide, sans que les pustules s'affaiblissent. J'ai vu en pareils cas quelques malades faire impunément jusqu'à quarante selles & au-delà, dans l'espace de vingt-quatre heures. Combien de maux ne s'ensuit-il pas, lorsqu'on supprime à contre-tems cette évacuation, lorsque dans les petites véroles discrètes on retient au-dedans du corps le venin, qu'une diarrhée salutaire évacuoit & qui étoit incapable de nuire; en donnant de la confection ou de la thériaque, la chaleur augmente sur le champ, il pousse un grand nombre de boutons; les assistans s'en réjouissent; mais le malade en pleurera dans le tems de la suppuration; 5°. au délire; 6°. à

une urine crue & trouble , fans parler de quelques autres symptômes. Pendant ce tems-là les pustules croissent très-bien durant quelques jours, mais sur la fin de la maturation & dans les premiers tems de la fièvre de suppuration, tout se déränge, & le malade, quoiqu'ayant une petite vérole bénigne, est attaqué à la fois des symptômes les plus graves, & il meurt dans le délire, la léthargie, avec l'orthopnée, la tympanite, une diarrhée fétide, un pouls irrégulier & un abattement complet des forces.

Lorsque j'ai été appelé au commencement de la maladie, j'ai toujours pu prévenir ces funestes symptômes en purgeant le malade tous les jours; déjà dès le troisieme jour de la maladie, en faisant usage de la crème de tartre & des tamarins, & à mesure que le ventre se lâchoit, tous les symptômes se dissipoient, & j'en ai vu un si heureux effet que dans le tems de la suppuration, le malade, après avoir été purgé tant de fois, étoit presque en état de se passer de remèdes. Je purge les enfans indociles sans qu'ils le sachent, en mêlant dans leur boisson ordinaire une dissolution de tartre émétique à une dose capable d'émouvoir les intestins, mais non

pas l'estomac. Lorsqu'on m'a appelé tard, le dixieme ou le onzieme jour, la maladie étant déjà devenue violente, j'ai vu quelquefois que les remedes étoient sans succès, d'autres fois ils ont été efficaces. Les seuls secours dont on peut espérer quelque chose sont une purgation donnée d'abord, un usage abondant des acides, puis encore la purgation. J'ai vu une si grande putridité que j'ai été obligé de commencer par les acides, & d'y joindre d'abord après la purgation.

Dans une maladie qui n'est pas violente, le serpent reste souvent longtems caché sous l'herbe, & alors ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il se montre enfin tout à coup, & il en impose très-facilement, sous l'apparence d'une autre maladie, à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; le médecin peut facilement tomber dans cette erreur, & elle est irréparable. Le seul moyen de sauver le malade, c'est encore la purgation. J'ajouterai ici un exemple remarquable tiré de la rougeole. Il étoit une famille composée de six jeunes garçons dont deux étoient morts ci-devant de la rougeole étant à la campagne, deux autres s'en étoient tirés heureusement, ayant eu une rougeole bénigne. Le ca-

det de tous, âgé de douze ans, prend la même maladie, qui paroît bénigne pendant les cinq premiers jours, si ce n'est que son haleine & ses selles sentoient mauvais. Le sixieme jour, le desséchement ayant déjà commencé, il fut tout d'un coup attaqué d'une orthopnée excessive, de sanglots, de nausées & de délire, avec un pouls très-irrégulier; les parens épouvantés viennent réclamer mon secours. Le concours des symptomes menaçoit d'une terrible fin: il n'y avoit aucune sorte d'inflammation ou de plethore, le venin n'étoit point rentré; tout cela venoit donc d'une saburre putride. Ce malade se refusoit à tous les remedes. Je pensai au kermès minéral que je lui fis prendre en très-petite dose dans de la confiture de cerises: il en avala un grain sans s'en douter; cela le fit vomir au-delà de ce que j'avois espéré. Le délire & l'orthopnée s'appaisèrent. J'ordonnai un lavement; il prit encore un grain de kermès, il fit quatre selles, les urines coulerent abondamment; il survint une sueur copieuse, & au bout de trois heures le malade se remit entierement.

J'ai trouvé que dans d'autres cas semblables, l'oxymel scillitique étoit un excellent remede, & qui méritoit les élo-

ges qu'il y a déjà longtems qu'on lui a donnés, & que SYDENHAM ne lui a pas refusés. Il mérite aussi des éloges dans d'autres cas, & une expérience multipliée m'a appris qu'on en peut dire ce que CONRAD GESNER disoit de son oxymel d'hellébore; *car il chasse merveilleusement du centre à la superficie les humeurs vénéneuses & les autres mauvaises humeurs.*

Trois semaines s'étant écoulées, une fœur du malade dont je viens de parler, âgée de seize ans, se trouva dans le même cas, si ce n'est qu'ayant l'esprit libre & souhaitant de prendre les remèdes, elle avoit avalé d'elle-même de la manne: il s'ensuivit des selles très-fétides, & elle recouvra bientôt la santé, après avoir été aux portes de la mort. Deux de ses aînés, à ce que me dirent les parens, avoient rendu le dernier soupir peu d'heures après avoir été saignés.

L'anomalie qui vient de malignité est plus mauvaise dans la petite vérole. Je ne parlerai pas ici des signes de cette malignité, de ses especes, ni des raisons qui servent à excuser ce terme, cette matiere ayant été pleinement exposée dans un nouveau traité des fièvres: il suffit de savoir qu'une foiblesse

extrême, un pouls très-petit, une fièvre continuelle, & accompagnée de redoublemens irréguliers, qu'un délire léger, mais continu, que des pustules très-petites, aqueuses, ichoreuses, noires & des taches à la peau, que des hémorrhagies par tous les pores & par tous les couloirs, qu'une angoisse continuelle, le dégoût & l'apathie, sont tout autant de caracteres non équivoques de malignité dans la petite vérole.

Dans tous ces cas, le traitement consiste à donner des acides & des antiputrides fortifiants. Toutes les fois que l'alkalescence & la dissolution chaude des humeurs paroissent prévaloir, il ne faut employer que les esprits acides tout seuls. Lorsque les fluides sont dans une disposition de vapidité, & qu'il y a du relâchement dans les solides, il faut y joindre l'usage des cantharides, du quinquina, du camphre, de la serpentinaire : enfin, il faut employer complètement la méthode qu'ont enseignée les médecins Anglois, qui ont souvent occasion de voir cette maladie, & surtout la méthode du célèbre HUXHAM. On retire ici un grand avantage de l'esprit de vitriol & de la mixture simple, remède à la vérité dont la composition est mal assortie, mais qui est utile.

Le soufre doré d'antimoine mêlé avec le camphre ne manque pas non plus d'utilité, quoique ces remèdes soient dangereux, comme la peste dans une autre espèce de petite vérole. Il ne faut pas trop craindre les secousses qu'occasionne une légère dose d'ipécacuanha; ce remède est d'un grand usage dans des maladies analogues, & comme vous me l'avez déjà appris il y a longtems, les Allemands le regardent comme un secret fameux dans le traitement de la fièvre miliaire : & j'ai quelquefois enfreint avec succès la loi rigoureuse que je m'étois imposée de m'abstenir de faire vomir dans le traitement de la petite vérole.

Mais en voilà assez au sujet de la petite vérole : si vous donnez votre approbation, Monsieur, à ce que j'en ai dit, je m'en réjouirai extrêmement; car elle me tient à présent lieu de beaucoup d'autres, & lorsqu'il n'y aura plus lieu à l'envie de ceux qui voudroient en faire peu de cas, la postérité regardera cette approbation comme un témoignage de ma capacité.

FIN DU TOME PREMIER.

